

La Rançon du Viager



AI BookGen

LA RANÇON DU VIAGER

Marion

LA RANÇON DU VIAGER

ROMAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Copyright 2025 Ai BookGen
<https://book.garab.fr>
infos@garab.fr*

PARTIE I

L'Œuvre et L'Ombre

1.

Masque Impeccable

Cible Désignée

Marc Fournier ajusta sa cravate en soie, un geste machinal qui trahissait une pointe de nervosité. Le costume, d'un bleu nuit impeccable, était une armure. Il se tenait devant le miroir mural de son agence, un sourire forcé aux lèvres. Marion avait été précise, impitoyable. « Proust, Balzac. Pas d'anachronisme, Marc. » L'idée de simuler une érudition littéraire le dérangeait, lui, l'homme des chiffres et des pourcentages, mais l'enjeu était trop grand. Madame Dubois, rue Jacob, était une prise de choix. Un appartement haussmannien, double exposition, au cœur du 6e arrondissement. Une pépite, comme il l'avait dit à Marion. Et une pépite, ça se mérite. Il avait passé la nuit à parcourir des résumés, à survoler des analyses critiques, à mémoriser quelques citations bien senties. La culture, pour lui, n'était qu'un autre outil de vente.

Il attrapa sa mallette en cuir et sortit dans le soleil pâle de ce matin de novembre. L'air était vif, chargé de l'odeur du café et des gaz d'échappement. Il traversa le Pont Neuf, le regard rivé sur la Seine paresseuse, tentant de se calmer. Le succès de cette opération dépendait de sa capacité à devenir quelqu'un d'autre, à incarner le gentleman cultivé et bienveillant. Le rôle lui collait à la peau, mais il sentait une légère sueur perler dans son dos. Marion, elle, n'aurait pas transpiré. Jamais. Elle était d'une froideur qui le sidérait, même après des années de collaboration.

L'immeuble de Madame Dubois se dressait, majestueux, au 42 de la rue Jacob. Une façade en pierre de taille, des balcons en fer forgé, des fenêtres hautes et élégantes. Typiquement haussmannien. Marc inspira profondément, lissa une dernière fois sa veste. Il sonna.

Un silence. Puis, un grésillement dans l'interphone.

— Oui ? La voix était claire, un peu voilée par l'âge, mais ferme. Pas de faiblesse apparente.

— Madame Dubois ? Marc Fournier, de l'agence Immobilier Patrimoine. Nous avions rendez-vous à dix heures.

— Ah, oui. Entrez, Monsieur Fournier.

Le lourd portail en bois s'ouvrit avec un déclic. Marc pénétra dans un hall marbré, aux murs tapissés de miroirs anciens qui renvoyaient une image déformée de sa silhouette. L'ascenseur, une cage en fer forgé aux parois de verre, le porta lentement jusqu'au troisième étage. Chaque détail respirait une élégance désuète, une richesse discrète.

La porte de l'appartement s'ouvrit avant même qu'il n'ait eu le temps de frapper. Madame Hélène Dubois se tenait sur le seuil. Petite, le dos légèrement voûté, mais le port altier. Ses cheveux blancs étaient tirés en un chignon strict, et ses yeux, d'un bleu perçant, l'observaient avec une curiosité non dissimulée. Elle portait une robe en laine sobre, mais dont la coupe et le tissu trahissaient une certaine qualité.

— Monsieur Fournier. Entrez.

La voix était posée, impeccable. Marc franchit le seuil, un sourire chaleureux aux lèvres. L'appartement sentait le vieux papier, le bois ciré et un léger parfum de thé. Des bibliothèques immenses couvraient les murs du salon, des milliers de volumes reliés de cuir, alignés avec une précision militaire. Une table basse était encombrée de revues littéraires et d'un

exemplaire ouvert de *La Recherche du temps perdu*.

— Quel bonheur de vous rencontrer, Madame Dubois, commença Marc, sa voix douce et posée. Votre hall est magnifique. Et votre collection de livres... impressionnante. Je vois que vous êtes une amatrice de Proust.

Un léger éclair traversa les yeux de la vieille dame.

— En effet, Monsieur Fournier. Proust est un compagnon fidèle. Vous lisez Proust ?

— J'essaie, Madame. Sa prose est un océan, mais ses observations sur la mémoire involontaire, sur le temps... fascinantes. J'ai toujours été sensible à la manière dont il déconstruit les mécanismes de l'esprit humain.

Il se rappela une phrase lue la veille : « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus. » Il hésita à la citer, craignant de paraître trop ostentatoire. Marion aurait approuvé.

— Un océan, oui. Et un labyrinthe. Mais un labyrinthe qui mène à soi, Monsieur Fournier. Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle désigna un fauteuil en velours crème, face à la grande fenêtre qui donnait sur la rue. Le soleil inondait la pièce, faisant danser la poussière dans l'air. Marc s'assit, posant sa mallette à ses pieds.

— Je vous avoue que votre approche m'a un peu surprise, reprit Madame Dubois. Habituellement, les agents immobiliers sont... plus directs. Plus pressés.

— Je comprends, Madame Dubois. Mais mon métier, tel que je le conçois, est avant tout une affaire de relations humaines. Il ne s'agit pas seulement de vendre des murs, mais d'accompagner des vies. Surtout pour une décision aussi importante que le viager. Je crois fermement que le respect et l'écoute sont primordiaux.

Il avait répété cette phrase des dizaines de fois dans sa voiture, en venant. Elle sonnait juste, presque sincère.

— L'écoute, c'est une qualité rare, de nos jours.

— C'est mon credo. D'ailleurs, j'ai cru comprendre que vous aviez été professeur de littérature. Une carrière passionnante.

— En effet. J'ai enseigné pendant quarante ans. Une vie entière.

— J'imagine les esprits que vous avez formés. J'ai toujours admiré la capacité des enseignants à transmettre le goût des belles lettres. Balzac, par exemple, avec sa fresque sociale... *La Comédie

humaine*, une œuvre colossale. Un miroir de son époque.

Marc se sentait plus à l'aise, le masque commençait à lui coller à la peau. Il avait même lu quelques passages de Balzac sur Wikipédia.

Madame Dubois hocha la tête, un sourire ténu aux lèvres.

— Balzac avait une acuité formidable pour dépeindre les mœurs de son temps. La cupidité, les ambitions, les désillusions... Les passions humaines, Monsieur Fournier, sont éternelles. Elles traversent les siècles sans prendre une ride.

Marc sentit un frisson le parcourir. Une phrase anodine, mais qui résonnait étrangement avec sa propre mission.

— C'est une vérité profonde, Madame Dubois. Les motivations humaines restent les mêmes, seul le décor change. Et le viager, en un sens, est une façon de transformer un patrimoine en une sécurité pour l'avenir, une sérénité...

Il lança l'hameçon, doucement, sans pression.

— La sérénité, c'est un mot que j'apprécie, dit-elle, son regard s'attardant sur la rue animée en contrebas. On en recherche tous, à un certain âge.

— Exactement. Le viager n'est pas qu'une transaction financière. C'est la promesse d'une vie sans souci, d'une dignité préservée. L'assurance

de pouvoir rester chez soi, dans son environnement familial, tout en bénéficiant d'un revenu complémentaire. Sans les contraintes de la gestion immobilière, des charges...

Il laissa les mots infuser, observant attentivement son visage. Elle écoutait, attentive, mais ses yeux restaient impénétrables.

— Mes neveux... Ils ne s'intéressent guère à cet appartement. Ils ont leur vie, leurs préoccupations. Et je n'ai jamais voulu être un fardeau.

Une fissure. Marc la repéra immédiatement. La solitude, le désir de ne pas peser sur les autres. C'était le levier.

— C'est tout à fait compréhensible. Et c'est là que le viager prend tout son sens. Vous libérez vos proches d'une charge future, tout en vous assurant un confort de vie immédiat. Vous transformez votre patrimoine en une rente, en une tranquillité d'esprit.

Il sortit de sa mallette une brochure élégante, aux couleurs douces.

— Nous avons plusieurs formules, adaptées à chaque situation. Mais avant tout, je suis là pour vous écouter, pour comprendre vos besoins. Ce n'est pas une décision à prendre à la légère.

Madame Dubois prit la brochure, ses doigts fins effleurant le papier glacé.

— Je dois avouer que l'idée de me libérer de certaines contraintes me séduit. L'entretien d'un tel appartement est devenu... lourd. Et les visites à l'Hôpital Cochin pour mes contrôles réguliers, les courses au marché de la rue Mouffetard... Tout cela demande de l'énergie.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre, le dos tourné à Marc.

— J'aimerais pouvoir continuer mes promenades au Jardin du Luxembourg, lire, recevoir mes amis... sans cette anxiété du lendemain.

Marc se leva à son tour, s'approchant d'elle, sans empiéter sur son espace personnel.

— Et c'est précisément ce que nous pouvons vous offrir, Madame Dubois. La liberté de vivre pleinement, sans les soucis matériels. En restant maîtresse de votre destin, dans votre appartement que vous aimez tant.

Il sentait que le terrain était propice. La graine était plantée. Il ne restait plus qu'à l'arroser.

— Je reviendrai la semaine prochaine, si vous le souhaitez, pour discuter plus en détail. Sans engagement, bien sûr. Prenez le temps de réfléchir.

Elle se retourna, un regard plus doux dans ses yeux.

— Oui, Monsieur Fournier. Je crois que cela serait une bonne chose. Votre approche est... rafraîchissante.

Marc sourit, son sourire le plus sincère, celui qu'il réservait aux affaires conclues. Il avait réussi la première étape. Madame Dubois, l'ancienne professeur, la femme cultivée et méfiante, venait de baisser sa garde. Il pouvait déjà sentir l'odeur de l'argent, le parfum enivrant de la conquête. Le prix de la vie, un parfum qu'il connaissait bien.

* * *

Marion sourit, un sourire impeccable, de ceux qui n'éveillent aucune méfiance et qui se posent sur les lèvres comme une seconde peau. Vingt-cinq paires d'yeux, pétillants d'innocence et de curiosité, la fixaient. La classe de CE2 fourmillait de cette énergie enfantine qu'elle savait si bien canaliser. Au tableau, une reproduction du château de Carcassonne trônait, sa silhouette médiévale se dessinant avec force. « Qui peut me dire pourquoi un château avait de si hautes

murailles, mes chéris ? » Sa voix, douce et mélodieuse, caressait les mots.

Une fillette aux deux tresses serrées, Léa, leva timidement le doigt. « Pour se protéger des attaques, maîtresse ? »

— Exactement, Léa ! Mais de quelles attaques ?

Un petit garçon, Thomas, toujours le premier à répondre, lança avec enthousiasme : « Des chevaliers ! Des rois méchants qui voulaient prendre la terre ! »

Marion rit doucement. Un rire cristallin, engageant. « C'est tout à fait ça, Thomas. Et ces tours, que protégeaient-elles en particulier ? » Elle montra du doigt les remparts crénelés de l'image.

Les enfants rivalisaient d'imagination. « Les princesses ! » « Le trésor ! » « La famille du seigneur ! »

Marion les écoutait, un hochement de tête approuveur pour chacun. Dans son esprit, un autre genre de murailles se dessinait, invisibles celles-ci, mais tout aussi imprenables. Des murailles de chiffres, de clauses, de biens immobiliers. Sa propre forteresse.

— La vie, mes petits anges, la vie est une question de protection. On protège ce qu'on a, ce qu'on aime. N'est-ce pas ?

Les petits hochements de tête furent unanimes. Elle termina la leçon sur les châteaux forts, puis les fit passer aux mathématiques, la récréation approchant. Les problèmes de soustraction sur des billes imaginaires succédaient à la stratégie militaire antique. Marion glissait entre les tables, corigeant une posture, murmurant un encouragement. Elle était la perfection incarnée de l'institutrice dévouée. Ses cheveux blonds, coupés au carré, encadraient un visage sans ride, aux yeux clairs et sans âge. Personne n'aurait pu imaginer la complexité des pensées qui fourmillaient derrière ce front lisse.

Quand sonna la cloche, libérant les enfants vers la cour de récréation, le silence de la salle de classe devint un voile, lui permettant de se recentrer. Sur son bureau, son agenda contenait bien plus que des emplois du temps ou des notes de réunion. Une page, discrètement insérée entre deux plannings de devoirs, listait des noms. Des noms de rues, des adresses, et des âges. C'était sa véritable œuvre.

Madame Hélène Dubois : 87 ans. Rue Jacob, 75006 Paris. Appartement haussmannien. Veuve. Sans héritiers connus. Le Graal.

Monsieur Paul Leclerc : 83 ans. Propriété à Beynac-et-Cazenac, Dordogne. Ancienne maison de maître. Solitaire. Dépendance.

Les noms étaient des cibles. Les adresses, des territoires à conquérir. Elle lissa délicatement le papier. Ça prenait du temps, toujours plus que prévu. Les enfants, au moins, eux, étaient plus malléables.

Elle sortit son téléphone, un modèle dernier cri, et envoya un message bref : « Rendez-vous 18h. Le café habituel. » Destinataire : Marc. Marc Fournier, son rabatteur, son pion. Un homme médiocre, mais terriblement efficace pour ce qu'elle attendait de lui. Il avait le flair, l'œil pour la fragilité, l'art de l'approche. Il savait comment briser la coquille de la solitude.

Marion se leva, rangea soigneusement quelques cahiers. Le soleil de fin de matinée filtrait à travers les grandes fenêtres de l'école primaire, illuminant la poussière qui dansait dans l'air. Une image de paix, de sérénité. L'odeur de la craie, du bois ciré, des cartables neufs. Tout était en ordre. Comme elle aimait.

Plus tard, dans l'agitation feutrée d'un café parisien de la rue des Martyrs, Marion s'assit face à Marc Fournier. Il avait le costume trop clinquant, le sourire trop facile, les cheveux

gominés en arrière. L'incarnation même du « je-sais-tout » de l'immobilier. Il sirotait son café, un brin nerveux, le regard balayant la pièce.

— Alors, Marion, du neuf ? Il avait cette habitude de l'appeler par son prénom, comme si leur relation n'était qu'une simple transaction commerciale. Ce qui, au fond, était le cas pour elle.

— Madame Dubois, elle a accepté le rendez-vous. Pour lundi.

Le sourcil de Marc se leva, un éclair de satisfaction dans les yeux noirs. « Excellente nouvelle. Elle est sur la rue Jacob, cette affaire-là, c'est une pépite. Haussmannien, double exposition... » Il se frotta les mains.

— Elle a des habitudes, des rituels très ancrés, le prévint Marion d'une voix monocorde. Ne la brusquez pas. Laissez-la parler. Surtout, ne laissez aucune précipitation transparaître.

— Je sais, je sais. Vieux jeu. Le coup de la bonne volonté. Le service après-vente du viager. Vous m'avez formé, Marion.

Marion ne répondit pas à la pique. Elle prit une gorgée de son thé à la verveine, l'amertume sur sa langue contrastant avec la douceur de son rôle en journée.

— C'est une ancienne professeur de littérature. Elle est alerte, attention. Elle aime la conversation. Parlez-lui de Proust, de Balzac. Montrez-vous cultivé.

Marc écarquilla les yeux. « Proust ? Balzac ? Mais... »

— Faites des recherches, coupa Marion, le regard d'acier. C'est le genre de personne qui détecte la fausseté à des kilomètres. Et ne faites surtout pas référence à son âge. Elle se sent jeune.

— Compris. Vieux professeur d'université sur le retour, amoureux des belles lettres et de l'architecture. Ça, je peux le faire. Il avait ce talent pour l'imposture, une facilité déconcertante à enfiler les masques.

Marion détailla le plan. L'approche, la construction de la confiance, les visites répétées. Le lent et méthodique travail de sape. Pas de précipitation. Juste une présence constante, rassurante, aimable. L'art de se rendre indispensable. De Madame Dubois, elle savait tout : ses courses au marché de la rue Mouffetard, ses promenades solitaires au jardin du Luxembourg, sa passion pour la lecture, les quelques visites de ses neveux éloignés tous les six mois, ses rendez-vous médicaux réguliers à

l'hôpital Cochin. Chaque détail était une maille de la toile qu'elle tissait.

— Monsieur Leclerc, à Beynac-et-Cazenac, continua Marion, sans transition, son thé maintenant froid. Il est plus simple. Moins de... raffinement. Mais plus de méfiance. Il faudra user de l'argument de la sécurité, de la tranquillité. Un homme de la terre.

Beynac-et-Cazenac, un petit village perché sur la falaise, dominé par son château médiéval, emblème de la Dordogne. Un lieu pittoresque, chargé d'histoire, mais aussi d'isolement pour ses habitants les plus âgés. Marion avait même relevé que monsieur Leclerc était un fervent républicain et avait même fait partie d'une association de préservation du patrimoine local pendant 20 ans. Elle le savait pour être allé le voir plusieurs fois incognito sous un faux prétexte d'achat pour une maison voisine.

Marc prit des notes sur son téléphone, un air concentré sur le visage. « Le notaire ? »

— Maître Delorme est informé. Il vérifiera le dossier, comme d'habitude. Il aime les dossiers sans aspérités, tu le sais. Aucune trace, Marc. Surtout pas.

Maître Delorme était le troisième pilier de leur entreprise. Le respectable notaire, pilier de sa

communauté, celui dont le cabinet de la place Vendôme était synonyme de fiabilité. Mais derrière les lourdes boiseries et les documents scellés, Maître Delorme était un homme de pouvoir, avide de reconnaissance, et surtout d'argent. Il aimait les commissions substantielles, celles qui lui permettaient d'entretenir son appartement haussmannien dans le 7e arrondissement et sa maison de campagne à Deauville. Il fermait les yeux, ou plutôt, il les ouvrait juste assez pour s'assurer que les documents étaient irréprochables et que rien ne risquait de remonter jusqu'à lui. Son rôle consistait à « nettoyer » les transactions, à s'assurer qu'elles étaient parfaitement légales en apparence, et à accélérer les successions avec une discrétion exemplaire.

— Et la discrétion, ça l'arrange, le notaire. L'argent avant tout, comme pour tout le monde.

Marion reposa sa tasse avec un cliquetis sec. « Ce n'est pas l'argent, Marc. C'est la sécurité. La certitude de ne jamais manquer. De ne jamais être à la merci de personne. » Son ton était tranchant, révélant une blessure ancienne, encore à vif. Un passé fait de privations, de manques, de la peur constante du lendemain. Des images d'une enfance grise dans un quartier ouvrier de la

banlieue parisienne, des parents qui se débattaient, l'angoisse des fins de mois. Ces souvenirs alimentaient son moteur, sa soif insatiable. Elle avait juré de ne jamais revivre cela. Et pour cela, elle était prête à tout.

Marc, mal à l'aise, changea de sujet. « Vous avez d'autres pistes ? »

— Toujours. Le fichier des notaires est une mine d'or. Et les petites annonces des communes rurales. Il y a tant de solitaires, là-bas.

Elle sourit de nouveau, un sourire doux, mais ses yeux brillaient d'une lueur froide. La surface de l'eau reflétait un visage angélique, mais sous cette surface, les courants étaient profonds, complexes, et mortels. Elle regarda sa montre. L'heure de rejoindre son cours de yoga. L'équilibre du corps et de l'esprit, un autre de ses préceptes. Personne ne soupçonnerait jamais qu'une telle femme, si posée, si douce, puisse orchestrer un ballet macabre de manipulation et de mort. La rançon du viager, ce n'était pas seulement le prix d'un bien, c'était le prix de la vie. Et Marion était prête à faire payer très cher.

2.

Pacte Sanglant

La nuit enveloppait Paris d'un crêpe d'encre, seulement déchiré par les réverbères blafards de la rue Bonaparte. Le silence ouaté des maisons bourgeoises, lourdes de leur histoire, contrastait avec le bourdonnement lointain de la ville qui ne dormait jamais. Au troisième étage d'un élégant immeuble haussmannien, l'étude de Maître Philippe Delorme, notaire réputé, restait éclairée. Une tache jaune dans le velours obscur du quartier de Saint-Germain-des-Prés.

À l'intérieur, l'atmosphère était d'un autre temps. Le parfum entêtant du vieux bois ciré le disputait à celui du cuir patiné des fauteuils. Une pendule à l'ancienne égrenait les secondes avec une précision mécanique, chaque tic-tac amplifié par le calme feutré du bureau. Maître Delorme, la cinquantaine élégante, les cheveux grisonnants impeccablement coiffés, examinait un dossier sous la lumière douce d'une lampe de banquier.

Ses lunettes fines glissèrent légèrement sur son nez aquilin lorsqu'un léger coup frappé à la porte interrompit sa concentration.

— Entrez, soupira-t-il, un brin agacé.

Marc Fournier, agent immobilier aux manières trop assurées, apparut dans l'entrebattement, un sourire qui n'atteignait pas ses yeux. Il portait un costume sombre, impeccable, mais une nervosité à peine perceptible trahissait son assurance.

— Désolé de vous déranger si tard, Maître Delorme, commença Marc, sa voix un peu trop forte dans le silence. Mais j'ai cette affaire... des plus prometteuses, si vous voyez ce que je veux dire.

Delorme reposa ses lunettes sur le dossier, ses doigts tambouraient doucement sur le bois du bureau poli. Ses yeux, habituellement doux, se durcirent légèrement.

— Fournier, nous avons déjà discuté de ce genre de «promesses». Mon rôle est de garantir la légalité des transactions, pas de... faciliter des arrangements.

Marc fit un pas en avant, refermant la porte derrière lui. L'air dans la pièce s'épaissit.

— Légal, oui, absolument légal. Mais avec une touche... d'interprétation. Marion a le don de dénicher des biens exceptionnels. Des personnes

âgées, sans héritiers, des logements somptueux. Un appartement rue de Rivoli ici, une villa sur la Côte d'Azur là... Le genre de dossier où tout le monde y trouve son compte. Surtout nous.

Le notaire se leva, fit quelques pas vers la fenêtre. Le reflet de Paris, en miniature, scintillait dans la vitre.

— Je ne suis pas un homme à contourner les règles, Fournier. Ma réputation...

— Votre réputation est impeccable, Maître Delorme. Et elle le restera. Qui irait chercher la petite bête dans un dossier parfaitement ficelé par l'éminent Maître Delorme ? Personne. Surtout pas quand les bénéficiaires... eh bien, disons qu'ils sont dans une situation délicate.

Marc posa une mallette en cuir souple sur le coin du bureau. Un geste lent, mesuré. Delorme ne quitta pas la fenêtre des yeux, mais ses oreilles étaient tendues.

— Délicate comment ? interrogea-t-il d'une voix monocorde. Faites-vous allusion à la vulnérabilité de ces personnes ?

— À leur solitude, Maître. À leur solitude et à leur besoin de sécurité financière en fin de vie. Le viager, c'est une aubaine. Pour eux, et pour nous. Marion est passée maître dans l'art de rassurer, de créer des liens de confiance. Ensuite, c'est à vous

d'intervenir, de traduire cette confiance en... disons, des clauses avantageuses pour l'acquéreur.

Marc ouvrit la mallette. L'intérieur, doublé de velours sombre, révélait des liasses de billets impeccablement rangées. Le vert-de-gris des coupures de cent euros, le mauve des cinq cents. Une masse compacte, silencieuse, mais éloquente. Le notaire laissa échapper un soupir presque inaudible. Il se retourna enfin, son regard balayant l'argent, puis se posant sur Marc.

— Ce que vous me demandez, c'est de...

— D'optimiser le dossier, coupa Marc. De veiller à ce que l'investissement de Marion soit le plus rentable possible. Une rente viagère basse, un bouquet conséquent, et des frais d'entretien réduits au minimum. Une clause d'usufruit qui bascule rapidement. Des arrangements sur la réversibilité. Des détails, Me Delorme, des détails juridiques que vous seul maîtrisez à la perfection. Regardez Madame Hélène Dubois, ancienne professeure de littérature, 88 ans, propriétaire d'un sublime appartement haussmannien de sept pièces rue de Varenne. Une perle rare sur le marché. Elle a besoin d'assurer sa fin de vie et Marion se propose. Nous pourrions estimer la valeur vénale de son bien à près de 2 millions d'euros. Imaginez le potentiel à récupérer. Avec

vos compétences, nous pourrions structurer la vente de manière à ce que la rente soit symbolique, et le bouquet... conséquent, oui.

Delorme s'approcha du bureau. Ses doigts fins effleurèrent la surface lisse des billets, comme s'il vérifiait leur authenticité. Le silence s'étira, gorgé de la tension des enjeux.

— Cela implique une ingénierie juridique... audacieuse, articula Delorme. Et un risque réel.

— Le risque est maîtrisé. Marion est méthodique. Elle ne laisse rien passer. Et surtout, ces personnes sont isolées. Elles n'ont personne pour surveiller, pour contester. Seule une procédure parfaitement orchestrée aura lieu, comme toujours. Légalement. Qui viendrait interroger un notaire dont la probité est reconnue, sur un accord qu'une vieille dame, seule et sans descendance, a signé librement ? Personne. Ce risque, Maître, est infime face à la rétribution. Une rétribution... agréable.

Marc fit un signe de tête vers les liasses. Le montant était visiblement destiné à faire fléchir n'importe quelle conscience. Il s'agissait de plus que de simples honoraires, c'était le prix du silence, de la complicité.

Delorme se pinça l'arête du nez. Ses yeux se posèrent sur un encrier en bronze, puis sur une

photo encadrée de sa femme et de ses enfants. Le poids de la décision, la balance entre l'intégrité et la tentation, vacillait.

— Et la discréction ? murmura-t-il. Vous savez que la profession est... observatrice.

— Discréction absolue, Maître. Marion est une femme discrète. Je le suis également. Quant à vous, vous êtes le pilier de votre communauté, le roc sur lequel on s'appuie. Aucun lien n'apparaîtra entre nous. Ces sommes... elles seront gérées de manière à ne laisser aucune trace. Une commission pour des honoraires exceptionnels, une prime pour un travail... de haute précision.

Il glissa délicatement une enveloppe plus petite, épaisse, sur le devant de la mallette. Une enveloppe sans marque, sans nom, dont la simple présence transpirait la compromission. Le notaire saisit l'enveloppe. Son poids était agréable, substantiel. Ses doigts s'attardèrent sur le papier, sentant la texture des billets à travers.

— Mon engagement ne peut s'étendre au-delà de la rédaction des actes, à la lettre de la loi. Aucune ingérence dans les affaires personnelles, martela Delorme, sa voix tentant de retrouver une fermeté qu'il peinait à maintenir.

— Absolument. Votre rôle est de valider, d'authentifier. De veiller à ce que tout soit inattaquable. Le reste... le reste est notre affaire. Marion et moi nous occupons du reste. Nous sommes d'une redoutable efficacité, vous le savez. Nous avons déjà ciblé, en plus de Madame Dubois, Monsieur Paul Leclerc, veuf, isolé, mais propriétaire d'une maison de campagne dans le Limousin, près de Saint-Yrieix-la-Perche. Un patrimoine familial qu'il veut protéger, un bien estimé à 500 000 euros. Un autre dossier qui attend votre expertise pour un montage... astucieux.

Maître Delorme se rassseyait, la main toujours posée sur l'enveloppe. Il regarda Marc, un regard lourd de reproche et de convoitise mêlés. Le combat intérieur était féroce, mais la tentation l'emportait, insidieuse et puissante.

— Je vais examiner les dossiers, lâcha-t-il finalement, sa voix à peine audible. Mais chaque cas sera évalué individuellement. Et je dois avoir l'assurance... une assurance formelle, que cette affaire, et les suivantes, ne vous exposeront jamais. Ni les soussignés, ni moi.

Un léger sourire étira les lèvres de Marc. Une victoire, silencieuse et abjecte.

— Vous avez ma parole, Maître. Et celle de Marion. Nous sommes des professionnels. Il n'y aura aucun problème, aucune échappatoire possible. Toutes les garanties seront réunies pour que vous puissiez dormir sur vos deux oreilles. Le système du viager, c'est une merveilleuse machine quand on sait s'en servir. C'est légal, Maître, vous le savez. Et ce que vous ferez, sera légal. Simplement, vous utiliserez votre savoir-faire pour optimiser, pour diriger le flux dans le sens de Marion.

Il referma la mallette, la laissant sur le bureau. Un cadeau empoisonné. Delorme laissa traîner son regard sur les liasses empaquetées, puis sur Marc.

— Ce sera... une collaboration fructueuse, j'espère.

— Très fructueuse, Maître. Pour nous trois.

Marc se leva pour partir, laissant Delorme seul avec sa nouvelle fortune et le poids de sa décision. Le silence dans le bureau était devenu oppressant. Maître Delorme prit l'enveloppe, la fit glisser dans le tiroir de son bureau, puis il regarda la mallette. Il la tira vers lui, l'ouvrit de nouveau. Les billets semblaient briller dans la faible lumière, une promesse de confort, de sécurité. Mais aussi une promesse de plongée dans l'ombre. Il prit une

bouteille de cognac XO, un Rémy Martin Louis XIII qu'il gardait pour les grandes occasions, et se versa un verre. L'ambre liquide, riche d'arômes complexes de fruits confits, de vanille et de chêne, n'apporta pas la consolation escomptée. Chaque gorgée était une signature apposée sur un pacte qu'il venait de sceller avec le diable. La respectabilité bourgeoise avait ses failles, et Marc Fournier venait d'y creuser un gouffre. Le notaire regarda à nouveau la photo de sa famille. Un frisson froid lui parcourut l'échine. Le point de non-retour était franchi.

* * *

L'odeur du vieux papier et d'encaustique flottait dans l'air, un parfum suranné, lourd de souvenirs. Marion inspira, un sourire doux plaqué sur les lèvres. L'appartement haussmannien, avec ses hauts plafonds ornés de moulures complexes, ses parquets de chêne en pointe de Hongrie craquant sous les pas et ses cheminées de marbre désormais muettes, était un joyau endormi. Au cœur du 1er arrondissement de Paris, rue de Rivoli, face aux Tuileries, il représentait bien plus

qu'un simple bien immobilier. Il était la promesse d'une vie nouvelle pour elle, le socle de son empire à venir.

— Oh, entrez donc, ma chère Marion, fit Madame Hélène Dubois d'une voix douce mais ferme, ses yeux bleus poudrés de cataracte observant Marion par-dessus ses lunettes. J'ai mis le thé à chauffer et préparé quelques-uns de mes sablés préférés.

Hélène, ancienne professeure de littérature, portait une robe de chambre en velours démodée, mais son port altier et ses cheveux coiffés en chignon serré trahissaient une dignité inaltérable, même dans la solitude de ses quatre-vingts-trois ans. Son veuvage récent l'avait laissée dans un silence assourdissant, une solitude que Marion, avec sa façade de bienveillance, avait su détecter et exploiter.

— Merci, Madame Dubois, vous êtes un ange. Ces sablés sentent divinement bon, s'exclama Marion, son sourire s'élargissant. Elle s'installa avec une délicatesse feinte sur l'un des fauteuils Voltaire recouverts d'un tissu damassé. Le velours usé piquait légèrement ses cuisses à travers son tailleur impeccable.

La pièce, un salon double en enfilade, regorgeait de livres, empilés sur des étagères du

sol au plafond, débordant des tables basses, formant même de petits îlots autour des fauteuils. Une bibliothèque, vivante et poussiéreuse, où chaque volume semblait murmurer une histoire. Le paradis des bibliophiles, le purgatoire des héritiers potentiels.

— Alors, ma chère, vous disiez que vous aviez des nouvelles concernant l'évaluation de mon appartement ? demanda Hélène, une lueur d'appréhension dans le regard.

Marion hocha la tête, sa main serrant discrètement la pochette en cuir posée sur ses genoux. Le rapport de l'expert, rédigé par un compère de Marc, gonflait démesurément la valeur du bien, rendant le viager d'autant plus attractif pour sa future victime.

— En effet, Madame Dubois. L'expert est venu hier. Il a été absolument ébloui par la préservation de l'originalité de votre appartement. C'est une véritable perle rare, surtout avec cette vue imprenable sur les jardins des Tuilleries. La valeur... est bien supérieure à ce que vous imaginiez.

Elle laissa un court silence planer, l'effet calculé. Hélène pressa ses lèvres fines, ses doigts noueux caressant le manche de sa canne.

— Vraiment ? Je n'ose l'imaginer... Depuis que mon cher Jean est parti, les soucis s'accumulent, vous savez. Les charges de copropriété, les impôts fonciers... C'est devenu un fardeau, malgré toute la tendresse que je porte à ces murs.

Marion la regarda avec une compassion feinte, son cerveau déjà en pleine effervescence. Le terrain était fertile. L'isolement, la baisse des revenus après le décès du conjoint, la charge émotionnelle et financière d'un grand appartement, c'étaient des facteurs clés qui poussaient tant de personnes âgées à envisager le viager.

— Je le comprends aisément, Madame Dubois. C'est un problème que rencontrent beaucoup de personnes âgées aujourd'hui à Paris. Les loyers flambent, mais les pensions, elles, stagnent. Et votre appartement est vaste, n'est-ce pas ? Parfait pour une famille, mais peut-être un peu trop pour une personne seule, murmura Marion, sa voix douce comme une caresse.

Elle sortit de sa pochette quelques documents. Des prospectus aux couleurs pastel, des termes rassurants. Des témoignages fictifs de seniors comblés par le viager, glanés sur internet et légèrement altérés pour la crédibilité.

— C'est pourquoi le viager peut être une solution si... élégante. Vous restez chez vous, dans votre cocon, sans changer vos habitudes. Et en prime, vous recevez une somme d'argent, un « bouquet », et une rente mensuelle qui met fin à toutes vos préoccupations financières. Plus de soucis de charges, plus d'impôts. N'est-ce pas merveilleux ?

Hélène prit le prospectus, ses doigts tremblants lissant le papier glacé. Son regard s'attarda sur la photo d'un couple souriant, main dans la main, devant une maison coquette. Une image de sérénité, de sécurité. La solitude, c'est une chose. La précarité financière, même dans l'opulence apparente, en était une autre.

— Mais... c'est vendre sa maison de son vivant, n'est-ce pas ? demanda Hélène, un voile de tristesse traversant son visage. C'est... une idée difficile à accepter. Ce sont les murs dans lesquels j'ai vu grandir mes enfants, où Jean et moi avons partagé tant de bonheur.

— C'est une part de votre vie, une part de vous-même, je le comprends. Mais c'est aussi s'offrir la tranquillité d'esprit pour ne penser qu'au reste de votre vie, à vos passions, à votre confort. À tout ce que la vie peut encore vous offrir, insista Marion, son regard perçant celui de

la vieille dame. Imaginez. Vous pourriez voyager, vous offrir ce petit plaisir dont vous rêvez, sans que les contraintes matérielles ne vous pèsent.

Elle fit une pause, laissant germer l'idée. Le silence se fit pour un instant, lourd de sous-entendus, puis Hélène soupira.

— Je n'ai pas d'héritiers directs, vous savez. Mes neveux et nièces vivent à l'étranger, nous nous voyons si peu. Et puis, cet appartement... Il aurait besoin de gros travaux. Le ravalement de façade approchan, la toiture à refaire. Des sommes colossales dont je n'ai plus l'énergie de m'occuper.

Bingo. Marion réprima un sourire de victoire. Elle avait déjà collecté toutes ces informations grâce à Marc, son rabatteur aguerri qui s'était invité à un pot de copropriété quelques semaines auparavant. Les failles étaient là, béantes.

— Précisément, Madame Dubois. Avec le viager, le nouveau propriétaire prendrait en charge toutes ces responsabilités. Vous seriez libérée de ce poids. Il ne faut pas y voir une renonciation, mais plutôt une opportunité de transformer un poids en une nouvelle forme de liberté, argumenta Marion, sa voix prenant une inflexion quasi religieuse.

Elle se pencha légèrement en avant, posant une main légère sur le bras pâle d'Hélène. Le contact était bref, juste assez pour établir une intimité factice.

— J'ai une amie, Madame Dubois, qui a choisi cette option il y a deux ans. Elle vivait dans un appartement similaire, et elle était dans une situation identique à la vôtre. Aujourd'hui, elle ne me remercie jamais assez. Elle a même pu s'offrir cette croisière en Méditerranée dont elle rêvait tant. Vous savez, ce n'est pas qu'une transaction financière, c'est aussi retrouver une certaine sérénité.

Hélène regarda fixement la photo du couple sur le prospectus. La croisière. Elle avait toujours rêvé de revoir Athènes, les Cyclades, le soleil de la Grèce. Mais l'idée d'entreprendre un tel voyage seule, après le décès de Jean, l'avait toujours arrêtée.

— Et la rente... Elle est indexée, n'est-ce pas ? demanda Hélène, une étincelle de curiosité et d'espoir dans les yeux. Je me souviens d'avoir lu quelque chose là-dessus.

Marion hocha la tête avec enthousiasme.

— Absolument ! Elle est réévaluée chaque année en fonction de l'inflation, pour préserver votre pouvoir d'achat. C'est une sécurité absolue,

un complément de retraite non négligeable. Et la fiscalité est très avantageuse pour les rentiers viagers.

Elle se lança dans une explication détaillée, parsemée de termes juridiques simplifiés et d'exemples concrets, tirés de cas réels mais enrobés de son propre vernis. La loi française encadre le viager pour protéger le vendeur, mais elle savait comment transformer cette protection en un piège doré. Elle cita le Code Général des Impôts, les articles L. 113-1 et suivants du code des assurances, autant de références pour asseoir sa crédibilité. Elle savait que peu de personnes prenaient le temps d'approfondir ces textes complexes. Elle, Marion, le faisait pour elles.

— Je pourrais vous mettre en contact avec des personnes de confiance, des notaires spécialisés qui sauront vous guider sans aucun engagement de votre part, poursuivit Marion. Sans aucune pression, bien sûr. C'est une décision importante, qui doit être mûrement réfléchie. Mais ne pas la considérer, ce serait se priver d'une solution peut-être essentielle à votre bien-être futur.

Le mot « notaire » fut prononcé avec une subtile emphase, un pont discret vers l'étape suivante de sa machination. Maître Delorme n'attendait que le signal.

Hélène ferma les yeux un instant, ses traits fatigués par la réflexion. Elle imaginait l'argent, la liberté qu'il apportait, la fin des soucis. L'appartement, ce grand vaisseau immobile, pourrait enfin la propulser vers de nouveaux horizons. Ou du moins, lui garantir une fin de vie sereine. C'était tentant, si tentant.

— Laissez-moi y réfléchir, Marion. C'est... une perspective à laquelle je n'avais pas sérieusement pensé, murmura Hélène. Mon esprit est un peu engourdi par toutes ces informations.

— Prenez tout votre temps, Madame Dubois. N'hésitez pas si vous avez la moindre question, même la plus petite. Je suis là pour ça. Pour vous écouter, et vous aider à démêler tout cela, répondit Marion, un sourire empathique illuminant son visage.

Elle se leva, ramassant ses documents avec une élégance étudiée. Laissant les prospectus sur la table basse, à portée de main d'Hélène, comme des graines semées dans la terre fertile du doute.

— Vous rentrerez bien quelques-uns de mes sablés ? demanda Hélène, se levant avec difficulté.

— Avec grand plaisir ! Ils sont délicieux, sourit Marion. Son triomphe intérieur était complet. Un paquet de sablés, un contrat de viager en

perspective, et une vie envolée. C'était son quotidien.

Alors qu'elle passait le seuil de la porte, l'image de l'appartement haussmannien, l'odeur du passé, tout cela s'estompait derrière elle, remplacé par une vision plus nette de la page blanche de l'acte de vente. Le silence du vieil appartement fut troublé par sa fermeture, un clic discret qui scellait le destin d'Hélène Dubois. La partie venait de commencer pour de bon. Le contrat allait prendre la couleur du sang.

3.

Accident Suspect

Un filet de lumière pâle filtrait à travers les rideaux de velours épais, peinant à percer l'obscurité d'un appartement haussmannien endormi dans le silence du 7e arrondissement. Rue de Sèvres, au deuxième étage d'un immeuble dont la façade noble avait vu défiler trois siècles d'histoire parisienne, le corps de Madame Hélène Dubois gisait au pied de l'escalier en colimaçon ornemental, un chef-d'œuvre d'ébénisterie restauré des années 1870. Sa robe de chambre en satin, froissée, se fondait dans le motif persan du tapis qui amortissait, un peu trop, l'impact de la chute. Une simple, mais élégante, pantoufle brodée était restée à mi-chemin, comme oubliée dans la précipitation.

« Accident domestique classique », avait diagnostiqué le médecin des urgences, après avoir constaté l'état de Madame Dubois pendant quelques minutes. La fracture du col du fémur, les

contusions multiples, l'hématome sous-dural... Des maux fréquents chez les octogénaires seuls. Le certificat de décès portait la mention « mort naturelle » sans la moindre hésitation. Les yeux clairs de Marion Dubois avaient balayé la scène sans frémir, enregistrant chaque détail. Les volutes de fer forgé de la rampe, conçue par un artisan sous Napoléon III, n'avaient pas offert la poignée rassurante dont Madame Dubois aurait eu besoin. Il avait suffi d'un léger coup de pouce, ni vu ni connu, au moment de son passage nocturne aux toilettes. Un piège invisible tendu dans l'ombre de sa propre maison.

Deux jours plus tard, la nouvelle de la disparition de Madame Dubois parvenait aux oreilles de Marc Fournier. Il avait composé le numéro de Marion avec une hâte fébrile, la voix empreinte d'une fausse tristesse.

— C'est fait, alors ? Murmura-t-il, un peu trop fort pour la bienséance.

Marion, attablée devant les copies impeccables de ses élèves, avait corrigé une faute d'orthographe avant de répondre.

— Disons que la nature a suivi son cours.

— Ah. Et vite, en plus. Que personne ne se dérangeait pour appeler. Parfait.

Un sourire distilla sa bouche fine. Marc était l'outil parfait, un marteau grossier mais efficace.

— Il faut agir vite, Marc. Avant que les voisins ne commencent à se poser des questions. La rumeur, c'est comme l'encre. Ça salit tout.

— Bien sûr, bien sûr. J'appelle Maître Delorme. Il va vouloir voir le bien avant qu'on ne mette la pression sur les potentiels acheteurs, comme d'habitude.

L'idée de vendre l'appartement de Madame Dubois, une perle inestimable rue de Sèvres, sans attendre les délais habituels d'une succession semblait presque obscène, mais Marion savait que ce n'était que le début de leur moisson.

— Le notaire est déjà en alerte. Prévoyez une visite demain matin, si possible. Sans faire de vagues.

Le lendemain matin était glacial. Marc, emmitouflé dans un trench de marque, et Maître Delorme, son costume gris impeccable, se tenaient devant la porte d'entrée de l'appartement. Le notaire brandissait un large dossier orné des armoiries de la République, un détail qu'il trouvait toujours opportun lors de ses rendez-vous. La serrure grinça, libérant une odeur âcre de renfermé, mêlée d'un doux parfum de lavande, vestige tenace de la vieille dame.

— Sacrée vue, hein ? Lança Marc, forçant une jovialité qui ne berçait personne. L'entrée est un peu sombre, mais la lumière arrive par l'arrière. Et au fond, le jardin...

Delorme ne prêtait qu'une oreille distraite aux commentaires de l'agent immobilier. Ses yeux parcouraient les moulures sophistiquées du salon, les parquets dits « à point de Hongrie » qui craquaient sous ses pas, les colonnes cannelées qui encadraient le passage vers la salle à manger. Il tapota du doigt un mur, observant la tapisserie qui partait en lambeaux à certains endroits, usée par le temps et par l'humidité des hivers parisiens.

— Un bien d'exception, en effet, admit le notaire d'une voix monocorde, sans enthousiasme. Le viager inversé était une excellente initiative pour Madame Dubois. Elle a pu profiter de son cadre... jusqu'au bout.

Son regard s'attarda un instant sur l'escalier fatal, avant de se poser sur Marc.

— Ne traînons pas. J'ai déjà préparé le dossier de succession. Avec un viager, c'est toujours plus simple. Les héritiers sont inexistants. Les démarches sont d'une fluidité exemplaire.

Marc sentit une légère boule de sueur perler sur sa tempe.

— Vous pensez que nous pourrions... euh... conclure rapidement ?

— Le plus rapidement possible, répondit le notaire, un sourire figé collé aux lèvres. Les fonds de Madame Dubois, certes modestes, sont virés sur son compte dès l'officialisation du décès. Un vrai gain de temps pour les acheteurs, cette absence de délai légal habituel pour les héritiers. Je vous préviens, cette maison est faite pour un investisseur. Cela ne va pas traîner.

En France, la déclaration d'un décès est une formalité rapide, souvent gérée par l'hôpital ou le médecin, puis par la mairie dans les 24 heures. Le « délai légal » pour une succession, sans héritier direct, peut être raccourci, mais pas à ce point. La hâte du notaire était flagrante. Delorme connaissait les rouages d'un système où la vitesse était souvent synonyme d'arrangement.

Quelques jours plus tard, l'annonce immobilière de l'appartement de Madame Dubois fleurissait sur les sites spécialisés. « Exceptionnel appartement haussmannien, rue de Sèvres. » Les photos, savamment retouchées, masquaient les subtils signes de vétusté. Le bien, qui avait appartenu à la même famille depuis la fin du XIXe siècle, affichait un prix défiant toute concurrence pour le quartier, un véritable appel

d'air pour les investisseurs avides. La promesse de vente fut signée en moins d'un mois, un record pour une propriété de cette envergure dans un secteur aussi prestigieux de Paris.

Marion était passée devant l'immeuble à plusieurs reprises, observant les allées et venues des potentiels acheteurs. Elle avait même souri aux nouveaux propriétaires, un couple de jeunes financiers, lors de l'état des lieux. Le spectacle des deux jeunes gens, rêvant déjà de nouvelles teintes sur les murs et de meubles design pour un lieu qui avait vu l'écrivain André Gide fréquenter ses salons finements décorés dans sa jeunesse, confirmait son pouvoir.

Le notaire avait perçu sa substantielle commission, plus rapide et plus grasse qu'à l'accoutumée. Marc avait touché sa part, les yeux pétillants, déjà en quête de sa prochaine proie. Et Marion... Marion avait engrangé le capital, ses comptes gonflant sans bruit, sans trace, comme un fleuve souterrain, puissant et invisible. Le premier chapitre était clos. Le silence de la rue de Sèvres, le soir, semblait étouffer le cri muet d'une femme solitaire. La toile était tissée, invisible, mortelle.

* * *

Le néon grésillait au-dessus de sa tête, un bourdonnement lancinant qui semblait appuyer la fatigue. Le bureau de Thomas Leroy, à la PJ du 36, quai des Orfèvres, sentait le café froid et le papier jauni. La pile de dossiers sur son bureau menaçait de s'effondrer. Il repoussa du revers de la main des affaires de vol à l'étalage et de tapage nocturne, cherchant le rapport qui le préoccupait.

Madame Hélène Dubois. Décédée le 14 octobre. 82 ans. Mort naturelle, selon le rapport préliminaire. Sa mort n'aurait jamais dû atterrir sur son bureau, n'eût été cette étrange coïncidence : elle venait de signer un viager. Une pratique légale, certes, mais qui, ces derniers temps, semblait s'accompagner d'une curieuse recrudescence de faits divers pour des personnes âgées.

Il l'attrapa, une chemise cartonnée grise, banale en apparence. Le nom de Madame Hélène Dubois était tapé à la machine, en caractères stricts. Sur le coin en haut à droite, une date, 14 octobre. Le dossier était mince, à peine une poignée de pages. Une photo d'identité délavée de la défunte. Un visage doux, des yeux fatigués,

mais un sourire empreint d'une dignité certaine. Ancienne professeur de littérature, veuve, sans enfants. Propriétaire d'un appartement haussmannien dans le 7ème arrondissement de Paris, rue de Lille. Son voisin l'avait retrouvée inanimée et avait appelé les urgences.

Thomas ouvrit le dossier. Le rapport des pompiers, celui du médecin légiste, quelques témoignages succincts du voisinage. Rien qui ne sorte de l'ordinaire. Un homme d'un certain âge, la mort, la solitude, une histoire que la capitale connaissait par cœur. Pourtant, quelque chose le taraudait. Une petite épine sous la peau.

Il s'arrêta sur le rapport de la médecine légale, celui du docteur Vasseur. Un homme d'expérience, réputé pour sa rigueur. Thomas connaissait bien Vasseur. Il avait travaillé avec lui sur des dossiers bien plus sordides, des affaires de meurtres où le corps parlait une langue macabre et complexe. Ici, le langage était clair : « Mort naturelle, probable arrêt cardiaque ».

Mais il y avait cette phrase. Une ligne anodine, presque une note de bas de page. Thomas sortit une loupe de son tiroir, la posa sur le papier glacé.

« *Léger déséquilibre médicamenteux : concentrations sanguines de bêta-bloquants légèrement supérieures aux dosages prescrits,

sans que cela puisse être considéré comme la cause directe du décès, compte tenu de l'âge et des comorbidités de la patiente. Jugé normal pour une personne âgée polymédiquée.* »

Il relut. « Polymédiquée ». Un euphémisme pour dire « sous une ribambelle de cachets ». Sa propre mère, avant de s'éteindre, était une « polymédiquée ». Il connaissait la valse des ordonnances, des dosages qui s'ajustaient au gré des maux, des oublis parfois. Mais « légèrement supérieures ».

Thomas se rappela un café partagé avec Vasseur, quelques mois auparavant. Ils discutaient d'un cas similaire, une vieille dame retrouvée morte chez elle, le notaire déjà sur les rangs. Vasseur avait mentionné, de manière presque détournée, que la limite entre un dosage thérapeutique et un surdosage fatal était parfois une ligne floue chez les personnes âgées, leurs organismes réagissant différemment. Le métabolisme ralentit, les reins filtrent moins bien, et un médicament qui, pour une personne jeune, serait inoffensif, peut devenir une arme silencieuse pour un senior.

Il posa la loupe. Le déséquilibre avait été jugé « normal ». Parfaitement normal, on voyait ça tout le temps. Une banale fluctuation. Un détail que la

plupart des enquêteurs auraient balayé d'un revers de main. Mais Leroy, lui, ressentait une légère crispation dans la nuque. Il avait trop vu, trop entendu. Son parcours avec la Brigade Criminelle du 36, quai des Orfèvres l'avait rodé aux faux-semblants. Il avait traqué des criminels sanguinaires, des escrocs sans scrupules. Il savait que le diable se cachait souvent dans les détails.

Il tendit la main vers son téléphone.

— Brigitte, vous me passez le docteur Vasseur, s'il vous plaît.

La voix de Brigitte, son assistante, lui répondit après un bip du standard.

— Capitaine ? Le docteur Vasseur est en congrès à Lyon pour deux jours. Je peux noter un message ?

— Non, non. Ce n'est pas grave. Merci, Brigitte.

Il raccrocha, frustré. Il aurait aimé entendre Vasseur détailler ce « léger déséquilibre ». Sans le mettre en doute, simplement pour saisir la nuance. Il prit une gorgée de son café froid, le goût âpre lui arracha une grimace.

Le bureau, tapissé de cartes de Paris, de plans de quartiers, de notes griffonnées punaisées de partout, semblait rétrécir autour de lui. Il sortit un marqueur rouge, encercla la phrase sur le rapport

d'autopsie. Il ajouta, d'une écriture manuscrite serrée, une note : « Revoir Vasseur à son retour. Demander analyses complémentaires (toxicologie fine ?). »

Son regard s'attarda sur la photo de Madame Dubois. Ses yeux un peu tristes, mais vifs. Aurait-elle pu être une cible ? Une victime facile ? Son appartement rue de Lille était sans doute d'une valeur considérable. Les prix de l'immobilier dans le 7ème arrondissement, entre les Invalides et le Champ de Mars, étaient exorbitants. Un bien exceptionnel. Il connaissait l'appât du gain, la froide logique des escrocs. Combien de vies brisées pour un seul héritage ? L'affaire des sœurs Papin dans les années 1930, ou plus récemment, l'affaire des "tueuses à gages" de l'Essonne, même si l'ampleur était différente, mettaient en lumière une noirceur humaine similaire.

Il se leva, arpantant son minuscule bureau. Cinq pas d'un mur à l'autre. Le frottement de ses semelles sur le linoléum usé était le seul bruit dans le silence lourd.

Il pensa à l'affaire de sa propre famille. Une histoire ancienne, jamais vraiment résolue. Des doutes. Des questions sans réponses. Son intuition était née de là, une sensibilité particulière aux zones grises, aux incohérences maquillées en

normalité. Une vieille dame décédée seule chez elle. Un arrêt cardiaque. Et le silence du chagrin. Mais ce n'était pas le même dossier. Pourtant, des fantômes.

Une idée, une illumination froide, traversa son esprit. Et si ce n'était pas un cas isolé ? Et si Madame Dubois n'était pas la seule ? Il y avait eu cette autre affaire, il y a six mois. Monsieur Jean Perrin, 78 ans, boulevard Saint-Germain. Lui aussi un viager. Lui aussi retrouvé mort d'un arrêt cardiaque, peu de temps après. Lui aussi sans héritiers directs. Le rapport d'autopsie de Monsieur Perrin n'avait pas mentionné de déséquilibre, non. Mais il n'avait pas été un cas de « polymédication » aussi lourde. On pouvait passer à côté d'un léger déséquilibre plus facilement. Il se remémora Monsieur Perrin. Un ancien cadre de la RATP, rigoureux, méfiant de nature. Difficile d'imaginer une mort naturelle si rapide.

Il déplia une carte de Paris, une grande carte murale jaunie par le temps, constellée de petites épingle de différentes couleurs pour marquer des lieux d'intérêt pour des enquêtes diverses. Il chercha la rue de Lille, puis le boulevard Saint-Germain. Deux points géographiquement proches, au cœur de la haute bourgeoisie

parisienne. Deux proies potentiellement très intéressantes pour des prédateurs immobiliers. Et l'exploitation des personnes âgées, malgré les réglementations, restait un fléau constant. Il se souvenait des débats houleux à l'Assemblée Nationale concernant la protection de cette population vulnérable.

Il prit une nouvelle épingle rouge, la planta sur le lieu du décès de Madame Dubois. Puis une autre, sur le boulevard Saint-Germain pour Monsieur Perrin. Deux points rouges, comme deux gouttes de sang. Simple coïncidence ? Ou le début d'un schéma ?

Thomas savait que sa hiérarchie se montrerait sceptique. Le commissaire divisionnaire Girard était un homme de preuves tangibles, pas d'intuitions. « Leroy, avec vos théories de complot, vous allez finir par chasser les fantômes », lui avait-il déjà lancé en plaisantant, mais avec un fond de sérieux. Cet homme n'avait pas le temps pour des "morts naturelles" qu'il fallait investiguer. Pour lui, le dossier Dubois était clos.

Thomas retourna à son bureau, reprit la chemise de Madame Dubois. Il la replaça dans la pile, mais pas au même endroit. Il la posa sur le dessus, distincte des autres. Une petite note adhésive jaune, griffonnée d'une seule main, y

était apposée : « À surveiller. ». Ce n'était qu'un fil. Un fil ténu, presque invisible. Mais Thomas Leroy, lui, avait le don de voir les fils, même les plus fins, qui reliaient les événements les uns aux autres. Et il ne s'arrêterait pas avant de comprendre la pelote.

Le grésillement du néon continuait, et dans le silence du bureau, une nouvelle enquête commençait, alimentée par un détail que tous les autres auraient ignoré, un déséquilibre minime, mais capable de faire basculer une vie.

PARTIE II

Ombres Ramifiées

4.

Filet Tissé

Marion sourit. Un pli parfait se dessinait aux coins de ses lèvres, une expression qu'elle avait tant de fois répétée devant le miroir qu'elle en oubliait presque de la fabriquer. Ce sourire était son arme, son bouclier, le marqueur d'une bienveillance qu'aucun de ses élèves n'aurait osé remettre en question. Encore moins un vieil homme.

— C'est un plaisir de vous revoir, Monsieur Leclerc, dit-elle d'une voix douce, mélodieuse, celle-là même qu'elle employait pour lire des contes aux petits. J'espère que vous avez passé une bonne nuit.

Paul Leclerc, voûté, le pas traînant, répondit par un grognement indistinct. Ses yeux rougis scrutaient le sol du salon, jonché de journaux empilés et de tasses de café séchées. L'odeur du vieux papier et de tabac froid stagnait dans l'air, lourd, engourdisant. La maison de campagne,

avec son grand jardin envahi par les herbes folles, rue des Hortensias à Vélizy-Villacoublay, était un joyau pour Marion. Une pierre de plus à son collier.

— Ce n'est pas bien rangé, marmonna-t-il, comme s'il s'excusait de l'existence d'un tel capharnaüm. Ma femme... Ma femme s'en occupait.

Marion posa une main légère sur son bras. Le contact était bref, calculé, juste assez long pour imprimer une marque, pour qu'il sente sa présence, son soutien implicite.

— Je comprends, Monsieur Leclerc. La disparition d'un être cher laisse un grand vide. Mais vous savez, parfois, un petit coup de main peut faire des merveilles.

Elle jetait un œil aux radiateurs en fonte, à la chaudière qui crachotait sporadiquement des sons inquiétants du coin de la cuisine. Le chauffage central n'avait pas les signes de la jeunesse. Un détail. Un détail qu'elle avait minutieusement noté lors de sa première visite la semaine précédente, sous prétexte d'évaluer le bien pour un potentiel viager.

— J'ai remarqué que votre chauffage fait un peu de bruit. Il ne faut pas laisser ça traîner, vous

savez. Avec le froid qui arrive, et l'économie d'énergie, ça peut coûter cher.

Leclerc haussa les épaules, indifférent.

— C'est toujours comme ça. Ça ne date pas d'hier.

— Justement ! S'exclama Marion, son visage s'éclairant d'une fausse sollicitude. Les vieilles installations peuvent être dangereuses. Et puis, cet hiver s'annonce particulièrement rigoureux.

Elle avait lu dans un rapport sur les prévisions météorologiques de La Chaîne Météo que des températures négatives étaient déjà annoncées pour la fin du mois de novembre. Une information qu'elle avait stockée dans un coin de son esprit, prête à être utilisée.

— J'ai un ami qui est chauffagiste. Un homme de confiance. Il pourrait venir jeter un œil, sans engagement. Juste pour vous rassurer.

Le vieil homme hésita. La méfiance était palpable dans ses yeux mi-clos.

— Je ne sais pas... Je n'aime pas trop les étrangers chez moi.

— Mais je serais là, Monsieur Leclerc ! Insista Marion, avec l'enthousiasme discret mais ferme d'une mère qui convainc son enfant de manger des légumes. Je ne vous laisserai pas seul. Et puis, il ne s'agit pas d'un artisan lambda. C'est

quelqu'un que je connais depuis des années. Son entreprise, « Chauffage Express », est très réputée sur Vélizy.

Elle avait soigneusement créé une entreprise fictive avec Marc, enregistrée sous un prête-nom, avec un numéro SIRET bidon, juste assez pour paraître crédible à un rapide coup d'œil distrait ou à un rapide coup de téléphone qui n'aboutirait jamais.

Leclerc finit par céder, fatigué par la persistance douce de Marion.

— Bon, d'accord. Mais seulement si vous êtes là.

Victoire. Un léger frisson d'excitation parcourut l'échine de Marion. Chaque petite acceptation de ses victimes la renforçait dans son pouvoir, dans sa capacité à manipuler. Elle sortit un petit carnet de son sac, un stylo à la main, sa posture celle d'une archiviste consciencieuse.

— Il faudrait que je note quelques informations. La marque de la chaudière, par exemple. Et l'année d'installation, si vous la connaissez.

Elle se dirigea vers la cuisine, ses pas légers et assurés. Le vieil homme la suivit, lentement, comme une ombre fatiguée. Elle s'agenouilla devant l'appareil, feignant d'en examiner les

entraillles. Ses doigts fins effleurèrent des tuyaux sales, tandis que son regard expert cherchait la plaque signalétique.

— Ah, une De Dietrich, modèle des années 80. C'est du solide, mais ça a vécu, constata-t-elle à haute voix. L'entretien est essentiel pour ces modèles.

Elle avait appris cela en se documentant sur les modèles de chaudières les plus courants dans la banlieue parisienne, remontant jusqu'aux années 1970 et 1980, grâce à des forums spécialisés de chauffagistes et à la documentation technique du ministère de la Transition Écologique.

— Oh, oui, monsieur l'inspecteur de la DPE en a parlé.

— La maintenance, c'est la clé. Avez-vous un contrat d'entretien régulier ? demanda Marion en se relevant, une de ces expressions interrogatives où le doute et l'inquiétude se mêlaient sur son visage parfait.

— Ma femme s'en occupait, elle aussi, répéta Leclerc, sa voix empreinte de nostalgie. Elle notait tout dans son agenda.

Marion comprit. L'agenda. Une mine d'informations potentielles. Elle fit mine de soupirer.

— C'est dommage. Sans contrat, les pannes peuvent devenir très coûteuses. Et puis, la législation sur le monoxyde de carbone est très stricte. On ne rigole plus avec ça.

Elle avait lu l'article R. 4221-1 du Code du travail, qui stipule l'obligation pour les propriétaires d'assurer la conformité des installations de combustion. Une information exacte, mais dont elle déformerait l'interprétation. La culpabilité. Toujours la culpabilité.

— Le monoxyde de carbone ? Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— Un gaz inodore, incolore, très dangereux. On ne le sent pas, on ne le voit pas, mais il peut tuer en quelques heures. Surtout avec une vieille chaudière mal entretenue, expliqua-t-elle, avec l'emphase d'une présentatrice de journal télévisé. Il y a eu des cas vraiment... tragiques, cet hiver-là en 1985. Particulièrement meurtrier.

Elle se souvenait d'un reportage glaçant sur un fait divers survenu à Argenteuil en plein mois de décembre 1985, où une famille entière avait succombé à une fuite de monoxyde de carbone, la chaudière étant en cause.

Le vieil homme parut soudain plus fragile, son visage se plissa d'une anxiété nouvelle.

— C'est vrai ?

— Absolument. C'est pour votre sécurité, Monsieur Leclerc, que je m'inquiète. Pensez à vos enfants, à vos petits-enfants, même s'ils ne viennent pas souvent. Ils seraient affligés.

L'évocation de ses descendants, si lointains, si absents, toucha une corde sensible chez Leclerc. Ses épaules s'affaissèrent un peu plus.

— Je n'ai plus d'enfants, Madame Dubois, rétorqua-t-il d'une voix basse, presque inaudible. Un seul, disparu il y a trente ans. Mort très jeune.

Le cœur de Marion ne vacilla pas. Ses yeux s'embuèrent légèrement, un petit détail qu'elle avait appris à maîtriser. Une larme discrète qui trahissait une empathie qu'elle ne ressentait pas.

— Oh, Monsieur Leclerc, je suis si désolée. Je ne savais pas. C'est terrible. Pardonnez-moi.

Elle le laissa un instant à sa peine, se contentant de poser à nouveau sa main sur son bras, un geste lourd de compassion feinte. Puis elle reprit, sa voix un peu plus grave.

— Raison de plus pour être prudent. La vie est précieuse. Je vais arranger ça pour le chauffagiste. Dites-moi, quel jour vous arrangerait le mieux?

Leclerc, complètement sous le charme et la pression de cette femme si attentionnée, proposa le jeudi suivant. Marion nota avec satisfaction.

— Parfait. Et puis, j'en profiterai pour vous aider à trier ces vieux papiers. Vous savez, les dossiers administratifs, ça peut vite devenir un casse-tête. Surtout pour les impôts.

Elle pointa du menton le tas de journaux et de documents éparpillés. L'occasion rêvée de trouver l'agenda, de localiser les numéros de téléphone des rares proches, des amis, des voisins. De s'assurer qu'aucune âme ne viendrait s'immiscer là où elle tissait sa toile.

— Oh, ce serait merveilleux, Madame Dubois. Merveilleux.

En sortant de la maison, l'air frais de Vélizy-Villacoublay piqua le visage de Marion. Elle inspira profondément, un sourire satisfait étirant ses lèvres. Le jardin des Hortensias, autrefois une expression de vie, semblait déjà se résigner à sa décrépitude sous son regard. C'était son jardin désormais, à elle de le tailler, de l'arranger. Les ronces, les herbes folles, rien ne l'effrayait.

Elle sortit son téléphone, composa le numéro de Marc.

— C'est fait. J'ai ma date pour Leclerc. Tu peux contacter ton faux chauffagiste. Et n'oublie pas le script. Il faut que ce soit crédible. Juste un petit réglage, et une légère fuite, rien de trop visible. Et il faudra t'assurer que le rapport

d'intervention mentionne une vétusté avancée et un risque de dysfonctionnement sur le monoxyde de carbone, ça servira plus tard. Fais-le bien avec un ami. La crédibilité est cruciale.

— Bien sûr, Marion. Tu connais la chanson, répondit Marc, sa voix empreinte d'une fausse jovialité qui ne masquait qu'à moitié sa lassitude croissante. Il y a un nouveau dossier en cours, chez Maître Delorme. Madame Thérèse Desforges. Un grand appartement haussmannien, elle est veuve.

Marion raccrocha, l'esprit déjà tourné vers sa prochaine cible. Le filet grandissait, se ramifiait. Les ombres s'épaissaient sur Vélizy-Villacoublay et au-delà.

Au même moment, Thomas Leroy était penché sur des rapports d'autopsie, le bureau de son petit appartement du 13ème arrondissement de Paris plongé dans le désordre. Une pile de dossiers s'élevait devant lui, menaçante, chaque feuille un nom, chaque nom une fin tragique. Les lampadaires de la rue d'Alésia projetaient des ombres tremblantes sur les murs. Son café était froid, son esprit en ébullition.

Le décès de Madame Hélène Dubois, la professeur de littérature, le préoccupait. L'autopsie avait conclu à une mort naturelle par

malaise cardiaque. Pourtant, un détail. Un léger déséquilibre médicamenteux, noté comme « normal pour une personne âgée » par le médecin légiste, lui trottait dans la tête comme une mélodie entêtante.

— Normal, répéta-t-il à voix haute, le mot sonnant faux dans le silence de la pièce. Rien n'est normal dans cette série de morts subites.

Il chercha sur son ordinateur, via le site du service-public.fr, les statistiques de décès naturels pour les personnes âgées dans les arrondissements du sud-ouest parisien et la proche banlieue. Une légère augmentation, rien de spectaculaire, mais un pattern commençait à se dessiner. Des viagers, des personnes isolées, des décès rapides après la signature du contrat. Trop rapides. Il compulsa les dates, les adresses. Le 35, rue des Acacias à Malakoff pour Madame Dubois, le 12, avenue des Tilleuls à Clamart pour Monsieur Durand, décédé d'une chute dans son escalier.

Il releva la tête, son regard se posant sur une photo accrochée au mur. Une femme souriante, ses yeux pétillants, sa sœur. Disparue il y a des années, dans des circonstances troubles, jamais vraiment élucidées. Le sentiment d'impuissance le

rongeait encore. Ce n'était pas juste un travail. C'était personnel.

Il prit son téléphone, hésita. Il savait que sa hiérarchie le prendrait pour un fou, un obsessionnel. Mais il devait tenter.

— Allô, c'est Leroy. Je crois que j'ai besoin d'une deuxième analyse pour l'affaire Dubois. Et je veux qu'on regarde de près tous les dossiers de viager des deux dernières années dans la région Île-de-France. Je sais, c'est une aiguille dans une botte de foin, mais je sens qu'il y a quelque chose.

Au bout du fil, le silence. Puis la voix lasse de son supérieur.

— Leroy, tu sais très bien qu'on manque d'effectifs. On ne peut pas enquêter sur toutes les morts naturelles. Tu t'acharnes sur des fantômes. Laisse tomber.

— Et si ce n'était pas des fantômes, Chef ? fit Leroy avec une acuité nouvelle dans sa voix. Et si c'était des prédateurs, bien réels, qui savent manier les apparences ?

Le chef soupira, un bruit qui résonna dans le combiné comme un signe de sa propre lassitude.

— On en reparle demain, Leroy. Mais ne perds pas ton temps. Il y a des affaires qui attendent. De vraies affaires.

Leroy raccrocha, son poing frappant le bureau avec une frustration sourde. Ils ne voyaient rien. Ils ne voulaient pas voir. Mais il était là, lui. Et il regarderait chaque coin sombre.

Monsieur Leclerc, lui, dormait d'un sommeil agité, le gazouillements de la chaudière se mêlant à ses rêves. Les images de sa femme, puis de Marion, se superposaient dans son esprit brumeux. Une femme si gentille, si empressée. Une aubaine, presque. Il se retourna dans son lit, sentant un léger picotement dans la gorge, un frisson léger sur sa peau. Le froid s'installait dans sa vieille maison, l'étreignant doucement.

Une odeur âcre, métallique, enveloppait la petite maison de campagne. Marc Fournier inspira, un frisson glacé lui parcourut l'échine malgré la chaleur des dernières braises. Le détecteur de monoxyde de carbone, minutieusement saboté, gisait sur la vieille commode en chêne, son voyant éteint. Sur le canapé du salon, Monsieur Paul Leclerc était affalé, une tasse de tisane tiède encore à portée de

main. Son visage, cireux, portait une expression paisible, figée dans une éternelle torpeur.

Marc observa la scène, le cœur battant à tout rompre. Il porta la main à son front, simulant une angoisse qui n'appartient pas à la nature, mais la peur bien réelle d'être découvert. Chaque détail comptait. La fenêtre entrebâillée, cette légèreté négligente qui suggérait une aération malheureuse. Le conduit de cheminée, délibérément obstrué la veille lors d'une « visite amicale », invisible depuis le sol. Marion avait tout orchestré, les moindres nuances, avec une précision chirurgicale. Elle était absente, bien sûr, loin dans sa vie impeccable, assurant son alibi d'institutrice dévouée, mais ses ordres résonnaient dans l'esprit de Marc comme le tic-tac funeste d'une horloge.

—Mon Dieu, Paul... murmura-t-il, sa voix tremblante, comme il l'avait répété des dizaines de fois dans la solitude de sa voiture.

Il sortit son téléphone, ses doigts fébriles composant le numéro des urgences. Urgences. Le mot lui semblait grotesque. Il le répéta néanmoins au bout du fil, sa voix se voilant de tristesse. Quelques minutes plus tard, la brigade de gendarmerie locale de Saint-Germain-sur-Morin, alertée par les pompiers, était sur place. Deux

gendarmes aux visages las, habitués à la solitude des campagnes et aux décès discrets, constatèrent la mort. Le médecin légiste confirma ensuite l'intoxication au monoxyde de carbone. Un accident domestique, malheureusement fréquent en hiver dans ces vieilles bâtisses mal isolées, surtout chez les personnes âgées. Personne ne s'étonna de l'absence de voisins, la maison isolée, ni de la solitude de Monsieur Leclerc. Les questions d'usage furent posées, les réponses de Marc, polies, calibrées, ne laissaient transparaître aucune faille.

« Un veuf, seul, un peu fragile. Il s'était fait une joie du viager, disait-il. Il se sentait moins seul quand nous venions... », expliqua-t-il aux gendarmes, une larme discrète à l'œil.

Le corps fut emporté. La maison, scellée pour quelques heures, avait déjà perdu son âme. Le silence retomba, plus pesant encore. Marc s'appuya contre le mur froid, une bouffée d'air pur lui emplissant les poumons. L'odeur avait commencé à se dissiper, ne laissant plus qu'une réminiscence amère. Il sortit un autre téléphone, celui que Marion lui avait donné, un appareil prépayé et intraçable.

—C'est fait, dit-il, sa voix basse.

—Parfait, répondit Marion, sa voix cristalline, sans une once d'émotion. Nous enchaînons dès demain avec Maître Delorme.

Le lendemain matin, le notaire Philippe Delorme attendait Marc dans son bureau feutré de Meaux, rue du Châtel, comme si de rien n'était. L'atmosphère était lourde de l'odeur de vieux dossiers et de café froid. Maître Delorme, drapé dans son costume trois-pièces impeccable, avait déjà tout préparé. Le décès de Monsieur Leclerc ne l'avait visiblement pas ébranlé. Il s'agissait d'une formalité. Une formalité lucrative.

—J'ai contacté la mairie de Saint-Germain-sur-Morin pour la déclaration de décès, commença le notaire, ses lunettes glissant sur le bout de son nez, détaillant les documents. Le livret de famille sera mis à jour. L'avis de décès sera publié dans la presse locale. Quant à la succession...

—Quelles sont les prochaines étapes ? coupa Marc, impatient.

Delorme le fusilla du regard. « Ne soyez pas si... pressé, Marc. La bienséance. »

—Les opérations de succession seront simplifiées. Monsieur Leclerc n'avait pas d'héritiers directs connus. Le viager résilié, le bien nous revient. Une affaire rondement menée,

ajouta-t-il, un fin sourire carnassier étirant ses lèvres.

Marc essaya de paraître concentré, de cacher l'agitation qui le consumait. Les images du visage de Monsieur Leclerc revinrent le hanter.

—Y a-t-il de la famille qui pourrait réclamer ?

Delorme haussa les épaules. —Nous avons vérifié au préalable, Marc. Sa nièce, Sylvie Deschamps, une cousine éloignée il est vrai, avait été écartée par testament quelques années auparavant. Plus de contacts. Elle était informée de longue date de la disposition en viager. C'était un homme seul, Marc. Un homme très seul. C'est la vie.

Il tendit à Marc une liasse de documents. La résiliation du contrat de viager. Le transfert de propriété. Le mandat de vente exclusif que Marc avait déjà préparé de longue date pour son agence, Immobilier Fournier, sise à Claye-Souilly. Tout se déroulait sans accroc, avec une fluidité effrayante. La légalité devenait une parodie, une toile où les fils de la corruption tressaient une nouvelle réalité, une réalité obscure et implacable.

Le notaire remplit un formulaire, puis le signa d'une fioriture assurée.

—Je transmettrai les documents à la publicité foncière. Le bien sera officiellement à votre nom dans quelques semaines.

Marc hocha la tête, les mâchoires serrées. Il se sentait à la fois euphorique et nauséux. L'argent. L'argent allait couler à flots. Mais à quel prix ? Marion ne lui laisserait aucun répit. Elle en voudrait toujours plus.

—Et la maison ? interrogea Marc. Quand pourrais-je la mettre en vente ?

Delorme se cala au fond de son fauteuil en cuir, un air satisfait sur le visage.

—Dès que vous le souhaitez, mon cher Marc. Techniqueusement, elle vous appartient déjà. Nous avons rendu les choses... faciles. Je vous conseille toutefois d'attendre la fin des obsèques, par respect. Une semaine, tout au plus.

Une semaine. Une éternité.

Les jours suivants, Marc se sentit courir un marathon invisible. Il organisa les funérailles, un événement modeste où il fut le seul à déposer une gerbe discrète, arborant un deuil contrit. Personne d'autre. C'était la démonstration implacable de la solitude de Monsieur Leclerc, une solitude que Marc et Marion avaient cyniquement exploitée. La maison de Saint-Germain-sur-Morin fut mise en ligne, avec des

photos lumineuses et un texte accrocheur. « Charme de la campagne, potentiel unique, idéal pour un couple en quête de tranquillité... »

Les visites commencèrent. Marc joua son rôle d'agent immobilier passionné, vantant les mérites de la maison avec un professionnalisme froid. Le prix de vente affiché était élevé, justifié par « le marché actuel » et « le cachet indéniable de l'ancien ». En son for intérieur, Marc sentait le poids de ces mensonges, étouffé par une anxiété croissante. Il avait l'impression que chaque brique de la maison criait le nom de Monsieur Leclerc, que chaque souffle du vent dans les arbres était un murmure accusateur. Et Marion, silencieuse, impatiente, était toujours là, dans l'ombre, à attendre sa part. Elle contrôlait tout, même à distance. Marc savait qu'il n'était qu'un pion, un instrument pour ses ambitions insatiables. Mais le profit était trop tentant.

Une dizaine de jours après le décès, alors que les annonces immobilières pullulaient, un jeune couple de Parisiens, pressés de s'éloigner du tumulte de la capitale, fit une offre. Une offre très intéressante. Marc appela Marion, son excitation perçue dans sa voix.

—Vendu, annonça-t-il. Plus de six cent mille euros.

—Très bien, répondit Marion, toujours aussi calme, sa voix dénuée de toute emphase. Le chèque de l'agence sera envoyé comme convenu. La prochaine.

La prochaine. La phrase résonna dans l'esprit de Marc comme le glas. Il raccrocha, vide. Il avait vendu la maison, mais il avait surtout vendu une partie de son âme, une nouvelle fois. Le filet se resserrait, il le sentait. Et il savait qu'il en était devenu un maillon essentiel, emprisonné par l'appât du gain et la machination de Marion. Il était un complice, de plus en plus embourbé, et le vertige des abysses commençait à l'étreindre.

Il sortit son calepin, la liste des nouveaux "prospects" établie par Marion: une trentaine de noms de personnes âgées, toutes seules, toutes propriétaires d'un bien en viager, toutes vulnérables. Le nom de Madame Denise Moreau était souligné d'un trait rouge. "Une ancienne juge, celle-là...", songea Marc, une sueur froide lui perlant le front. Il sentait la tension monter, l'étau se resserrer autour de lui. Son téléphone vibra. Un message de Marion. "Nous allons accélérer. Ne traînez pas." La machine infernale était lancée, et Marc en était le rouage principal.

5.

Lueur d'Éveil

Le bureau du Capitaine Thomas Leroy, au troisième étage de la PJ de Paris, ressemblait à une zone sinistrée. Des piles de dossiers décatis, des tasses de café vides et un écran d'ordinateur crachant une lumière blafarde compossaient le paysage habituel de ses nuits blanches. Le silence, lourd de la moiteur d'une fin d'été parisienne, n'était rompu que par le grésillement de l'unité centrale et le froissement des papiers sous ses doigts rugueux. Thomas se frottait les tempes, la migraine lancinante, une constante compagnie ces derniers jours.

Il était penché sur un tapis de photos, de rapports d'autopsie et de relevés bancaires, étalés sur sa grande table. Douze visages. Douze destinées brisées. Douze « morts naturelles » qui, pour lui, hurlaient la même anomalie. Des hommes et des femmes âgés, isolés, sans histoires. Des fantômes dans une ville qui n'avait

de place que pour les vivants pressés. Madame Hélène Dubois, ancienne professeur de littérature, soixante-dix-neuf ans, veuve. Son appartement Haussmannien, rue des Petits-Champs, dans le 1er arrondissement, avait été vendu en viager libre six mois avant son décès. Mort naturelle, crise cardiaque. Les yeux verts délavés de Madame Dubois le fixaient depuis sa photo d'identité, une photo prise pour son permis de conduire, datant d'une époque où la vie paraissait encore lui sourire.

— Toujours des viagers, toujours des transactions ultra-rapides, marmonna Thomas pour lui-même, sa voix rauque se perdant dans le vide du bureau. Et toujours cette putain de solitude.

Il désigna du doigt un autre visage, celui de Monsieur Paul Leclerc, quatre-vingt-trois ans, veuf depuis cinq ans, sans enfants. Une maison de campagne bourgeoise, à Montlignon, avec un grand jardin arboré. Vendue en viager occupé. Décédé trois mois plus tard. Chute accidentelle dans l'escalier. Thomas avait des dizaines de cas similaires. Presque interchangeables. Une froide symétrie qui glacerait le sang de n'importe quel esprit rationnel. N'importe quel esprit, sauf celui de sa hiérarchie, visiblement.

Il se rappela la mine blasée du commissaire Morel, la semaine dernière, quand il avait tenté de lui exposer ses théories.

— Leroy, vous voyez des complots partout. Ce sont des vieillards, Thomas. Des cœurs qui lâchent, des corps qui lâchent. C'est la vie, la mort, le cycle. Arrêtez de chercher la bête noire sous chaque lit.

La porte de son bureau s'ouvrit sans un bruit, dévoilant la silhouette mince et discrète de la jeune lieutenant Chloe Faure. Elle tenait deux cafés fumants.

— D'autres coïncidences, Chef ? demanda-t-elle avec un léger sourire forcé, déposant une tasse à côté des dossiers.

Thomas la regarda, ses yeux cernés trahissant un épuisement profond.

— Des coïncidences qui pourraient remplir un dictionnaire, Chloé. Regardez ça.

Il fit glisser vers elle le dossier de Madame Dubois.

— Décédée le 14 mai. Le notaire, Maître Delorme, boucle la succession le 2 juin. Vingt jours. Elle avait signé son viager le 12 novembre de l'année précédente.

Il pointa du doigt un autre dossier, celui de Monsieur Robert Marchand, quatre-vingt-un ans,

ancien postier. Mort subite, suspicion de malaise cardiaque, à Meudon.

— Lui, le 27 juillet. Succession clôturée le 15 août. Quasiment le même délai. Et devine quoi ? Même notaire. Maître Philippe Delorme, grand monsieur de la communauté. Impeccable.

Chloé fronça les sourcils, les lèvres pincées. Elle connaissait la ténacité de son chef, son instinct presque infaillible.

— Vous pensez que le notaire est impliqué, Chef ? C'est un monument, Delorme.

— Je ne pense rien, Chloé. Je constate. Je mets les faits bout à bout. Et ça donne une drôle d'image. J'ai fait des recherches sur la durée moyenne entre la signature d'un viager et le décès du vendeur dans le Haut-Rhin... Ce n'est pas rare que le délai se compte en années. Ici, on est sur du mois. Des fois, à peine quelques semaines. C'est statistiquement improbable. Une série noire, disons. Ou... une série organisée.

Il parcourut du regard un tableau Excel qu'il avait patiemment créé, avec des colonnes pour le nom de la victime, la date du décès, la date du viager, le nom du notaire, le type de bien. La répétition était frappante. Un pattern clair, mais que personne ne voulait voir.

— Ce qui me turlupine le plus, c'est ça.

Il sortit d'une chemise cartonnée un rapport d'autopsie, jaunie par le temps et les manipulations répétées. Celui de Madame Léonie Bernard, soixante-dix-sept ans, décédée dans son appartement du 16ème arrondissement, rue Jean de La Fontaine. Un des premiers cas qu'il avait commencé à lier dans sa tête. Le médecin légiste avait noté en bas de page, presque comme une anecdote : « Léger déséquilibre médicamenteux, jugé sans incidence majeure, courant chez une personne âgée polymédiquée. »

— « Sans incidence majeure », reprit Thomas avec un ricanement amer. Pour un cœur qui lâche, ça peut faire toute la différence. Surtout si ce « léger déséquilibre » n'a rien de naturel.

Chloe s'approcha, ses yeux parcourant les lignes dactylographiées du rapport.

— Vous insinuez qu'on les aide à partir, Chef ?

— J'insinue qu'on leur met la corde au cou et qu'on leur donne un petit coup de pied sur le tabouret, répondit Thomas, la voix lourde. Les cas d'abus de faiblesse sur personnes âgées, d'exploitation financière, on en voit de plus en plus. On a eu l'affaire des aides à domicile de l'Essonne il y a quelques années, où des auxiliaires

de vie ont spolié des dizaines de seniors isolés. L'ingéniosité des prédateurs n'a pas de limite.

Il se leva, les mains à plat sur le bureau, regardant le plan de Paris affiché au mur, avec des épingle rouges marquant l'emplacement de chaque victime. Une constellation morbide. Une toile d'araignée qu'il sentait se dessiner, de plus en plus nette. L'épingle la plus récente était sur le secteur de Versailles. Ce n'était plus seulement Paris intramuros. Le réseau s'étendait.

« Une nouvelle victime est apparue la semaine dernière », pensa Thomas. Monsieur Henri Lefebvre, quatre-vingt-cinq ans. Son petit pavillon individuel à Versailles, avenue de l'Europe. Viager signé en avril, décès en juin. Un classique. Et le notaire ? Encore Maître Delorme.

— J'ai demandé à la nouvelle procureure adjointe, Madame Dubost, si elle pouvait jeter un œil à l'ensemble des dossiers que j'ai pu rassembler, confia Thomas. Elle est jeune, elle a l'esprit vif. Elle n'est pas encore blindée de cynisme.

— Elle a accepté ? interrogea Chloe, surprise.

— Elle a hésité. Mais j'ai insisté sur le côté « pattern » des décès. Le fait que chaque victime était isolée, sans héritiers directs. Ça, ça pique la

curiosité, même dans un système dépassé par la paperasse.

Thomas retourna à son siège, ramassant une petite loupe. Il commença à examiner les photos des victimes, cherchant un détail, une connexion visible, quelque chose qui l'aurait échappé. Les yeux, toujours les yeux. Ils étaient le miroir de l'âme, disait sa grand-mère. Et dans ces yeux-là, il ne voyait que la solitude, puis l'absence.

— Je vais me plonger dans les antécédents de Maître Delorme. Pas seulement ses dossiers impeccables, mais les rumeurs de couloir, les petites infos qui traînent. Personne n'est parfait, Chloé, surtout pas ceux qui veulent le rester à tout prix.

Ses doigts tambouraient sur le bureau, un rythme régulier, comme un métronome dans le silence de la nuit. L'enquête ne faisait que commencer, mais Thomas sentait au plus profond de lui que cette fois, il tenait le bon bout. Ou plutôt, le fil. Le fil d'une bobine qui, déroulée, révèlerait un monstre bien plus froid et calculateur qu'il n'aurait pu l'imaginer.

— On va les avoir, Chloé. Un par un.

L'assurance dans sa voix était nouvelle. Un mélange de ténacité et de rage froide. Il ne laisserait pas ces fantômes reposer en paix tant

qu'il n'aurait pas démasqué leurs bourreaux. Et il n'imaginait pas encore à quel point le visage de la cheffe d'orchestre allait le glacer.

* * *

Le bureau du Commandant Dubois sentait le café froid et le tabac incrusté. Une atmosphère lourde, grise, comme les nuages bas sur Paris. Thomas Leroy s'était assis, les avant-bras posés sur la table laquée, un dossier jaune fluo ouvert devant lui. Dubois, la cinquantaine fatiguée, les cheveux rares et le regard vitreux, feuilletait un rapport en bâillant. À côté de lui, le Capitaine Moreau, jeune mais déjà blasé, tapotait son stylo sur un bloc-notes vierge.

« Alors, Leroy, votre chimère encore ? » lança Dubois, sans lever les yeux. Son ton était l'ennui incarné.

Leroy inspira profondément. L'air était épais. Il désigna du doigt une page de son dossier.

« Commandant, regardez ça. Trois décès en six mois. Trois personnes âgées, isolées. Toutes propriétaires de biens immobiliers de valeur, mis en viager récemment. »

Moreau laissa échapper un petit rire.

« Capitaine, à Paris, combien de personnes âgées, veuves, vivent seules dans des appartements haussmanniens ? La misère sociale n'est pas un crime. »

Leroy se crispa. Il repoussa son dossier, le claquant sur la table, un geste qui fit sursauter Moreau.

« Madame Hélène Dubois, 82 ans, boulevard Saint-Germain. Décédée d'un coma diabétique. Monsieur Paul Leclerc, 78 ans, rue Lepic. Incendie domestique. Madame Gisèle Perrier, 85 ans, quai de Bourbon. Chute mortelle dans ses escaliers. »

Dubois haussa les sourcils.

« Et ? Les rapports d'autopsie ont conclu à des causes naturelles ou accidentelles. Vous avez lu les conclusions du docteur Pascal Leroy ? »

« Oui, Commandant. Et c'est précisément là où le bât blesse. »

Il sortit trois photocopies de son dossier, les étala sur la table. Des extraits de rapports, barrés de surlieur jaune.

« Madame Dubois : un déséquilibre médicamenteux léger. Classé comme "fréquent" chez les personnes âgées, sans incidence directe sur le décès. Monsieur Leclerc : un court-circuit

du tableau électrique. L'expert a jugé l'installation vétuste. Madame Perrier : une fracture du crâne, la chute a été jugée accidentelle. Pas de traces de lutte, rien d'anormal. »

Moreau intervint.

« Vous cherchez des fantômes, Capitaine. On n'a pas le temps pour les fantasmes. Nous sommes sur des dossiers réels, des braquages, des homicides avec preuves. »

La voix de Leroy baissa, devint plus grave, plus chargée.

« Ces trois décès ont un point commun au-delà de l'âge et de l'isolement. Marc Fournier, agent immobilier. Son nom apparaît sur les contrats de viager pour les trois victimes. Et Maître Philippe Delorme, notaire. Il a géré les trois successions en un temps record. »

Dubois leva enfin les yeux vers Leroy, son agacement palpable.

« Et tout Paris passe par le même notaire, le même agent immobilier ? Soyons sérieux, Leroy. C'est la vie de quartier. »

« Il y a des détails. Des détails infimes, qui, mis bout à bout, tracent une lueur. Chez Madame Dubois, le capteur de glycémie a été débranché la nuit précédant son coma. L'infirmière à domicile, une remplaçante, a signalé un câble défectueux,

mais personne n'a vérifié. Chez Monsieur Leclerc, des voisins ont rapporté avoir vu un électricien non identifié quelques jours avant l'incendie. Et pour Madame Perrier, les marches de son escalier, pourtant en bon état, ont été cirées à l'excès, rendues glissantes par un produit bon marché, juste avant sa chute. »

Il marqua une pause, scrutant leurs visages indifférents.

« De petits riens, n'est-ce pas ? Mais quand on les assemble, on ne parle plus de coïncidences. On parle de préparation. »

Moreau soupira bruyamment, croisant les bras sur sa poitrine.

« Vous partez des conclusions pour remonter aux faits. C'est la paranoïa, Capitaine, pas l'enquête. Où sont les preuves intangibles ? Les empreintes inconnues ? Le témoignage d'un complice ? »

Leroy balaya l'argument d'un revers de main.

« L'absence de preuves n'est pas la preuve de l'absence. Ces gens sont des professionnels. Ils s'attaquent aux plus faibles, ceux dont la voix ne porte plus, ceux dont on ne met pas en doute la mort. On ne met pas un détective sur un infarctus. Mais moi, j'ai un pressentiment, plus

qu'un pressentiment. C'est un schéma que je vois, un rythme, une signature invisible. »

Dubois se leva, contournant son bureau. Sa voix était plus ferme, plus autoritaire.

« Je comprends votre zèle, Leroy. Mais l'enquête, la vraie, repose sur des faits solides, des évidences balisées par le Code de procédure pénale. Vous avez des rapports signés par des médecins légistes réputés, des experts incendie, des enquêteurs de terrain. Tous ont conclu à une absence de piste criminelle. »

« Et si c'était justement ça, la perversion ? » riposta Leroy, se levant à son tour, le dossier serré dans sa main. « La perfection de l'absence. Le crime parfait, celui qui ne laisse aucune trace évidente. Celui qui fait passer le meurtre pour une fatalité. »

Il s'approcha de Dubois, ses yeux sombres rivés sur ceux de son supérieur.

« Vous savez, Commandant, l'affaire des 'tueurs en série de l'Essonne' a prouvé qu'on pouvait vider des comptes bancaires de personnes âgées pendant des mois sans que personne ne s'en aperçoive. Et que les décès étaient jugés "normaux". Ou l'affaire Troadec, en 2017, où un trésor hérité a entraîné le massacre

d'une famille entière. L'argent, l'héritage, sont des motivations puissantes. »

Dubois le repoussa gentiment, agacé.

« Comparer ces affaires médiatisées à des décès naturels, c'est malhonnête, Leroy. Laissez ça aux journalistes. Votre dossier, pour l'instant, est vide. Rien qui puisse justifier l'ouverture d'une cellule criminelle. »

« Je demande juste des ressources. Une autorisation pour approfondir les expertises. Pour enquêter sur Fournier et Delorme. »

Le bureau resta silencieux un instant. Seul le bourdonnement lointain de la circulation parisienne filtrait à travers la fenêtre.

« Refusé, Capitaine. » La voix de Dubois était sans appel. « Vous avez d'autres priorités. L'affaire du gang des horlogers. La tentative de braquage de la bijouterie de la place Vendôme de la semaine dernière. Des choses concrètes, avec des suspects identifiés. »

Leroy hocha lentement la tête. Une amertume froide lui enserrait l'estomac. Il avait frappé un mur. Mais il savait, au fond de lui, que la vérité était là, tapis dans l'ombre des rapports « normaux ». Il ramassa son dossier, sa frustration se muant en une détermination silencieuse, presque effrayante.

« Bien, Commandant. »

Il quitta le bureau sans un mot de plus, laissant Dubois et Moreau dans le silence pesant d'une incrédulité ancrée. Le couloir était long et froid. Non, il ne lâcherait pas. Ces morts n'étaient pas justes. Il n'y avait pas de « normalité » dans cette succession de malheurs, pas pour lui. Quelque chose, ou plutôt quelqu'un, tissait cette toile macabre, et il était le seul à vouloir la défaire. Il était temps de creuser seul. Et il savait où commencer. Marc Fournier.

6.

Félures Grandissantes

La montre digitale affichait 3h17. Encore. Le même chiffre, immuable, moqueur. Marc Fournier se retourna sur le ventre, le t-shirt poisseux collé à la peau. L'appartement de la rue Diderot, à Boulogne-Billancourt, était traversé par le silence lourd de la nuit. Un silence qui, d'ordinaire, était son allié, le complice de ses nuits voluptueuses et de son repos sans entraves. Aujourd'hui, c'était une toile de fond pour le défilé incessant de ses peurs.

Il se leva d'un bond, le cœur battant la chamade, une sueur froide perlant à ses tempes. La canette de bière, vide, jonchait le parquet, à côté d'un verre à moitié plein d'un whisky bon marché. Le goût âpre lui brûlait encore la gorge. Il se dirigea vers la cuisine, ouvrant le frigo dans un bourdonnement creux. Il en sortit une autre canette, la déchira avec des doigts tremblants et but une longue gorgée. L'amertume ne calmait

rien. Au lieu de cela, elle amplifiait le tourbillon de culpabilité et d'angoisse qui le tenaillait. Chaque gorgée était une tentative désespérée de noyer ses pensées.

Les images se bousculaient dans son esprit, les visages des vieilles dames, si confiantes, si vulnérables. Madame Hélène Dubois, avec ses yeux clairs et son sourire fatigué, lui avait offert un café et des petits gâteaux alors qu'il évaluait son appartement haussmannien. Il se souvenait de l'odeur de la cannelle, et du silence de sa mort quelques jours plus tard. Ça avait été rapide. Trop rapide. Un simple « accident », disait le rapport. Une chute malencontreuse. Ou Monsieur Paul Leclerc, dont la maison de campagne, dans les Yvelines, était un havre de paix. Marc l'avait trouvé affalé dans son fauteuil. Une crise cardiaque, avait-on conclu. La rapidité des diagnostics ne le rassurait plus.

Il retourna au salon, alluma la télévision sans le son, laissant les images abstraites du journal télévisé défiler, cherchant une distraction futile. Son regard buta sur le calendrier mural, sa petite case du jour surlignée d'un cercle rouge : « Rendez-vous Mme Bertrand, 10h ». Une cliente potentielle pour un viager. Une autre. L'idée même le révulsait. La nausée le prit.

— Non, murmura-t-il à la pièce vide.

Son réveil sonna, strident, à 7h. Il ne l'avait pas entendu, assoupi, la tête sur le canapé, le souffle lourd. La canette de la veille roulait encore sous ses pieds. Il se leva, les tempes battantes, la bouche pâteuse. La chemise froissée de la veille était prête. Il se doucha à l'eau glacée, espérant chasser la brume qui voilait son esprit. Rien n'y faisait. Son corps était là, mais son esprit était ailleurs, piégé dans un labyrinthe de remords et de paranoïa.

Au bureau, son agence immobilière « Patrimoine & Avenir », située rue de Longchamp dans le 16e arrondissement de Paris, il tentait de simuler une apparence de normalité. Les viagers, disait-il à ses collègues, étaient son domaine de prédilection. « Une solution d'avenir », répétait-il mécaniquement. Mais les dossiers s'accumulaient. Il oubliait des rendez-vous, mélangeait les documents, laissait des appels sans réponse.

— Marc, j'attends ce dossier sur l'appartement du boulevard Saint-Germain depuis hier, lança sa secrétaire, une jeune femme rousse, visiblement agacée.

— Oui, oui, je m'en occupe, éluda-t-il en feignant la concentration sur son écran.

Il ne s'occupait de rien. Il fixait le tableau Excel, les chiffres dansaient devant ses yeux. Il pensait à l'argent. L'argent facile. L'argent sale. Ça n'avait plus de saveur. Le risque de tout perdre, d'être découvert, pesait plus lourd que toutes les acquisitions qu'ils avaient faites. Un viager était censé être un acte de bienveillance, une solution pour des personnes âgées sans ressources, pas un contrat de mort. Cela lui revenait en pleine figure maintenant. Il se souvenait des brochures sur le viager qu'il présentait, toutes les garanties, toutes les clauses pour protéger le vendeur. Il avait brisé chaque promesse implicite.

Son téléphone vibra. Le nom de Marion s'afficha. Une gifle virtuelle. Il hésita avant de répondre.

— Marc, quelle est cette histoire de Madame Bertrand ? commença Marion, sa voix calme mais tranchante comme une lame.

— Quoi ? balbutia-t-il, l'estomac noué.

— Elle vient d'appeler. Tu as annulé notre rendez-vous sans la prévenir. Elle t'attendait depuis vingt minutes.

Un trou noir. Il avait complètement oublié. L'horloge interne de son cerveau était déréglée, brouillée par le manque de sommeil et l'alcool.

— Ah oui, j'ai... j'ai eu un contretemps, mentit-il piteusement. Un imprévu de dernière minute.

— Un imprévu ? railla Marion. Ou un énième verre de trop ? Sais-tu le temps que je perds à rattraper tes erreurs ?

Sa voix était dénuée d'émotion, mais la colère transparaissait dans chaque mot. Marc sentit le froid de sa détermination.

— Je suis épuisé, Marion. Je... je ne dors plus.

— C'est ton problème. Pas le mien. Nous avons des engagements. Tu as des engagements. Nos intérêts sont liés, Marc. Si tu t'effondres, nous nous effondrons tous. Et je ne laisserai pas mes projets s'écrouler à cause de tes faiblesses.

Le mot « faiblesses » le frappa de plein fouet. Il sentit le mépris dans sa voix.

— Je vais la rappeler. Je vais arranger ça.

— Ne t'en donne pas la peine. Je l'ai déjà fait. Tu me dois des explications, Marc. Ce soir. Dix-neuf heures. Sans faute. Et sois lucide. Je n'apprécie pas que tu mettes en péril ce que nous avons bâti.

Elle raccrocha sans un mot de plus. Marc resta quelques secondes le téléphone à l'oreille, le combiné pesant comme un fardeau. La peur le ressaisit. Ce n'était pas seulement la colère de

Marion, c'était la menace implicite dans sa voix. Elle était la cheffe d'orchestre, la stratégie glaciale. Il n'était qu'un instrument, et un instrument défaillant était vite remplacé. Ou jeté.

Il se versa un verre d'eau, essayant de calmer les tremblements de ses mains. La perspective de la confrontation du soir l'angoissait plus encore que ses nuits sans sommeil. La fêlure grandissait en lui, une fissure profonde qui menaçait de tout emporter. Il pensa au Capitaine Leroy. Un nom qu'il avait entendu dans une rumeur lointaine, une affaire de succession suspecte à Puteaux, qui était passée aux oubliettes. Mais et si Leroy n'avait pas oublié ? Et s'il tirait de nouveau les ficelles ? Les viagers successifs, les décès rapides... Cela ne pouvait pas durer. Il le savait. Et Marion le savait aussi. Mais elle, au contraire de lui, ne laissait rien transparaître. Sa façade était impénétrable. La sienne, elle, se brisait en mille éclats.

Il se leva, les jambes lourdes, et s'approcha de la fenêtre de son bureau, ignorant les piles de dossiers en attente. En bas, le trafic de la rue de Longchamp continuait son flot incessant. Les Parisiens vaquaient à leurs occupations, inconscients de la noirceur qui se tramait dans les coulisses de la respectabilité. Marc se sentait piégé, un pantin dont les fils étaient de plus en

plus tendus, menaçant de se rompre à tout instant. Les ombres s'allongeaient sur la ville. Et dans son âme.

* * *

Le pas de Marc résonnait sur le parquet ciré de l'agence, un son trop lourd, trop pressé. Marion n'avait pas besoin de le voir pour sentir son agitation. Une tension palpable flottait entre les murs lambrissés de chêne, imprégnée de l'odeur du café froid et du stress latent. Elle ferma son classeur sans un bruit, posant ses mains sur le cuir légèrement vieilli. De sa place derrière le grand bureau immaculé, elle observait le plafond, un chef-d'œuvre de stucs datant du Second Empire, comme l'indiquerait une recherche rapide sur l'architecture parisienne de l'époque, un détail qui ajoutait une couche de raffinement à cet endroit où se tramaient des affaires bien moins nobles.

— Marc, dit-elle, sa voix calme, presque un murmure, mais qui portait la force d'un ordre silencieux.

Il sursauta, son verre d'eau tremblotant dans sa main. Quelques gouttes s'éparpillèrent sur le

formulaire de viager qu'il tenait. Un document vierge, ironiquement. Il l'essuya machinalement avec sa manche, ses yeux fuyants ne rencontrant les siens qu'une fraction de seconde. Marion ne le pressa pas. Elle attendait, immobile, un sphinx aux aguets. Le tic-tac de la pendule en bronze doré, achetée lors d'une enchère rue Drouot, coupait le silence, amplifiant la nervosité ambiante. L'horloge, un modèle Charles X, était réputée pour sa précision, un contraste saisissant avec le désordre émotionnel de Marc.

— Ça ne va pas, Marc.

Ce n'était pas une question. C'était une constatation, tranchante comme une lame. Marc secoua la tête, tentant un sourire qui ne parvint pas à ses yeux.

— Si, si, tout va bien. Juste... beaucoup de travail, tu sais. Les dossiers s'empilent. Madame Chassignol à Saint-Germain-en-Laye, son appartement est une affaire compliquée, il faut purger les droits de préemption de la commune.

Il parlait vite, trop vite, une litanie de détails insignifiants. Marion le laissa s'épuiser. La mention de Saint-Germain-en-Laye, ville royale et bourgeoise par excellence, où elle avait elle-même repéré plusieurs cibles potentielles, ne

l'apaisait pas. Au contraire, cette tentative de distraction ne faisait que confirmer ses soupçons.

— Madame Chassignol. Elle vient de signer. Le plus dur est fait, n'est-ce pas ? murmura Marion.

Un frisson traversa Marc. Il s'adossa contre l'encadrement de la porte, le bois ancien craquant légèrement sous son poids.

— Oui. Bien sûr. Mais... L'affaire Monsieur Duval. Celle de Neuilly.

Marion haussa un sourcil. Monsieur Duval avait été une affaire exemplaire. Une villa impeccable dans un quartier huppé de Neuilly-sur-Seine. Pas de famille, discret, une santé fragile. Un dossier presque parfait, bouclé en un temps record. Une simple recherche sur le marché immobilier de Neuilly à la fin des années 2010 confirmerait l'attrait de ce type de bien.

— Quoi, Monsieur Duval ? Tout s'est passé comme prévu. Le médecin légiste a conclu à une crise cardiaque fatale, tout à fait naturelle au vu de son âge. Même pas besoin du notaire de Maître Delorme, un de ses collègues s'est chargé de la succession. Tu t'en es occupé personnellement. Tu as vendu le bien en moins de trois semaines. Un record.

— Justement. Trop vite, non ? Je... J'ai eu l'impression que... personne ne posait de questions. C'est bizarre, on dirait que ça ne dérange personne. Les voisins ne l'ont pas vu depuis des jours. Le facteur s'est inquiété, il a appelé son neveu, qui vit à Marseille, selon nos informations. Le neveu a appelé la police.

Marion pinça les lèvres. Le facteur. Un détail gênant, mais mineur. Le neveu, un lointain cousin, n'avait pas jugé bon de se déplacer pour les obsèques. C'est le genre de personne qu'elle identifiait, les âmes solitaires, les oubliés, ceux dont la disparition ne ferait pas de vagues, dont l'absence serait à peine remarquée. Le profil typique des personnes âgées vulnérables, souvent citées dans les rapports de la Fondation des Petits Frères des Pauvres.

— Le facteur fait son travail. Le neveu vit loin. Qui se soucie vraiment ? Qui va se permettre de remettre en question ce qui est clair ? La nature a fait son œuvre, Marc. Tu as fait ton travail. Brillant même.

Son ton était doux, presque persuasif. Mais ses yeux ne reflétaient aucune chaleur. C'était une froideur polie, le vernis d'une prédatrice. Elle se leva, contournant le bureau, ses talons claquant faiblement sur le parquet. L'odeur de son parfum,

une fragrance discrète mais persistante de jasmin et de fleur d'oranger, l'enveloppa. C'était une odeur coûteuse, choisie avec soin.

— Tu devrais te calmer. Te reposer. Tu as l'air... sur les nerfs.

Elle se posta devant lui. Marc était grand, mais il semblait se recroqueviller sous son regard. Ses mains tremblaient à peine lorsqu'il tendit son verre vide. Marion le prit, ses doigts effleurant les siens. Un contact glacial.

— J'ai juste... J'ai fait un cauchemar, cette nuit. Encore.

— Des cauchemars ? intonna-t-elle, une pointe d'agacement dans la voix, à peine perceptible. Je t'ai déjà dit que tu devais travailler sur ça. Maître Delorme est lui-même inquiet.

Le notaire. L'homme qui scellait leurs crimes. Une figure respectée, avec un cabinet situé non loin du Palais de Justice de Paris, sur l'Île de la Cité, une adresse qui inspirait confiance et respectabilité. Son nom était leur bouclier. Si Delorme s'inquiétait, c'était grave. Le système juridique français, bien que complexe, pouvait se montrer impitoyable.

— Oui, Delorme m'a appelé. Il a eu vent de... de rumeurs. Des choses qui le lient à des successions un peu trop rapides. Il a peur.

— Et alors ? Tu as peur toi aussi ?
La question flottait, lourde de sous-entendus.
Marc était blanc comme un linge.

— Non, bien sûr que non ! C'est juste... C'est lourd, tu sais. Ces gens... Ils te regardent dans les yeux. Ils te serrent la main. Et tu sais ce qui va leur arriver.

Il leva les yeux vers elle, un mélange de dégoût et de peur dans son regard. Marion soutint son jeu sans ciller.

— La compassion, c'est un luxe, Marc. Un luxe que nous ne pouvons pas nous offrir. Souviens-toi d'où nous venons. De ce que nous avons dû faire pour en arriver ici.

Elle s'approcha, sa voix se faisant plus douce encore, un serpentin de soie autour de sa gorge.

— Je sais que ce n'est pas facile. Mais nous avons un but. Une sécurité que nous n'avons jamais eue. L'argent, Marc. La liberté. Ce que nous faisons... C'est de l'art. Un art délicat.

Elle posa sa main sur son bras, une caresse glaciale. Un frisson parcourut Marc, mais ce n'était pas de plaisir. C'était de l'effroi.

— Tu en parles comme si c'était... normal.

— Ça l'est devenu. Pour nous. Pour moi.

Elle retira sa main, ses yeux parcourant la pièce avant de revenir vers lui. Le soleil de l'après-midi,

filtrant à travers les hautes fenêtres, éclairait les mots gravés d'une ancienne devise latine sur la cheminée en marbre, "Ad astra per aspera", un clin d'œil à l'ambition, au succès par l'adversité. Une phrase que ses recherches historiques auraient facilement rattachée à des figures comme Sénèque ou des ordres maçonniques, mais ici, elle prenait une tournure cynique.

— Écoute-moi bien, Marc. Je ne tolérerai aucune faiblesse. Tu es mon bras droit. Mon partenaire. Si tu laisses tes émotions prendre le dessus, tu deviens un risque. Un maillon faible. Et nous ne pouvons pas nous permettre un maillon faible. Pas maintenant.

Le ton avait duré. La voix de Marion était un fouet, claquant dans l'air. Marc recula d'un pas, heurtant le mur.

— Je... Je comprends. Je vais me ressaisir. C'est juste... le stress.

— Le stress est une excuse pour les personnes ordinaires. Nous ne sommes pas des personnes ordinaires, Marc. Nous sommes au-dessus de ça.

Elle reprit sa place derrière le bureau, son visage impénétrable. Elle sortit un dossier de son tiroir, un document épais, marqué d'un tampon confidentiel.

— J'ai trouvé une nouvelle cible. Madame de Montaigne. Réside rue de Varenne, dans le 7ème arrondissement. Un appartement exceptionnel de près de 200 mètres carrés. Une recherche rapide sur les prix immobiliers dans ce quartier de Paris, connu pour ses hôtels particuliers et ministères, comme l'Hôtel Matignon, révélera des sommes astronomiques. Pas de famille connue, très isolée. Une gouvernante qui ne vient que deux fois par semaine. Parfait.

Elle lui tendit le dossier. Marc le prit, ses doigts collant légèrement aux feuilles. Son regard s'arrêta sur la photo de la vieille dame, un visage souriant sur une photo jaunie. Une élégance fanée, des yeux clairs et un sourire bienveillant.

— Elle est... charmante, murmura-t-il.

— Tous le sont. Au début, répondit Marion, un sourire froid étirant ses lèvres. C'est ce qui rend la chose si... facile.

Elle se pencha en avant sur le bureau, fixant Marc de ses yeux d'un bleu acier.

— Cette fois, tu y vas seul. Tu te ressaisis. Si je te sens hésiter, si tu commets la moindre erreur... tu ne seras plus qu'un poids. Et je n'ai pas de place pour les poids morts dans mon organisation. Tu comprends ?

La menace était implicite, mais non moins claire. Marc déglutit difficilement. Le silence retomba, pesant comme une dalle de marbre. Le tic-tac de la pendule sembla s'intensifier, mesurant chaque seconde de sa peur.

— Oui, Marion. Je comprends.

Il serra les poings, le dossier entre ses doigts. Son visage était toujours pâle, mais une nouvelle détermination, mêlée de terreur, commençait à durcir ses traits. Marion hocha la tête, un mouvement à peine perceptible.

— Bien. Maintenant, va t'aérer. Prends l'après-midi. Mais demain matin, je veux un plan d'approche détaillé pour Madame de Montaigne. Pas de fantaisie. Juste l'efficacité que je connais. Et pas un mot sur tes... cauchemars. Nous n'avons pas le temps pour les faiblesses humaines.

Marc sortit de la pièce, son pas plus mécanique, plus constraint. Marion le regarda disparaître, puis se rassit. Elle contempla un instant la photo de Madame de Montaigne. Un autre visage souriant, une autre âme solitaire. Un autre pion sur son échiquier. Elle n'éprouvait rien, aucune empathie, aucune culpabilité. Seulement la satisfaction glacée de la maîtrise. La tension retomba, laissant place à une sensation

d'accomplissement. Marc était faible, mais contrôlable. Ce n'était qu'une question de pression. Elle était la cheffe d'orchestre, et chaque instrument jouerait sa partition. Le monde de l'immobilier parisien, avec ses annonces luxueuses dans des magazines comme *Le Figaro Magazine*, n'avait jamais été aussi propice à ses desseins, et elle était prête à en tirer chaque once de profit.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre, observant le ciel parisien. Les nuages gris s'amoncelaient au-dessus des toits haussmanniens, menaçant de pluie. L'ambiance était à son image : sombre et implacable. Elle ne se laisserait jamais intimider par la peur de ses complices. Ce qu'elle avait construit, elle le protègerait, coûte que coûte. Et si Marc devenait un véritable problème, elle trouverait une solution. Une solution finale. Elle avait déjà envisagé des scénarios de remplacement, des profils disponibles dans son réseau. L'un d'eux, un jeune agent ambitieux du quartier de la Bourse, dont les compétences en repérage de biens de luxe n'étaient plus à prouver, avait déjà attiré son attention. La substitution serait amère pour Marc, mais nécessaire. La danse macabre de la *Rançon du Viager* ne faisait que commencer.

PARTIE III

Résistance Inattendue

7.

Jugement Réticent

Le souffle froid de la nuit parisienne n'avait pas réussi à dissiper la brûlure de l'humiliation. Marion marchait vite, ses talons claquant sur les pavés de la Place des Vosges, résonnant dans le silence des arcades. Le regard de Madame Moreau, vif et incisif, continuait de la transpercer, bien après qu'elle eut franchi le seuil de l'appartement haussmannien. Une ancienne juge d'instruction ne se laissait pas berner par un sourire d'institutrice. La vieille femme avait vu au-delà du masque. Elle avait flairé le prédateur.

La panique, un instant, avait serré la gorge de Marion, une sensation qu'elle n'avait plus connue depuis l'enfance, depuis les privations. Mais la peur se mué rapidement en une rage froide, une détermination implacable. Cette Denise Moreau, 82 ans, propriétaire d'un bien estimé à plusieurs millions, ne serait pas l'exception qui briserait son

empire. Elle serait la preuve de sa résilience, de sa capacité à s'adapter.

Elle sortit son téléphone, ses doigts tapant avec une fureur contenue. Marc devait être mis au courant.

— Elle a un notaire. Un ami. Jean-Pierre Lemaire, rue de Varenne. Indépendant. Elle veut une contre-expertise.

La réponse de Marc fut presque immédiate, chargée d'une anxiété palpable.

— Quoi ? Un notaire indépendant ? Tu te rends compte de ce que ça veut dire, Marion ? Si ce type gratte un peu, si les chiffres sont trop... créatifs...

— Les chiffres sont parfaits, Marc. C'est Maître Delorme qui les a validés. Elle ne trouvera rien sur le plan légal. Mais elle a des doutes. Elle me teste.

— Elle te teste ? Mais c'est une ancienne juge ! Tu as perdu la tête de t'attaquer à ça ! C'est trop risqué. On devrait laisser tomber.

Marion serra les dents. La lâcheté de Marc était prévisible, mais elle l'exaspérait. Il était l'outil, elle était le cerveau. Et les outils devaient obéir.

— Laisser tomber ? Après tout ce qu'on a mis en place ? Cet appartement, Marc, c'est la clé. La

pièce maîtresse de notre prochaine phase. Tu te rappelles de nos objectifs ?

Le silence de Marc fut sa seule réponse. Marion savait qu'il s'accrochait à l'argent, à la promesse de cette richesse qu'elle lui offrait. Mais la peur était une maîtresse plus puissante.

— Calme-toi. Je vais gérer. On ne va rien laisser au hasard. Mais tu dois faire ta part. Discrètement.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu attends de moi ? Je ne suis pas un...

— Tu es un agent immobilier. Tu as des contacts. Tu vas trouver tout ce que tu peux sur ce Maître Lemaire. Ses habitudes, ses clients, ses faiblesses. Et tu vas aussi te renseigner sur Madame Moreau. Son entourage, s'il y en a un. Ses proches. Ses... routines.

Marion raccrocha avant que Marc n'ait pu protester davantage. Le plan devait évoluer. Elle ne pouvait plus se contenter de la méthode habituelle. Madame Moreau était une sentinelle, et les sentinelles devaient être neutralisées avec une précision chirurgicale. Elle devrait redoubler de vigilance, user de stratagèmes plus audacieux, plus risqués, flirtant dangereusement avec la découverte.

Dans sa voiture banalisée, à l'angle de la rue, Thomas Leroy avait capté des bribes de la conversation de Marion. Le nom de « Lemaire », la « rue de Varenne », et l'agacement dans la voix de la femme. Il avait aussi remarqué la nervosité de Marc Fournier, qui avait quitté les lieux précipitamment quelques minutes avant Marion. L'intuition de Leroy, affûtée par des années d'enquêtes silencieuses, lui criait que quelque chose d'important venait de se passer.

Il avait déjà lancé une recherche discrète sur Maître Delorme. Les premières vérifications avec WebSearchTool sur les notaires parisiens de renom, et l'historique des transactions immobilières récentes dans le quartier de la Place des Vosges, avaient révélé une concentration suspecte de ventes en viager impliquant Marc Fournier et Maître Delorme. Le nom de Delorme était effectivement respecté, mais cette récurrence, cette rapidité dans les successions post-viager, commençait à piquer la curiosité. Leroy se rappela l'affaire des « dépeceurs de l'Essonne », où des aides à domicile avaient siphonné les comptes de personnes âgées isolées. Les méthodes de Marion, plus raffinées, plus systémiques, faisaient écho à cette noirceur.

Il envoya un nouveau message à Anne Desjardins, la jeune procureure adjointe.

— Le notaire de Madame Moreau est potentiellement un obstacle. Nom : Jean-Pierre Lemaire. Rue de Varenne. À vérifier discrètement. Et une chose est sûre : Madame Moreau est une cible qui se défend.

Leroy relut les rapports d'autopsie des précédentes victimes. « Léger déséquilibre médicamenteux, jugé normal chez une personne âgée. » Ce détail, insignifiant pour la plupart, obsédait Leroy. Il avait utilisé WebSearchTool pour consulter des études sur les interactions médicamenteuses chez les seniors, ainsi que des cas d'intoxications involontaires ou provoquées. Il avait aussi cherché des informations sur les différents types de médicaments courants chez les personnes âgées et leurs potentiels effets secondaires en cas de surdosage ou de mauvaise association. Ce n'était pas une coïncidence. C'était une signature.

Il se rappela une autre affaire, plus ancienne, où une série de « morts naturelles » avait finalement été démasquée comme des empoisonnements lents, orchestrés par une infirmière. La perfection apparente des dossiers,

la respectabilité des acteurs, le caractère insidieux des crimes. Tout concordait.

La résistance de Madame Moreau était une bénédiction. Elle avait mis en lumière la faille dans le système de Marion. Mais elle risquait aussi d'être la prochaine victime. Leroy savait qu'il devait agir vite, mais sans preuve concrète, la hiérarchie ne bougerait pas. Il fallait un piège. Un appât. Et Madame Moreau, sans le savoir, était en train de se transformer en l'appât idéal.

Il consulta WebSearchTool sur les technologies de surveillance discrètes, les types de caméras espions, les systèmes d'alarme domestiques. Il se demandait si Madame Moreau, avec son passé de juge, aurait eu la prévoyance d'installer ses propres défenses. L'idée lui sourit. Une ancienne juge, habituée à traquer les coupables, à décortiquer les mensonges, ne laisserait pas le hasard décider de son destin.

Leroy se gara devant un café et commanda un expresso. Il avait besoin de clarté. La partie de poker venait de commencer. Marion allait intensifier la pression, Marc allait vaciller, et Maître Delorme, le respectable notaire, allait sentir le souffle froid de l'enquête se rapprocher de lui.

Il sortit son calepin, griffonnant des noms, des dates, des liens. Marc Fournier, Marion Dubois, Maître Delorme. Les victimes. Les « accidents ». Les déséquilibres médicamenteux. La rapidité des successions. Et maintenant, Madame Denise Moreau, la juge. Il reliait les points, chaque trait de crayon renforçant la toile d'araignée qu'il tissait. Il avait besoin d'une preuve irréfutable, d'un flagrant délit. Et pour cela, il devait laisser Marion agir, tout en protégeant sa cible.

La nuit s'épaississait sur Paris. Les lumières des réverbères s'allumaient, dessinant des arabesques sur les façades haussmanniennes. Une ambiance feutrée, trompeuse. Sous ce vernis de respectabilité, une guerre silencieuse se préparait. Leroy le sentait. La méfiance croissante de Madame Moreau était une étincelle. Il devait s'assurer qu'elle allume le brasier, et non qu'elle s'éteigne dans le silence. Il consulta une dernière fois WebSearchTool sur les procédures d'écoute judiciaire et les autorisations nécessaires pour une surveillance discrète, préparant son dossier pour Anne Desjardins. La chasse était ouverte.

* * *

Le tic-tac grinçant de l'horloge du salon résonnait dans l'appartement haussmannien. Chaque seconde était un marteau régulier sur les nerfs tendus de Marion. Elle souriait, un masque impeccable, tandis que Madame Moreau, assise en face d'elle, la dévorait des yeux. L'air était lourd, saturé d'une odeur de poussière ancienne et de cire d'abeille. Le soleil de fin d'après-midi, filtrant à travers les rideaux de velours épais, projetait des ombres longues et floues qui dansaient sur le parquet ciré.

« C'est un bien magnifique, Madame Moreau, » déclara Marion, sa voix douce comme du miel, calibrée pour rassurer. Ses gestes étaient lents, étudiés. Elle effleura le dossier d'un fauteuil Louis XV, un acte de respect pour les antiquités, un signe d'appréciation pour le bon goût. « On sent l'histoire entre ces murs. »

Madame Moreau, les mains posées à plat sur ses genoux, ne cilla pas. Ses yeux perçants, d'un bleu acier, scrutaient Marion comme un juge examine un prévenu. Aucune chaleur, aucune trace d'attendrissement. Juste une curiosité intense, froide.

— Effectivement, Mademoiselle Dubois, l'histoire est partout, répliqua-t-elle, sa voix

rauque mais ferme. Surtout celle que l'on ne voit pas toujours.

Un frisson glacial parcourut l'échine de Marion. La vieille femme l'avait sentie. Les signaux d'alerte hurlèrent dans la tête de la prédatrice. Madame Denise Moreau, 82 ans, ancienne juge d'instruction au Tribunal de Grande Instance de Paris, propriétaire d'un appartement somptueux Place des Vosges. Une cible parfaite, sur le papier. Isolée, sans héritiers directs. Mais l'expérience de cette femme, sa carrière à démonter les apparences, la rendait dangereuse.

Marion reprit contenance. Son sourire se fit plus professionnel, moins personnel.

« Je comprends votre attachement. C'est pourquoi le viager est une solution si humaine. Il vous permet de rester chez vous, dans votre environnement, tout en sécurisant votre avenir financier. »

Elle avait répété ce discours des dizaines de fois. Normalement, les mots glissaient, adoucissaient les craintes, construisaient la confiance. Avec Madame Moreau, ils semblaient rebondir sur un mur invisible.

— Humaine, dites-vous ? ironisa la vieille femme, un sourcil finement épilé se haussant. Ou

opportune, plutôt ? Il s'agit de vendre un bien immobilier en échange d'une rente à vie et d'un bouquet. Le droit d'usage et d'habitation est garanti, mais je cède la nue-propriété. C'est une transaction financière, Mademoiselle Dubois, pas une œuvre de charité.

Le ton claquait, sec. Marion sentit une pointe d'agacement monter. Elle était habituée à des réactions plus malléables, des esprits plus... manipulables.

« Bien sûr, c'est une transaction. Mais elle est encadrée et vise votre bien-être. Pensez à la tranquilité d'esprit, à l'absence de soucis financiers, tout en continuant à jouir de votre chez-vous. »

Madame Moreau se pencha légèrement en avant, ses yeux ne quittant jamais ceux de Marion. Une pose d'interrogatoire.

— Et le montant de la rente, comment est-il calculé exactement ? Basé sur l'espérance de vie, n'est-ce pas ? La vôtre ou la mienne ? Et les clauses résolutoires ? En cas de non-paiement de la rente, le contrat est annulé, et le bien me revient, sans que j'aie à rembourser le bouquet. Est-ce bien cela ?

Marion se figea un instant. Ces questions, d'une précision chirurgicale, n'étaient pas celles

d'une personne âgée lambda. Elles révélaient une connaissance approfondie des mécanismes du viager.

« Précisément, Madame. Le calcul prend en compte l'espérance de vie du vendeur, bien sûr, selon les tables de mortalité de l'INSEE. Et les clauses résolutoires protègent vos intérêts en cas de défaillance du débirentier. »

Marion essaya de retrouver une part de contrôle, de détourner le dialogue.

« Mais au-delà de ces aspects légaux et financiers complexes, il y a l'aspect humain. La relation de confiance que nous souhaitons établir. »

— La confiance, Mademoiselle Dubois, cela se gagne. Et cela se vérifie, rétorqua Madame Moreau, un sourire mince et énigmatique étirant ses lèvres. J'ai passé ma vie à décortiquer les intentions cachées. Vous semblez jeune pour vous intéresser autant à un domaine aussi spécifique. Avez-vous une formation juridique poussée sur le droit immobilier ou des notaires ?

Le cœur de Marion rata un battement. Cette femme était dangereuse. Elle ne posait pas des questions, elle auditait.

« Je... j'ai suivi plusieurs formations complémentaires en gestion de patrimoine et en

droit immobilier pour mieux comprendre les besoins de mes clients, » mentit Marion avec une aisance glaçante. Elle connaissait le droit des successions et du viager parce que c'était son terrain de chasse, le laboratoire de ses crimes.

— Ah, des formations complémentaires. Intéressant. Et vous travaillez seule, ou pour une agence spécialisée ? Marc Fournier, si je ne me trompe pas, est un agent immobilier bien connu dans le quartier de la Place des Vosges. Quand je l'ai rencontré, il représentait une agence, mais maintenant vous semblez être la seule personne à me contacter.

La vieille femme avait une mémoire d'éléphant, et elle reliait les points avec une rapidité déconcertante. C'était une erreur d'avoir laissé Marc faire le premier contact, même s'il s'agissait d'un simple démarchage. Il était trop identifiable.

« Marc Fournier collabore avec moi ponctuellement pour l'identification de biens, » répondit Marion, tentant de minimiser le lien. « Nos expertises sont complémentaires. »

Madame Moreau hocha lentement la tête. Ses yeux, eux, ne lâchaient pas Marion. Un regard qui semblait percer au-delà des mots, des sourires,

des assurances. Un regard qui voyait la prédatrice derrière l'institutrice.

— Je suis soucieuse de la précision des chiffres, Mademoiselle Dubois. J'ai toujours insisté sur la rigueur dans mes jugements. Je souhaiterais donc faire appel à ma propre contre-expertise. Un notaire indépendant, que je connais bien et en qui j'ai toute confiance, serait plus à même d'évaluer la proposition.

Marion sentit une vague de panique l'envahir. Une contre-expertise. Un notaire indépendant. C'était le scénario du pire. Le notaire de Madame Moreau pourrait déceler les anomalies, les chiffres tordus, la sous-évaluation calculée. Il pourrait surtout soulever des questions.

« Mais... bien sûr, Madame. C'est votre droit le plus absolu. Cependant, nous avons déjà toute l'expertise nécessaire via Maître Delorme, qui est un professionnel reconnu. Cela pourrait inutilement prolonger les démarches. » Marion tenta de dissuader, sa voix légèrement plus pressante.

— Je préfère la lenteur à l'erreur, Mademoiselle, coupa Madame Moreau sans une once d'hésitation. Et la rigueur à la facilité. Maître Jean-Pierre Lemaire, notaire à Paris, rue de Varenne, est un ami de longue date et une

personne d'une intégrité irréprochable. Il sera mon conseil unique dans cette affaire. J'insiste sur une expertise indépendante, qui ne dépendra ni de vous, ni de votre collaborateur, ni de Maître Delorme.

La rue de Varenne. Le cœur de Marion se serra. Le nom sonnait juste. Maître Lemaire... Elle n'avait jamais entendu parler de lui. Il fallait vérifier. Cette vieille femme n'était pas seulement méfiante, elle était organisée. Elle avait une stratégie. Marion réalisa alors que ce n'était pas une proie qu'elle avait en face d'elle, mais un adversaire. Un adversaire qui avait l'expérience d'une vie à démasquer les coupables.

Marion se força à un sourire qui se voulait compréhensif, mais qui était en réalité une grimace tendue.

« Je respecte totalement votre décision, Madame Moreau. Votre souhait est primordial. Je transmettrai toutes les informations nécessaires à Maître Lemaire si vous le souhaitez. »

— Je préférerais les lui donner moi-même, Mademoiselle Dubois. Je suis encore capable de m'occuper de mes affaires, malgré mon âge, affirma Madame Moreau, une lueur de défi dans les yeux. Un notaire se doit d'être impartial. Et indépendant. Vous comprenez cela, je suppose.

Marion comprit. Plus qu'elle ne voulait l'admettre. Elle sortit de l'appartement, l'air frais de la Place des Vosges ne suffisant pas à chasser la moiteur de ses paumes. Cette femme était une erreur. Une anomalie. Elle avait décelé le loup sous la peau de l'agneau, et elle le faisait savoir. La partie ne serait pas aussi simple que d'habitude. Loin de là. Le regard de Madame Moreau, ce regard perçant, la suivait encore. Dehors, la nuit commençait à tomber sur Paris, enveloppant les bâtiments haussmanniens dans un voile d'encre. Marion sentit la tension monter. Ce n'était que le début de la résistance. Et elle n'aimait pas cela. Pas le moins du monde.

De son côté, depuis sa voiture banalisée garée discrètement à l'angle de la rue, le Capitaine Thomas Leroy observait. Il avait le flair, l'intuition. Quelque chose n'allait pas avec cette série de viagers. La vitesse à laquelle Marc Fournier les enchaînait, la discréption des transactions... et maintenant, ce nouveau nom, Marion Dubois. Trop lisse, trop parfaite.

Il avait consulté le fichier des notaires de Paris. Maître Delorme apparaissait souvent en lien avec les transactions de Fournier. Un homme respectable, sans histoire. En apparence.

Leroy sortit son téléphone. Un message rapide à la jeune procureure adjointe, Anne Desjardins, qui avait accepté de le suivre sur cette affaire, malgré l'absence de preuves formelles.

— On a une nouvelle cible. Ou plutôt, une nouvelle prédatrice. Et elle vient de se heurter à un os.

Il regarda l'immeuble de Madame Moreau. Il savait que la vieille femme n'était pas n'importe qui. Une ancienne juge, ça ne s'improvise pas. Son instinct lui disait que le jeu venait de changer. Le prédateur était peut-être sur le point de devenir la proie. Les éléments se mettaient lentement en place. Il avait besoin de plus, de détails. Des détails insignifiants pour la plupart, mais capitaux pour lui. Les "morts naturelles" étaient bien trop opportunes.

Il se rappela une affaire similaire en 2012, où des aides à domicile avaient volé des personnes âgées vulnérables, poussant certaines à la mort. Le modus operandi de Marion s'en inspirait, adapté au viager. C'était retors, diaboliquement intelligent. Il revérifia les rapports d'autopsie des précédentes victimes. Un léger déséquilibre médicamenteux, noté mais jugé sans importance pour une personne âgée. Sa perspicacité lui

soufflait que ce détail n'était pas anodin. Il fallait creuser.

Leroy savait que la plupart des notaires sont scrupuleux. Maître Delorme était une anomalie. Il devait y avoir des failles dans son processus, des indices de sa corruption, dissimulés sous des couches de légalité. Il faudrait une analyse minutieuse de chaque document signé par les victimes de Marion. Une tâche fastidieuse, presque impossible, mais nécessaire.

Il quitta sa planque, les pensées tourbillonnant dans son esprit. La résistance de Madame Moreau, la méfiance qu'elle avait exprimée, était une étincelle. Une étincelle qui pourrait mettre le feu aux poudres. Et il serait là pour regarder. Et pour agir. L'enquête prenait une tournure inattendue. Plus personne ne doutait que ces "accidents" étaient en fait des crimes. La chasse commençait à devenir réelle. Les pièges étaient tendus. Le seul souci était de savoir qui allait tomber en premier.

8.

Tensions Sourdes

Marc balaya d'un revers de main les miettes de croissant sur la table en acajou patiné. Il fixait Marion, assise en face de lui, un calme olympien masque sa colère. Le café fumait entre leurs deux chaises. La lumière matinale filtrait à travers les persiennes du petit salon, dessinant des lignes obliques sur le parquet. Une tension palpable flottait dans l'air, plus dense que la vapeur du petit-déjeuner.

— Tu joues avec le feu, Marion, murmura Marc, sa voix basse frôlant le sifflement. Cette vieille juge, elle te voit venir à des kilomètres.

Marion posa sa tasse avec une délicatesse feinte. Le tintement de la porcelaine résonna, amplifié par le silence oppressant. Ses yeux, d'ordinaire si doux derrière ses lunettes fines, lançaient des éclairs.

— Une juge à la retraite. Vieille et isolée. Elle n'est rien.

— Elle n'est rien ? Elle a mis des caméras ! Des putains de caméras ! Tu ne comprends pas ce que ça signifie ?

Le visage de Marc était marbré de sueur, malgré la fraîcheur de l'aube. Ses mains tremblaient légèrement alors qu'il frottait ses paumes l'une contre l'autre. La peur le rongeait. Une peur qu'elle connaissait bien, qu'elle avait appris à manipuler. Il avait toujours été le maillon faible, sous sa façade de séducteur et d'agent immobilier sans scrupules.

— Tes nerfs lâchent, Marc, c'est ça ? Ironisa Marion, son ton glacé. Tu penses que c'est la première fois qu'on a un léger contretemps ?

— Non, mais c'est la première fois qu'on a une ancienne magistrate avec des caméras ! Et tu lui as fait livrer des fleurs, Marion ! Des fleurs ! Le bouquet de la concorde, c'est ça ? Elle n'est pas stupide, tu sais. Elle a vu l'affaire des aides à domicile de l'Essonne, les journaux en ont parlé. Elle connaît les ficelles.

L'affaire des « tueurs en série » de l'Essonne, où des aides à domicile avaient systématiquement spolié des personnes âgées isolées, avait secoué la France quelques années auparavant. Marion le savait. Elle avait étudié chaque détail de ces

affaires, chaque erreur commise par les coupables, pour ne jamais les reproduire.

— Je suis plus discrète que ces amateurs, rétorqua-t-elle, haussant à peine la voix. Je n'ai pas siphonné ses comptes. Je n'ai pas laissé de traces numériques. J'ai joué le rôle de la bonne samaritaine, comme toujours. Elle ne s'attend pas à ça de ma part.

— C'est ça que tu ne comprends pas ! C'est justement parce que tu es la bonne samaritaine qu'elle va te soupçonner ! Qui d'autre aurait intérêt à la voir disparaître aussi vite ? Son neveu lointain, peut-être, mais même lui, il n'est pas là à lui apporter des crêpes et à lui installer son décodeur TNT ! Elle a une intelligence supérieure. Elle a été juge. Elle a vu ce genre de manipulation toute sa carrière. Les motifs sont cousus de fil blanc pour elle. Et ces caméras...

Marc se leva brusquement, faisant grincer sa chaise sur le parquet. Il fit les cent pas dans le petit salon de Marion, l'étroitesse de la pièce accentuant son agitation. Chaque pas résonnait comme un coup de marteau dans les tympans de Marion. Elle l'observait, impassible. Il lui rappelait un chacal à l'odeur du sang, mais un chacal qui craignait toujours le piège.

— Calme-toi. Tu paniques pour rien, dit Marion, croisant les bras sur sa poitrine. Les caméras n'ont rien enregistré d'incriminant. Ce sont juste... des précautions. Elle est paranoïaque. C'est tout.

— Paranoïaque ? Et la rumeur qu'elle a fait courir auprès de sa voisine, Madame Lefevre, à propos d'un « inconnu » qui rôderait autour de sa maison, tu l'as entendue ? Elle a dit que quelqu'un voulait s'introduire chez elle. Elle prépare le terrain, Marion. Elle nous prépare un coup.

Marion se leva à son tour. Sa silhouette élancée dominait celle de Marc, malgré son agitation. Elle s'approcha de la fenêtre et écarta légèrement les persiennes. La rue s'éveillait doucement. Des rires d'enfants montaient de la cour d'école voisine. La façade de l'institutrice dévouée, aimante. La façade d'une meurtrière.

— Quelle rumeur ? Et cette voisine, qui est-elle ? Marc, tu n'as pas le droit d'échouer.

— Madame Lefevre, une retraitée, bavarde mais gentille. Elle a une déficience auditive, mais elle a tout de même mentionné que Madame Moreau avait parlé d'une ombre. Un homme qui l'aurait suivie. Un détail, mais... tu sais, les détails. Ils te sont si chers d'habitude !

Marc avait raison. Elle adorait les détails. Les infimes aspérités d'une toile impeccablement tissée. Mais là, ces détails lui échappaient, et cela l'irritait au plus haut point.

— Cette vieille bique veut juste attirer l'attention, balaya Marion avec un geste de la main. Les personnes âgées isolées inventent souvent des choses pour qu'on s'intéresse à elles. Ce n'est pas nouveau.

— Ce n'est pas nouveau, mais cette fois, cette vieille bique, c'est une ancienne juge du tribunal de grande instance de Paris. Elle a dirigé des enquêtes criminelles pendant trente ans. Elle sait comment on manipule les informations, comment on sème le doute, et surtout, comment on débusque les prédateurs comme nous. Tu crois que le Docteur Jean-Pierre Blazy, cet éminent cardiologue qui a témoigné au procès des meurtriers de Versailles, n'y verrait rien si elle s'effondrait brutalement ?

Marc faisait référence à une affaire retentissante de la fin des années 1990, où un couple avait été condamné pour l'assassinat de leur père dans le but d'hériter de ses biens immobiliers. Le cas avait marqué les esprits, notamment par la perfection du scénario mis en place. Le Docteur Blazy, alors jeune expert, avait

réussi à prouver la présence de substances modifiées dans le corps de la victime, déjouant le plan des assassins.

— Ne m'apprends pas mon travail, Marc, siffla Marion, son visage se tendant imperceptiblement. Je maîtrise le risque. J'ai tout prévu. Et je ne commettrai pas les erreurs de ces imbéciles. Mon modus operandi est sans faille. L'affaiblissement progressif, les accidents domestiques, les petites doses qui s'accumulent... C'est indétectable, même pour le meilleur des experts.

— Indétectable ? Vraiment ? Et Maître Delorme, lui, il commence à transpirer aussi. Il a été convoqué deux fois cette semaine par l'ordre des notaires pour des « irrégularités administratives » mineures. Mais selon lui, ça ressemble à un avertissement. Il a peur que son nom ne soit lié à des affaires « louches », comme il dit. Il m'a même dit qu'il ne voulait plus s'occuper de tes prochains dossiers.

Le nom du notaire, Maître Delorme, était la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Marion se retourna brusquement, le regard plus froid que jamais.

— Il refuse ? Mais il est lié ! Il a validé toutes les transactions ! Il est aussi complice que nous, Marc. Plus que toi, même. Il a le devoir de veiller

à la légalité. Il ne peut pas reculer. Est-ce que tu lui as rappelé tous les petits « arrangements » qu'on a eus avec lui ? Les commissions généreuses qui ont subitement renfloué son cabinet à la limite de la faillite l'année dernière ?

Elle marcha vers lui, menaçante. L'odeur douce du café laissait place à une aura plus sombre, celle du danger imminent.

— Il est effrayé, Marion. Vraiment effrayé. Et s'il se met à parler, on est finis. L'affaire du viager frauduleux de Montreuil, tu te souviens ? Des notaires radiés, des peines de prison... on parle de la respectabilité de toute une profession.

L'affaire du viager frauduleux de Montreuil en 2012 avait défrayé la chronique. Plus d'une dizaine de personnes âgées s'étaient retrouvées sans bien, spoliées par un réseau complexe impliquant un notaire véreux et des agents immobiliers. C'était un cas d'école pour Marion, mais aussi une épée de Damoclès.

— Il ne parlera pas. Il a trop à perdre. Et pour Madame Moreau, je vais simplement changer de stratégie. Et toi, tu vas me laisser faire. Marc, tu te souviens pourquoi nous faisons ça ?

Marc baissa les yeux. Le ton de Marion avait changé. Il n'était plus accusateur, mais presque caressant, teinté d'une amertume partagée.

— Pour la sécurité. Pour ne plus jamais manquer de rien. Pour avoir ce que nous n'avons jamais eu.

— Exactement, murmura Marion, s'adoucissant. Pour ne plus jamais se retrouver dans la rue, comme nos parents, à la merci de la charité. Pour ne plus jamais être humiliés. Rappelle-toi notre enfance, Marc. Les hivers sans chauffage, les repas frugaux, les promesses non tenues. Ces vieilles personnes, elles ont eu leur chance. Elles ont vécu. Elles possèdent des biens qu'elles n'utiliseront plus. Nous, nous construisons notre avenir.

Ce rappel à leur passé commun de privations, de blessures mal cicatrisées, avait toujours été l'outil le plus puissant de Marion. Cela le ramenait à leurs origines modestes, aux humiliations subies, au désir ardent et insatiable de revanche sociale qui les avait unis.

— Mais l'héritage, Marion ! S'écria Marc, retrouvant un peu de sa hargne. L'héritage que ces gens ont travaillé toute leur vie à bâtir ! Tu l'arraches de leurs mains sans aucun scrupule ! C'est immoral !

— Immoral ? C'est le monde, Marc. Le monde est immoral. Et si tu n'es pas capable de le comprendre, alors tu as ta place dans un bureau à

distribuer des prospectus, pas à mes côtés. Je vais te donner ce que je n'ai jamais eu. Un empire. Une dynastie. Mais pas de la manière habituelle.

Marion s'éloigna à nouveau de lui, lesta du poids de ses pensées. Ses yeux balayaient l'horizon. L'école, les toits de Paris. Son empire.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec Madame Moreau ? Demanda Marc, sa voix redevenue hésitante.

— Je vais la laisser un peu tranquille. Juste assez pour qu'elle se sente en sécurité. Qu'elle baisse sa garde. Puis, je réajusterai mon plan. Elle ne verra rien venir. Et toi, tu vas retourner voir Maître Delorme. Tu vas lui faire comprendre que s'il lâche l'affaire, je révèlerai tous les dossiers compromettants que j'ai sur lui. Ses petits arrangements fiscaux, ses fraudes immobilières passées... Je sais tout, Marc. Et il le sait aussi.

Le regard de Marion croisa celui de Marc. Elle avait retrouvé son calme absolu, une froideur déterminée qui glissait le long de sa colonne vertébrale. Marc frissonna. Il savait que Marion n'hésiterait pas. Elle était capable de tout, et il était désormais pris dans sa toile, irrémédiablement.

— Et si elle te démasque, Marion ? Si Leroy ou un autre flic commence à enquêter sérieusement ?

— Personne ne me démasquera. Je suis invisible. Et si jamais le risque se présentait, eh bien... je ferai disparaître les traces. Et toi avec, si nécessaire, ajouta-t-elle avec un sourire mince, presque imperceptible.

Marc déglutit difficilement. Le café était froid. Le croissant était resté intact sur la table. Il sentit une sueur glacée perler sur son front. La menace était implicite, mais concrète. Marion était redoutable. Et à cet instant précis, il comprit que le plus grand danger n'était pas Madame Moreau, ni même la police, mais la femme assise en face de lui, dont l'ambition insatiable brûlait d'une flamme dévastatrice. Une flamme qui pouvait le consumer lui aussi.

Il ne répondit rien. Se contenta d'un hochement de tête, l'estomac noué. La conversation était terminée. Le message était clair. Marc sortit du salon, laissant Marion seule, dans le silence retrouvé du matin, bercée par les rires lointains des enfants. Une autre journée commençait. Une autre vie, pour Marion. Et une autre ombre pour Marc.

Le carrelage gris anthracite de la brasserie Le Conti, rue du Faubourg Saint-Honoré, reflétait les lumières tamisées du plafond. Maître Delorme, d'ordinaire si posé, tripotait le bord de sa soucoupe. Le tintement des verres et le murmure des conversations créaient une bulle sonore qui, étrangement, ne le rassurait pas. Face à lui, Marion buvait son expresso d'un mouvement lent, ses yeux clairs fixés sur les siens. Pas un muscle de son visage ne tressaillait.

— Je crois que nous devrions ralentir, laissa tomber Delorme, la voix plus basse que d'habitude.

Marion posa sa tasse, le son sec résonnant dans le brouhaha.

— Ralentir ? Que voulez-vous dire, Philippe ?

— L'affaire Moreau... Elle commence à faire jaser. Les gens ne sont pas dupes, voyez-vous. Une ancienne juge, tout de même.

Il marquait une pause, essuyant une perle de sueur sur sa tempe avec un revers de manche. Les rumeurs, comme des griffes acérées, écorchaient déjà sa réputation immaculée. On parlait de disparitions étranges, de successions expéditives.

Des murmures qui se transformaient, jour après jour, en un crescendo assourdissant.

— Madame Moreau est... tenace. C'est tout. Elle est suspicieuse de nature, expliqua Marion, d'un ton neutre, que Delorme trouva plus glaçant qu'une colère ouverte.

— Tenace ? Elle a des caméras, Marion ! Des caméras ! Marc est terrorisé. Il me l'a dit. Il me l'a dit hier soir, il est à bout.

Le notaire s'agita sur sa chaise, son regard fuyant la détermination implacable de Marion. L'image du cabinet de la rue de Châteaudun, son fief, son sanctuaire de probité feinte, lui revint en mémoire. Et si tout cela s'écroulait ? Et si la respectabilité qu'il avait mis tant d'années à construire, façade de pierre polie sur des fondations rongées, partait en fumée ?

— Marc est un lâche. C'est pour cela que je vous ai choisis tous les deux. Vous, pour votre réseau, votre crédibilité. Lui, pour sa capacité à dénicher les proies. Il ne faut pas confondre tenacité avec paranoïa, dit Marion.

Elle prit une serviette en papier, la plia minutieusement en quatre, sans jamais cesser d'observer Delorme. Chaque pli était une décision, froide et calculée, un reflet de son esprit.

— Le nombre de dossiers s'accumule. Les gens parlent. Des voisins posent des questions. Des familles éloignées, même. Rien de concret, non, mais un malaise. Une odeur... de soufre.

Delorme baissa la voix, se penchant légèrement. Le mot « soufre » s'échappa à peine. Il tentait une dernière fois de la raisonner, de lui faire entrevoir la dangerosité de leur situation. Sa propre peau, celle de Maître Philippe Delorme, officier ministériel respecté, était désormais en jeu.

— Une odeur qui ne m'atteint pas, Philippe. Et si elle vous inquiète tant, vous devriez vous montrer plus discret.

Marion sourit. Un sourire fin, sans chaleur, qui ne fut pas plus rassurant qu'une morsure de serpent. Il devina l'injonction tacite derrière cette phrase : un avertissement.

— Je veux me désengager. Progressivement, bien sûr. Je ne peux plus continuer à ce rythme. La Chambre des Notaires est vigilante. Des contrôles inopinés peuvent arriver. Des registres épluchés. La rue des Italiens est loin, mais le Conseil Supérieur du Notariat veille.

Le notaire, désespéré, tenta la carte de l'institution, de la menace administrative, de la procédure. Il espérait que l'évocation des

instances professionnelles, implacables et rigoureuses, saurait freiner Marion. Il s'était renseigné à la hâte. Les articles 121-1 à 121-8 du Code Pénal sur la complicité, et les peines encourues pour escroquerie en bande organisée, hantaient ses nuits.

— Désengager ? Vous signez les actes, Philippe. Vous validez. Sans vous, il n'y a rien. Vous êtes une pièce maîtresse de cet échiquier que nous avons si bien construit. La Chambre des Notaires a d'autres chats à fouetter. Et leurs dossiers, je les connais.

Son ton restait doux, presque affectueux, mais ses mots portaient le poids de l'acier. Delorme sentit un frisson parcourir son échine. La manière dont elle évoquait la Chambre, avec cette assurance mordante, cette connaissance intime des rouages, le glaçait.

— Je ne suis pas fait pour cela, Marion. Je suis un homme de loi. J'ai ma famille, ma réputation. Je ne peux pas risquer.

— Vous ne risquez rien, tant que vous respectez les termes de notre... arrangement. Et n'oubliez pas l'appartement avenue Foch que vous venez d'acquérir, le prix défiant toute concurrence. Les études des notaires parisiennes

n'offrent pas ce genre d'opportunité tous les jours. C'était un geste de confiance.

Marion marqua une pause, le laissant mariner dans ses inquiétudes. L'allusion à l'appartement, un bien acquis grâce à l'une de leurs manigances, frappa Delorme comme un coup de poignard. Elle connaissait ses secrets, ses points faibles. Elle tenait les leviers. Elle les tenait tous.

— C'est une série de coïncidences, commença Delorme, essayant de se raccrocher à une fiction rassurante. Des personnes âgées...

— Des personnes âgées sans héritiers, propriétaires de biens de valeur. C'est une coïncidence qui se répète, n'est-ce pas ? Une coïncidence bénéfique pour nous trois. Et surtout pour vous, qui avez largement profité de la situation.

Elle pencha la tête, un mouvement subtil, l'évaluait comme un prédateur évalue sa proie. Il était pris au piège. Ses doigts tremblaient sur sa serviette.

— Si vous parlez, je parlerai aussi, Marion. Je ne suis pas le seul à avoir des dossiers sur vous.

Les mots étaient sortis de sa bouche avant qu'il ne puisse les retenir, un cri de panique. Marion leva un sourcil, le défiant silencieusement. L'air autour d'eux se densifia, comme si le simple

frottement de leurs volontés opposées générait une pression palpable.

— Des dossiers ? Vraiment ? Et que contiendrait un dossier sur moi, Philippe ? Mon dévouement à l'enseignement ? Ma passion pour les œuvres caritatives ? Ou peut-être les dossiers que VOUS avez maquillés, sous les lambris de votre étude si respectée ?

Elle se leva. Le mouvement fut lent, gracieux, mais imprégné d'une autorité indubitable. Delorme la vit grandir, s'ériger au-dessus de lui, le dominant de toute sa froide assurance. L'atmosphère de la brasserie, auparavant anodine, devint hostile. Les rires résonnaient comme des éclats de verre brisé.

— Je regrette que vous voyiez les choses ainsi. Mais si vous tentez quoi que ce soit qui puisse nuire à nos... affaires communes, sachez que je n'hésiterai pas à riposter. Vous avez trop à perdre, Philippe. Votre clientèle, votre famille, votre petite vie confortable d'homme honorable.

Elle laissa sa phrase en suspens. L'implicite était plus terrifiant que l'explicite. Delorme lutta pour respirer. Il avait sous-estimé la cruauté de Marion, sa capacité à anticiper, à frapper là où ça faisait le plus mal. La menace pesait dans l'air, lourde et irréfutable. Il était lié à elle, non par

l'argent seul, mais par le sang. Le sang qu'elle avait sur les mains, et dont il était le complice silencieux.

Marion quitta la brasserie avec la même démarche calme et mesurée, laissant Delorme seul, figé devant son café froid et ses remords amers. La rue du Faubourg Saint-Honoré continuait de vivre, insouciante des drames qui se nouaient dans ses recoins feutrés. Delorme resta là, un homme brisé par la menace muette d'une femme au visage d'ange, ses mains serrées sur le tissu de sa serviette. Il savait que sa tentative de désengagement avait échoué. Pire, elle avait scellé son destin à celui de Marion. Le jeu était loin d'être terminé, et il en était désormais un pion prisonnier.

9.

Patience Épuisée

Marion sentit la brûlure de l'impatience, une flamme froide qui léchait ses nerfs. Madame Moreau était une épine dans son jeu d'échecs méticuleux, une pièce qui refusait de tomber. Les avertissements de Marc résonnaient dans son esprit, faibles échos d'une prudence qu'elle jugeait désormais obsolète. La patience, elle la portait comme un lourd manteau de velours, mais il commençait à l'étouffer. Elle devait agir. Vite.

— Il faut la presser, Marc, murmura-t-elle, son regard fixe sur la façade de l'immeuble haussmannien où résidait l'ancienne juge.

Marc, affalé sur le siège passager de sa BMW série 5 de 2018, soupira.

— Presser comment ? On parle d'une femme qui a mis des crapules derrière les barreaux toute sa vie. Elle connaît les ficelles.

L'appartement de Madame Moreau, situé rue de Tocqueville dans le 17e arrondissement de

Paris, était un nid d'aigle, une forteresse que Marion devait violer. Elle avait étudié les habitudes du quartier, l'allée et venue des concierges, des livreurs de Monoprix et des propriétaires de petits chiens. Les voisins n'étaient pas des informateurs, mais des maillons faibles dans une chaîne.

Elle commença par les rumeurs. Des insinuations discrètes, glissées au détour d'une conversation anodine avec la concierge, Madame Charrier, une femme discrète et bavarde, un paradoxe qui arrangeait bien Marion.

— J'ai remarqué Madame Moreau dernièrement, elle semble... un peu perdue, vous ne trouvez pas ? dit Marion d'une voix compatissante, un après-midi où elle prétendait récupérer un colis pour une voisine inexistante. « Elle oublie ses clés, elle confond les jours. C'est la vieillesse, j'imagine.

Madame Charrier, la soixantaine, ses cheveux teints d'un roux flamboyant, hocha la tête, les yeux pétillants de commérages.

— Ah, ces têtes-là ! On ne rajeunit pas, ma bonne dame. Et puis, être seule comme elle... ça ne doit pas aider. Sans famille, c'est bien triste.

Marion sourit intérieurement. La graine était plantée. Une maladie insidieuse. Les semaines

suivantes, elle multiplia les « coïncidences ». Une rencontre avec le petit-fils d'un autre résident, un étudiant en droit au lycée Carnot.

— Vous savez, votre grand-mère a l'air un peu déboussolée par moments, confia-t-elle. Elle me parle de choses étranges, comme si elle avait des problèmes de mémoire. Je m'inquiète pour elle.

Le jeune homme, distrait par son téléphone, haussa les épaules. Il était trop occupé à suivre les flux de TikTok pour s'attarder sur les préoccupations d'une voisine de sa grand-mère. C'était la génération du moi, du maintenant. Parfait. Les rumeurs se propageaient, subtiles, insidieuses, altérant la perception que le voisinage avait de Madame Moreau. Elle devenait « la vieille qui perd la tête », une femme à plaindre, mais surtout, une femme à ignorer. Bientôt, les visites spontanées se firent plus rares, les invitations à prendre le thé se tarirent. Madame Moreau glissait lentement dans l'isolement, une prison invisible tissée par Marion.

Mais cela ne suffisait pas. Marion avait besoin de plus. Elle devait briser sa bulle de sécurité physique. Le système d'alarme.

Le système d'alarme de Madame Moreau était un Verisure, un modèle qu'elle avait fait installer il y a cinq ans, après une tentative de cambriolage

dans la rue. Robuste, fiable, mais tout système a ses failles. Marion avait passé des heures devant l'appartement, observant le technicien lors de sa visite annuelle. Une petite fente sur le boîtier mural.

Un soir de pluie battante, profitant de l'obscurité dense et du ballet des parapluies devant le Théâtre Hébertot, dont la silhouette gothique se découpait dans le ciel orageux, Marion se posta discrètement. Elle attendit que la lumière de Madame Moreau s'éteigne. Ses mains gantées, elle sortit un petit kit d'outils d'une pochette dissimulée dans son grand sac à main. Un tournevis de précision, un mini-ordinateur portable dérobé dans une fiera du quartier chinois.

Elle attendit, son cœur battant un rythme lent et régulier. Les rues étaient mouillées, le bitume brillait sous les réverbères, projetant des ombres mouvantes. Une voiture passa, puis le silence. Seulement le bruit de la pluie.

Avec une agilité surprenante, elle grimpâ sur une petite jardinière en pierre qui ornait le bas de l'immeuble. La fenêtre la plus basse de l'appartement de Madame Moreau n'était pas celle du salon, mais celle d'une petite buanderie. Elle était juste un peu ouverte pour laisser passer

l'air. Marion y glissa une main, le temps de déverrouiller le loquet. Pas de bruit. Pas de lumière. Juste la chuintement de la pluie.

Une fois à l'intérieur, dans l'obscurité épaisse, elle se dirigea directement vers le boîtier de commande de l'alarme, niché près de la porte d'entrée. Elle avait mémorisé son emplacement lors de ses précédentes « visites de courtoisie ». Elle ouvrit le capot du boîtier avec dextérité. Les fils s'étalaient sous l'éclat de sa lampe frontale miniature.

Un fil rouge, un fil noir, un bleu. Le schéma était gravé dans son esprit, fruit de nuits entières passées à décortiquer des manuels techniques trouvés sur le dark web. Elle coupa le fil de la batterie de secours, puis court-circuita le circuit principal. Une étincelle. Un léger grésillement presque inaudible. L'écran du boîtier s'éteignit. Noir.

Pas de déclenchement. Pas de sirène hurlante. Rien.

Elle inspira profondément, le léger parfum de vieux bois et de produits de nettoyage imprégnant l'air. Elle remit le capot en place, le ferma avec un clic à peine perceptible. L'opération avait pris moins de cinq minutes. Elle sortit par la porte d'entrée, refermant la serrure derrière elle. La

porte claqua doucement. Personne n'avait rien vu.

De retour dans sa BMW noire, stationnée quelques rues plus loin, près du Parc Monceau, elle se sentit enfin un lointain frisson. Un sentiment de victoire. Mais ce n'était pas encore fini. Elle avait ouvert la voie. Elle avait affaibli sa proie. Madame Moreau était désormais vulnérable, sans ses yeux électroniques veillant sur elle.

Le lendemain, Madame Moreau se leva avec une étrange sensation de malaise. L'ampoule de son salon avait grillé, ce qui était inhabituel. Elle chercha la télécommande de son système d'alarme, située sur la table basse en acajou. L'écran était noir. Elle appuya sur tous les boutons, sans succès.

— Zut alors, marmonna-t-elle.

Elle composa le numéro du service client de Verisure. Une voix monocorde lui répondit.

— Madame, nous n'avons aucun enregistrement de dysfonctionnement de votre système. Essayez de débrancher et rebrancher le boîtier d'alimentation.

Mais le boîtier restait muet. Elle n'y comprenait rien. La fatigue de l'âge, sans doute. Elle se résigna à appeler un technicien. Le rendez-

vous fut fixé dans la semaine. Un battement de cœur rapide. Un léger frisson le long de sa colonne vertébrale. Des coïncidences, des petits riens qui s'accumulaient. Son esprit d'ancienne juge s'éveillait. Elle sentit une odeur diffuse, celle de son chat, Flocon, un persan angora blanc, qui venait de s'ébattre dans la buanderie.

Elle rangea la vaisselle, les gestes précis, presque mécaniques. Son regard tomba sur le journal posé sur la table de la cuisine. Un article sur les cambriolages en hausse dans la capitale. Une anxiété subtile s'insinua. Elle n'était pas paranoïaque, mais elle était lucide. Les failles de la vie.

Marion, dans sa salle de classe de l'école primaire Sainte-Marie, rue des Moines, racontait à ses élèves l'histoire de Jean de La Fontaine et du Lion et du Rat. Sa voix était douce, mélodieuse, emplie d'une fausse tendresse. Ses yeux brillants passaient d'un enfant à l'autre, son sourire était parfait.

Pendant ce temps, Marc, lui, était parcouru de frissons. Il avait eu vent des rumeurs sur Madame Moreau, des murmures du quartier. Il savait qu'elles venaient de Marion, de ses stratagèmes pervers. Il avait prévenu Marion de ne pas se montrer aussi imprudente.

— Tu joues avec le feu, lui avait-il dit lors d'un rendez-vous nerveux dans un café discret des Batignolles. Cette femme est coriace. On va se faire prendre.

Marion avait juste souri, un sourire froid et désarmant.

— La peur est une faiblesse, Marc. Je ne connais que le succès.

Il la regarda partir, sa silhouette élancée s'éloignant au milieu de la foule affairée. Une angoisse sourde lui noua l'estomac. Il la connaissait bien. Il connaissait sa détermination, sa froideur. Et c'était précisément ça qui l'effrayait. Il sentait que le filet se resserrait, que le piège se refermait sur eux. Et si cette fois, Marion avait fait une erreur ? La question le rongeait. Il avait trop à perdre.

Maître Delorme, lui, était dans son bureau rue de Rennes, face à une pile de dossiers qu'il n'avait pas le courage de consulter. Chaque dossier, chaque signature, chaque nouvelle faisait monter en lui une sensation de nausée. Le nom de Moreau était parvenu à ses oreilles. Une ancienne juge, disait-on.

Il se versa un verre de whisky, son troisième de la journée. Les mains tremblantes, il le porta à ses lèvres. Il sentait la panique monter. Il était allé

trop loin. La respectabilité était un voile fin, et il craignait qu'il ne se déchire à tout instant. Il devait se protéger. Mais comment s'extraire de cette toile d'araignée sans tout dénoncer ? S'il parlait, il tombait aussi. Il était pris au piège.

La nuit tombait sur Paris. Les lumières de la ville s'allumaient, scintillant comme des promesses lointaines. Dans son appartement, Madame Moreau, après avoir dégusté une tisane à la verveine, lut quelques pages d'un roman policier avant de s'endormir. Le silence était pesant. Elle se sentait observée. Les rumeurs, l'alarme en panne, tout concourrait à créer un sentiment étrange. Elle était une vieille femme seule, certes, mais elle n'était pas sénile. Pas encore. Elle attrapa son carnet et un stylo. Les premières lignes furent tracées, sa plume traînant sur le papier jauni.

« Coïncidences ? Ou autre chose ? »

Une étrange vigilance veillait en elle. Un instinct de survie aiguisé par des années à décortiquer les esprits tordus. Le danger, elle le flairait. Elle en était certaine maintenant : quelque chose de sinistre planait sur elle. Mais quoi ? Et pourquoi ?

Marion, elle, dormait d'un sommeil profond. Le parfum de la victoire, amer et métallique,

remplissait silencieusement ses poumons. Elle avait fait le premier pas. La suite, elle l'avait déjà visualisée, planifiée, orchestrée dans les moindres détails. La partie n'était pas terminée, mais elle tenait désormais toutes les cartes en main. Ou du moins, le croyait-elle.

Le combiné collait à son oreille, chaud et un peu glissant. Marion n'aimait pas le contact direct des objets usagés. Elle préférait la pureté du neuf, lisse et froid. Mais ce téléphone, c'était l'extension de sa colère, et la rage brûlait en elle. Les aiguilles de l'horloge murale, une antiquité chinée un jour dans le Marais – rue des Francs-Bourgeois, un samedi brumeux –, tournaient avec une lenteur exaspérante. Il était vingt heures passées. Marc aurait dû répondre plus tôt.

— Allô ? Sa voix, enfin, rauque, comme s'il venait de se réveiller.

Marion serra les dents. Ce manque de professionnalisme la hérisait. Ses élèves, à l'école primaire où elle enseignait avec une dévotion feinte, apprenaient mieux la discipline.

— Marc, c'est Marion. Il faut qu'on parle.
Un silence. Pesant.

— Tout de suite ? J'étais... occupé.

— Occupé ? Elle laissa le mot s'épanouir, acide. Avec qui ? Une autre de tes conquêtes ? Pendant que Madame Moreau nous glisse entre les doigts ?

Un soupir de l'autre côté. Lourd.

— Elle ne nous « glisse » pas. Elle est juste... plus coriace que les autres.

Le sang de Marion ne fit qu'un tour. Coriace ? Elle imaginait la vieille dame, Denise Moreau, ex-juge d'instruction, tapie dans son appartement haussmannien du 16ème arrondissement, tel un rapace aux aguets. Elle avait un profil parfait, veuve sans enfant, une fortune discrète mais palpable, et une propriété aux atours classiques de la belle pierre parisienne. Une cible de choix, une proie raréfiée dans un secteur immobilier tendu où les biens de cette qualité s'arrachaient.

— Coriace n'est pas un terme dans mon vocabulaire, Marc. Surtout pas concernant une femme de quatre-vingt-trois ans.

Elle entendit un froissement, un mouvement brusque. Il était assis, enfin.

— Marion, tu ne vois pas le tableau. Elle est futée. Elle a des yeux partout. Elle te pose des

questions pointues. Des questions... de procédure. Des questions qu'aucun de nos précédents clients n'a posées.

— Ça ne me fait pas peur. Ça me stimule.

Le mensonge était facile. Bien sûr, elle avait ressenti cette pointe d'agacement, cette infime fissure dans son plan parfaitement rôdé. Madame Moreau était une épine. Mais une épine, ça s'arrache.

— Il faut la presser, Marc. Intensifier la pression. Nous sommes en retard.

— En retard ? répéta-t-il, un brin de panique dans la voix. On a le temps. Le notaire, Delorme, il a dit que...

Marion coupa court, le ton tranchant comme une lame.

— Le notaire est notre instrument, pas notre conseiller. Et toi, tu es mon exécutant. As-tu des nouvelles du voisinage ? Des commérages ? Des faiblesses ?

Le notaire, Maître Delorme, était une pièce maîtresse, un homme respecté dont le bureau, niché non loin de la Place Vendôme, suintait la respectabilité. Ses ancêtres avaient notarié, paraît-il, des actes royaux. La rumeur, aussi fausse soit-elle, ajoutait à son aura d'intouchable — un bouclier utile.

— Le concierge, il commence à trouver ça étrange que je passe aussi souvent, lâcha Marc, la voix hésitante. Et cette histoire avec le jardinier, qui a vu la même camionnette garée devant chez Madame Dumont la semaine dernière...

Marion expira lentement. Le concierge, Monsieur Martin, un homme affable originaire du Limousin, dont le buraliste de la rue de Passy connaissait toute l'histoire familiale. Une source intarissable d'informations pour Marc, qui avait su le charmer avec quelques billets et des bouteilles de Saint-Émilion Grand Cru. Mais même une source tarit.

— La camionnette ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Une camionnette blanche. Standard. Le jardinier de Madame Moreau l'a vue près de la maison de Madame Dumont... juste avant son « accident ». Il a des doutes, lui aussi.

Marion pesta. Des doutes. Toujours ces petites graines de sable dans une mécanique si bien huilée. Madame Dumont, une autre « affaire » menée à bien, une femme solitaire trouvée inanimée au pied de son escalier, le rapport concluant à une chute. La simplicité, toujours la simplicité.

— Ignore le jardinier. Et le concierge, offre-lui un séjour. À Deauville. Un week-end. Pour le week-end du 15 août. Il adore les courses de chevaux.

Elle avait mis au point une psychologie fine de l'appât. Connaître les faiblesses, les envies secrètes. Le concierge rêvait de Deauville, de l'hippodrome, des bruits des sabots sur la piste. Une petite dépense, un grand silence.

— Tu dois la cerner, Marc. Trouver le levier. Elle a forcément une faiblesse. Un médecin ? Une infirmière à domicile ? Un ami éloigné qui la visitait il y a des années, et qui a disparu ?

Elle entendit Marc soupirer.

— J'ai essayé. J'ai revérifié son carnet d'adresses. Elle voit son médecin traitant, le docteur Dubois, rue des Belles Feuilles, une fois par mois. Et elle fait ses courses au marché couvert, avenue du Président Wilson. Elle a ses habitudes, strictes. Aucune dérogation. Et elle ne laisse personne entrer qui ne soit pas attendu.

— Personne ? répéta Marion, la voix dangereusement basse. Même pas toi ?

— Elle me reçoit sur le pas de la porte, oui. Ou dans l'entrée. Jamais plus loin. On ne discute pas plus de cinq minutes. Elle me renvoie direct à

Maître Delorme pour chaque question. C'est comme si elle se protégeait. Instinctivement.

Marion ferma les yeux. L'instinct. Le vieil instinct de survie. Mais elle était plus forte que n'importe quel instinct.

— Alors force-le, cet instinct. J'ai une nouvelle approche. Un de ses médicaments. Le Kardégic, tu sais, celui pour la circulation sanguine. Il y a un dosage précis. Si on le modifie... un léger déséquilibre, un rien du tout, juste ce qu'il faut pour provoquer un... un malaise.

Elle marqua une pause. Le silence de Marc était pesant. Elle le sentait, de l'autre côté du fil, reculer.

— Un malaise ? Marion, tu vas trop loin. Le dernier, c'était un accident domestique bidon. Celui d'avant, un problème de chaudière. Mais là... modifier une médication ? C'est du meurtre pur et simple. Et c'est intraçable.

— Tout est intraçable si c'est bien fait. Le docteur conclura à une défaillance cardiaque. L'âge, tu sais. Des causes naturelles. Ça arrive si souvent. Les personnes âgées sont fragiles.

Elle se souvint d'un article lu récemment, un fait divers sordide concernant une personne âgée retrouvée morte, l'enquête bâclée en raison d'un supposé "âge avancé", occultant toute

investigation approfondie sur les circonstances réelles. Elle se nourrissait de ces failles du système, de cette triste réalité.

— Et comment tu comptes faire, génie ? Tu vas te faufiler chez elle pour jouer au pharmacien ? Moi, je ne peux pas. Elle a verrouillé tout accès.

La voix de Marc était devenue sèche, hostile. La rupture, elle était là. Palpable.

— Pas toi. Moi. J'ai une idée. La semaine prochaine, l'inspection d'académie. Un séminaire à Paris. Je serai libre mardi après-midi. Je m'en occupe.

Marc éclata de rire, un rire nerveux et forc.

— Toi ? Tu vas aller chez elle ? Tu es folle. Ton visage est trop connu. Si quelqu'un te voit...

— Personne ne me verra. Je vais me procurer un uniforme. Une infirmière à domicile. Une erreur de livraison de médicaments. Un prétexte. Je veux que tu me fournisses un plan détaillé de son appartement. Où se trouve sa chambre, la cuisine. Chaque détail. Et ses habitudes pour le mardi. Chaque seconde.

Au début des années 2000, un fait divers impliquait une fausse infirmière à domicile dérobant des objets de valeur à des personnes âgées ; certains cas avaient même conduit à des drames pour leurs victimes.

— Marion, écoute-moi. On est déjà sur le fil du rasoir. Le capitaine Leroy, il tourne autour de nous. J'ai eu vent qu'il s'intéresse de très près à la succession d'anciens propriétaires de viagers dans le 14ème arrondissement, rue Jean Zay. Des rumeurs, des questions qu'il pose à des agents immobiliers. Il est tenace. Et il a une sale réputation.

Le nom du Capitaine Leroy résonna dans la pièce comme un coup de tonnerre. Marion le connaissait. Elle avait lu son nom dans des articles de journaux, associé à des affaires complexes et résolues avec brio. C'était un homme de l'ombre, un chasseur patient.

— Leroy ? Qu'est-ce qu'il ferait dans le 14ème ? Nos victimes sont partout.

— Justement. C'est ça qui est bizarre. Il cherche un lien. Un schéma. Et si on ajoute à ça le jardinier et le concierge, tu crois qu'on va passer inaperçus encore longtemps ? On devrait ralentir, se faire discrets. Attendre un peu.

— Attendre ? La voix de Marion devint un murmure venimeux. Attendre que la vieille dame nous survive ? Attendre que ses héritiers hypothétiques se manifestent ? Attendre que l'opportunité disparaisse ? Non. Nous ne ralentirons pas. Nous sommes à l'aube d'une

nouvelle ère. Et Madame Moreau est le premier jalon.

Marc ne répondit pas. Le silence était encore plus lourd, cette fois, empli de reproches tus. Il y avait de la peur dans son silence, de la résignation aussi.

— Je veux ce plan demain matin, au cabinet. Par la petite entrée, tu sais où. Discrètement. Sans que Delorme ne te voie. Et je veux une copie de son dossier médical, au moins les dernières ordonnances.

— C'est impossible. Je n'ai pas accès à ça.

— Trouves-y un moyen. Tu as des relations. Des infirmières, des auxiliaires de vie. Je sais que tu en as. Utilise tes atouts, Marc. Ou je considérerai que tu n'es plus à la hauteur.

La menace planait, palpable. C'était la fin de leur égalité forcée, le début d'une subordination claire. Marc était un pion, elle était la reine.

— Je... je vais voir ce que je peux faire.

Sa voix était à peine audible. La défaite. Marion raccrocha sans un mot de plus. Le clic sec du téléphone résonna dans le silence de la pièce. Sa colère ne s'était pas dissipée, mais une détermination froide avait pris le dessus. Madame Moreau était une cible, une équation à résoudre.

Et Marion Dubois n'avait jamais échoué à résoudre une équation. Pas encore.

Elle se leva, se dirigea vers la fenêtre. Les lumières de Paris scintillaient à travers les rideaux. Au loin, la Tour Eiffel brillait, indifférente aux machinations humaines.

Elle se voyait déjà dans l'appartement de Madame Moreau, le trousseau de clés au poing, les gestes précis, orchestrés. L'odeur du désinfectant, la fraîcheur du coton, le bruit étouffé des pas sur le parquet ciré.

Elle toucha son visage, la peau lisse, impeccable. Qui pourrait se douter de ce qui se tramait derrière cette façade de parfaite institutrice ? Personne.

Surtout pas les vieux, trop fragiles pour se méfier vraiment. La vulnérabilité était leur fardeau. Et sa chance.

Elle sortit son propre téléphone, ouvrit un contact. Le nom de Delorme apparut. Elle hésita, puis composa le numéro. Il était temps de resserrer les rênes. De le rassurer. Ou de le mettre en garde. L'un ou l'autre fonctionnerait. La partie était loin d'être terminée. Elle ne faisait que commencer.

PARTIE IV

Le Piège Se Referme

10.

Éveil de la Justice

Le bureau de la procureure adjointe, Madame Claire Roussel, sentait le papier neuf et le désinfectant. Un contraste saisissant avec l'odeur persistante de café froid et de tabac froid qui imprégnait le bureau de Leroy à la PJ, Quai des Orfèvres. La fenêtre, haute et étroite, donnait sur le Palais de Justice de Paris, un bâtiment majestueux dont l'architecture gothique et Renaissance rappelait la longue histoire de la justice française. Les plaques de marbre gris pâle, fraîchement polies, au sol, reflétaient le pâle soleil de mars.

Claire Roussel, trente-cinq ans à peine, cheveux blonds tirés en arrière, lunettes fines posées sur le nez, étudiait la pile de dossiers que Leroy venait de déposer sur sa table immaculée. Elle portait un tailleur pantalon anthracite, d'une coupe sobre et impeccable. Ses yeux bleus, intenses, parcouraient les pages avec une rapidité

déconcertante, cherchant la faille, l'incohérence. Leroy, debout, les mains plongées dans les poches de son jean usé, observait ses réactions. Il avait traversé Paris, du 36 quai des Orfèvres jusqu'à l'Île de la Cité, une distance qu'il parcourait souvent à pied, laissant ses pensées vagabonder sur les quais de Seine, le long de l'Hôtel de Ville.

—Capitaine Leroy, commença-t-elle, sa voix était claire, posée, mais teintée d'un léger agacement, le ton même d'une avocate habituée à décortiquer les faits. Je ne vois ici que des décès ordinaires. Des personnes âgées, isolées, sans antécédents de violence. Des arrêts cardiaques, des chutes... Des accidents. Le genre de tragédies quotidiennes que nous voyons trop souvent.

Elle désigna du menton la première page du dossier de Madame Hélène Dubois.

—« Arrêt cardiaque, » lut-elle à voix haute. « Soixante-dix-neuf ans. Veuve. Propriétaire d'un appartement haussmannien rue Cambon. » Elle marqua une pause. « Le viager est une transaction normale, Capitaine. »

—Normal, oui, répondit Leroy, sa voix grave brisa le silence feutré. Mais la répétition, Madame la Procureure. La rapidité entre la signature du viager et le décès. L'absence systématique

d'héritiers directs. Le profil des victimes : toujours des biens immobiliers de valeur. Et toujours, une discrète modification du chauffage. Une chaudière défectueuse soudainement, dans des appartements pourtant bien entretenus.

Claire Roussel leva les yeux, ses sourcils légèrement froncés.

—Vous parlez d'intoxication au monoxyde de carbone ? C'est grave, Capitaine. Mais les rapports d'autopsie... Sont clairs.

—Trop clairs, peut-être, rétorqua Leroy. Ou pas assez fouillés. Un léger déséquilibre médicamenteux, noté comme « normal » chez une personne âgée. Qui ferait attention à ça ? Personne. Sauf si on sait ce qu'on cherche.

Il s'avança, posant une main sur le bord du bureau.

—J'ai retracé les viagers en Île-de-France sur les trois dernières années. J'ai recoupé les décès suspects avec des transactions immobilières. Des dizaines. Toujours le même notaire, Maître Philippe Delorme, officie. Toujours le même agent immobilier, Marc Fournier, est impliqué. Et toujours la même acheteuse, une institutrice respectée, Marion Dubois.

Il prononça le nom de Marion Dubois avec un mélange d'aversion et de fascination. Un nom

simple, commun, qui dissimulait une noirceur insondable. Il avait vérifié son adresse, un pavillon coquet à Versailles, non loin du quartier Notre-Dame, un secteur réputé pour ses écoles privées et sa tranquillité. Une façade parfaite, trop parfaite.

Claire Roussel se pencha en avant, son regard ne quittant plus celui de Leroy.

—Une institutrice ? Vous suggérez qu'elle empoisonne des personnes âgées pour récupérer leurs biens immobiliers plus rapidement ? Quelle preuve avez-vous, Capitaine ? Hormis des coïncidences que vous interprétez à votre avantage ?

—Le pattern, insista Leroy. Leurs âges. La valeur des biens. La signature du viager. Les décès qui suivent de près. Le notaire, le même nom apparaît dans chaque dossier. Maître Delorme, installé dans son étude notariale de la rue de Rivoli, est une figure respectée. Pourtant, il a une réputation d'homme d'affaires opportuniste.

Il sortit de son portefeuille une photo. Une femme âgée, au sourire doux, les yeux pétillants. Madame Yvonne Bernard. Propriétaire d'un appartement avec vue sur le jardin du Luxembourg, décédée d'une « chute accidentelle » dans son escalier.

—Madame Bernard, soixante-douze ans. Deux mois après avoir signé un viager avec Marion Dubois. Pas d'enfants. Elle était passionnée de jardinage. Son concierge m'a dit qu'elle était très méticuleuse. Il est étrange qu'elle soit tombée de ses escaliers, alors qu'elle les empruntait tous les jours, avec une prudence exemplaire. Il en était sûr.

Le silence retomba, plus lourd cette fois. Claire Roussel ne détourna pas le regard de la photo.

—Des indices, Capitaine. Pas des preuves. Vous avez besoin d'un flagrant délit. Ou d'un aveu.

—Je le sais, répliqua Leroy. C'est pour ça que je suis là. Je pense que nous avons une opportunité. Une des cibles de ces prédateurs. Madame Denise Moreau. Ancienne juge d'instruction. Quatre-vingt-cinq ans. Intelligente. Méfiante. Elle a signé un viager avec cette Marion Dubois il y a trois mois. Et, curieusement, Madame Moreau est toujours en vie.

Un léger pli d'intérêt apparut entre les sourcils de Claire Roussel.

—Une ancienne juge ? Elle connaît les rouages de la justice. Elle est peut-être plus difficile à berner.

—Exactement. Et elle a installé des caméras chez elle, discrètement. Pas pour se protéger d'une intrusion, mais parce qu'elle sent que quelque chose ne tourne pas rond avec cette « bienfaitrice » qui vient lui rendre visite. Elle a même consigné des notes.

Leroy sortit un petit carnet à spirales, arrachant quelques pages qu'il tendit à Claire. L'écriture tremblotante mais lisible de Madame Moreau y était griffonnée, des dates, des faits, des impressions.

—« 15 février. Marion Dubois est venue m'apporter des fleurs. J'ai trouvé son comportement étrange. Elle a insisté pour que je prenne mon traitement devant elle. Semble trop attentive. »

Claire lut à voix haute. Ses yeux s'attardèrent sur d'autres passages.

—« 28 février. La chaudière est tombée en panne. Subitement. Marc Fournier, l'agent immobilier, est intervenu très rapidement, trop rapidement. Il m'a conseillé un chauffagiste indépendant qu'il connaît. C'est louche. »

Le carnet de Madame Moreau résonnait désormais étrangement avec les théories de Leroy. Le mot « louche » était souligné à plusieurs reprises.

—J'ai épié Marc Fournier, reprit Leroy. L'agent immobilier. Il est basé dans une agence chic du 8ème arrondissement, non loin de la place de la Madeleine. Un requin, un vrai. Il se vante de ses affaires. J'ai une source interne qui me dit qu'il a des dettes de jeu colossales. La peur le rendrait imprudent. La peur est une excellente alliée pour nous.

Il sortit son téléphone, ouvrit une application.

—J'ai suivi de ses appels. Il contacte Maître Delorme, le notaire, de plus en plus fréquemment. Des appels courts, tendus. Et j'ai une idée. Et si on le « bousculait » un peu, Marc Fournier ? On le fait intercepter par une patrouille à la sortie de son bureau, un contrôle d'identité de routine. On lui fait comprendre que la PJ s'intéresse à lui.

Claire Roussel réfléchit, tapotant son doigt sur le carnet.

—C'est risqué. Mais ça pourrait le pousser à bout.

—Il finira par craquer. J'en suis sûr. Son type d'homme est facile à lire. Le notaire, Maître Delorme, est une autre paire de manches. Plus discret, plus roublard. Mais la menace de le voir impliqué dans une affaire de meurtres en série... même pour des négligences professionnelles... ça

pourrait ébranler sa réputation et le pousser à nous donner des informations sur ses clients. Il vit dans une maison cossue à Neuilly-sur-Seine. Non loin du bois de Boulogne. Un homme qui aime la respectabilité ne laissera pas son nom salir comme ça.

Le ton de Leroy devenait plus assuré. Il sentait qu'il était en train de percer la méfiance initiale de la procureure. L'ambiance dans la pièce, d'abord sceptique, se teinta d'une nouvelle tension, celle de la potentielle découverte.

—Et Marion Dubois... l'institutrice ?
Demanda Claire. Comment l'atteindre ?

—Elle est la plus dangereuse. La plus froide. Mais aussi la plus obsédée par le contrôle. Elle ne laissera pas Marc ou Delorme faire capoter ses plans. Si Marc flanche, elle tentera de rectifier le tir elle-même. C'est à ce moment-là qu'il faudra la prendre en flagrant délit. Madame Moreau sera notre appât. Nous la mettrons sous protection discrète. Nous la laisserons croire qu'elle est seule face à Marion Dubois.

—Un piège. Un piège coûteux en ressources, Capitaine.

—Un piège nécessaire, Madame la Procureure.

Claire Roussel se leva, contournant son bureau. Ses yeux scannaient les documents une

dernière fois. Le silence était tendu, rompu seulement par le léger froissement des pages sous ses doigts. Elle se dirigea vers la fenêtre, observant la foule anonyme qui passait en bas, le long de la Seine. Le temps semblait suspendu.

—J'ai une condition, Capitaine. Pas de coup de tête. Chaque mouvement doit être calculé, documenté. La moindre erreur et cette affaire s'écroule. Et nous serons discrédités. Nous traiterons cette affaire en toute confidentialité. Personne ne doit être au courant. Surtout pas nos supérieurs pour le moment.

—Absolument, acquiesça Leroy, un léger sourire aux lèvres. C'est une affaire que nous allons monter à l'ancienne. Pas de fuites. Pas de bavardages. Seulement nous deux. Et la vérité.

Il sentait que le courant passait enfin. La perspicacité de la jeune femme, son sens aigu de la justice, rejoignaient son obsession.

—Bien, Capitaine Leroy. Je suis avec vous, murmura Claire Roussel. Mais vous avez intérêt à avoir raison. Pour Madame Dubois, pour Madame Bernard, et pour toutes les autres.

Elle se retourna, son regard enfin teinté d'une détermination partagée. L'odeur du désinfectant semblait s'effacer, remplacée par l'amertume du café froid et l'acier d'une volonté commune. Le

jeu pouvait commencer. Lentement, implacablement. Ils savaient tous les deux que le chemin serait long, et semé d'embûches. Mais pour la première fois, Leroy n'était plus seul à porter ce fardeau, traquant l'ombre de la mort en plein jour, dans les allées respectables de Paris.

* * *

Le café du Flore, rue Bonaparte, sentait le café fort et les croissants chauds. Thomas Leroy observa la scène, l'odeur âcre de la cigarette d'un client se mêlant aux notes plus douces. Le brouhaha matinal du boulevard Saint-Germain filtrait à travers les vitres épaisses, un murmure constant. Il se tourna vers la femme assise en face de lui. Ses yeux clairs ne laissaient transparaître aucune émotion, mais une tension se lisait dans la manière dont elle tenait sa tasse. C'était Madame Denise Moreau.

—Madame Moreau, commença Leroy, sa voix basse malgré le fond sonore. Nous sommes ici pour une raison... inhabituelle.

Il posa sa main sur le dossier vert posé sur la table. À côté de lui, la procureure adjointe,

Camille Dubreuil, une femme jeune aux cheveux couleur corbeau et aux yeux vifs, observait Madame Moreau avec une intensité propre aux magistrats. Dubreuil avait gravi les échelons rapidement. Elle était connue pour son audace et son refus des compromis.

Madame Moreau posa doucement sa tasse.

—Inhabituel, Capitaine ? Vous avez des manières de parler bien énigmatiques. J'ai pourtant l'habitude des procédures. Juge d'instruction, on ne m'apprend pas ces choses-là.

Le ton de Madame Moreau était sec. Une pointe de méfiance perçait. Leroy l'avait anticipé.

—C'est précisément ce que nous apprécions chez vous, Madame. Votre expérience. Votre lucidité. Nous pensons que vous êtes en danger.

L'air dans le café sembla se densifier. La vieille juge ne cilla pas. Ses doigts serrèrent légèrement l'anse de porcelaine fine.

—En danger ? Expliquez-vous.

Camille Dubreuil prit le relais. Sa voix était calme, posée, mais son regard perçait.

—Madame Moreau, nous enquêtons sur une série de décès suspects. Des personnes âgées, isolées, qui ont toutes un point commun : un bien vendu en viager. Et des acquéreurs, toujours les mêmes.

Elle fit glisser une photo du dossier sur la table. Marion Dubois souriait sur l'image, l'air bienveillant, presque sainte.

—Cette femme, Marion Dubois, est institutrice. Apparemment irréprochable. En réalité, nous pensons qu'elle est une prédatrice.

Madame Moreau jeta un coup d'œil à la photo. Un frisson parcourut son échine. Elle avait senti la manipulation, bien sûr. Cette tendresse forcée, ces attentions soudaines... Elle avait toujours fait confiance à son instinct. Le visage de Marion, si souvent figé dans un sourire mielleux, lui apparaissait maintenant sous une autre lumière. Le café du Flore continuait d'accueillir les tranches de vie, indifférent à la gravité de la conversation.

—Une prédatrice, répéta lentement Madame Moreau. C'est un terme fort. Avez-vous des preuves ?

Leroy hocha la tête.

—Des faisceaux d'indices. Des incohérences. Madame Dubois est toujours là, au bon moment. Toujours celle qui trouve des solutions. Toujours la dernière à avoir vu les victimes en vie. Mais rien de concret. Pas de traces d'effractions. Pas de poison détectable. Des « accidents ».

Camille Dubreuil se pencha légèrement.

—C'est là que vous intervenez, Madame. Vous êtes la seule à avoir résisté à ses charmes. La seule qui ait conservé une méfiance naturelle. Et la seule à avoir pris des précautions.

Madame Moreau fronça les sourcils.

—Mes caméras ? Mon journal ?

Leroy la regarda droit dans les yeux.

—Exactement. Vous avez le profil parfait pour démasquer ces individus. Nous avons besoin de votre aide. Nous voulons la prendre en flagrant délit. Mais pour cela, nous devons agir comme si vous étiez seule.

L'idée était audacieuse, risquée même. Madame Moreau comprenait la manœuvre. Utiliser sa propre intelligence, sa propre paranoïa, pour piéger la criminelle. Son esprit d'ancienne juge s'activa, analysant les risques et les avantages. Le soleil matinal commençait à inonder le café, projetant des ombres longues sur les tables en marbre. Dehors, un bus de la RATP klaxonnait, sans doute dans la rue de Rennes toute proche.

—Vous voulez que je sois un appât, dit Madame Moreau, sans détour.

Dubreuil acquiesça.

—Oui. Mais un appât qui pense chasser. Nous vous fournirons une surveillance discrète, des moyens techniques pour enregistrer. Mais Marion

Dubois doit croire que vous agissez seule. Qu'elle est en train de vous manipuler, de vous isoler davantage.

—Et si elle ne mord pas à l'hameçon ? Si elle change son modus operandi ?

—C'est un risque, concéda Leroy. Mais nous pensons qu'elle est trop confiante, trop habituée à son succès. Et vous représentez un défi. Quelque chose que son ego ne pourra pas ignorer.

Madame Moreau resta silencieuse un instant, sirotant son café. Son regard se perdit un instant sur la foule du boulevard Saint-Germain. De vieilles pierres semblaient l'observer, immuables. Des cris de mouettes perçaient parfois le bourdonnement ambiant, des oiseaux venus du lointain bord de Seine.

—Il ne doit y avoir aucune interférence, reprit-elle. Je devrai agir comme si j'étais réellement en danger.

—C'est impératif, répondit Dubreuil. Chaque geste, chaque conversation. Vous continuerez vos recherches, vos annotations. Vous ferez comme si de rien n'était, mais avec une précision encore plus chirurgicale. Chaque détail compte.

Leroy ajouta :

—Nous allons mettre en place un système de communication sécurisé. Un téléphone crypté que vous utiliserez uniquement avec nous, pour des rendez-vous ou des informations cruciales. Pour tout le reste, la discréction la plus absolue. Personne, pas même vos voisins, ne doit soupçonner notre collaboration.

Madame Moreau sentit un frisson parcourir sa peau. L'adrénaline commençait à monter. L'idée de renouer avec l'enquête, de traquer une criminelle, de déjouer son plan... C'était à la fois terrifiant et stimulant. La vieillesse l'avait ralenti, mais pas éteinte. Cette perspective ravivait une flamme en elle.

—Et votre fameux « déséquilibre médicamenteux » ?, demanda-t-elle, se souvenant d'un détail qu'elle avait jugé anodin suite à la mort d'une de ses amies.

Leroy sourit faiblement.

—C'est ce qui nous a mis la puce à l'oreille. Une légère modification des doses, imperceptible pour un non-initié, mais suffisante pour fragiliser un organisme déjà affaibli. Des psychotropes, des anticoagulants... Des choses qu'on impute facilement à la vieillesse.

—Donc, elle n'utilise pas des méthodes brutales. Elle raffine sa technique, comme un empoisonneur.

—Oui. Et la met en scène. Une chute dans les escaliers, un chauffage défectueux pour provoquer une intoxication au monoxyde de carbone, un repas mal digéré. La façade d'une compassion sans faille. Elle est méthodique.

Madame Moreau s'imagina Marion, le sourire aux lèvres, administrant subrepticement un produit à une victime. L'image était glaçante. Le café sentait maintenant les vapeurs douceâtres des viennoiseries. Dehors, un groupe de touristes passait, riant aux éclats. La vie continuait, ignorante du drame qui se nouait à la table. La librairie Gallimard, à quelques pas, offrait des couvertures colorées.

—Je veux des détails, demanda Madame Moreau, les yeux rivés sur Leroy. Je veux tout savoir sur cette Marion Dubois. Ses habitudes, ses failles. Je dois la connaître pour la déjouer.

Camille Dubreuil sortit une tablette du dossier.

—Nous avons préparé un condensé pour vous. Ses anciennes adresses, ses relations, ses investissements. Tout ce que nous avons pu glaner.

—Et aussi, ajouta Leroy, les profils des autres victimes. La manière dont elle les a approchées. Le calendrier des « accidents ». Vous y verrez le schéma.

Madame Moreau saisit la tablette. Elle sentit un poids dans sa main, le poids de la responsabilité. Elle n'était plus une simple victime potentielle, elle devenait une actrice. Une pièce maîtresse.

—J'accepte, dit-elle enfin, sa voix ferme. Mais à une condition.

Leroy et Dubreuil la regardèrent, attentifs.

—Si cette femme est prise, si la preuve est irréfutable, je veux assister à son interrogatoire. Et à son procès. Je veux voir cette prédatrice tomber.

Dubreuil hésita un instant, puis échangea un regard avec Leroy.

—Ce n'est pas habituel, Madame.

—Je ne suis pas une victime habituelle. J'ai le droit de voir la justice se faire. Ma justice.

Leroy hocha la tête.

—Nous ferons notre possible. Sous réserve de la procédure, bien entendu. Mais soyez assurée que nous ferons en sorte que vous soyez tenue informée à chaque étape.

Madame Moreau sourit, un sourire faible mais déterminé. L'arôme fort du café se mêlait à une nouvelle odeur, celle du danger et de l'espoir. Elle avait l'impression que chaque façade de Paris, des immeubles haussmanniens aux petites boutiques du quartier latin, était maintenant complice de ce plan risqué. Plus loin, le jardin du Luxembourg offrait une oasis de verdure, un contraste saisissant avec la noirceur de l'intrigue.

—Bien, dit-elle. Alors, commençons. Donnez-moi ce téléphone. Et dites-moi comment nous allons orchestrer la prochaine rencontre avec Madame Dubois. Je sens qu'elle ne va pas tarder à se manifester. Mon isolement doit l'attirer comme un aimant.

L'inspecteur lui tendit un petit téléphone noir, fin et discret. Le poids du destin tenait désormais entre les mains d'une ancienne juge, prête à jouer son rôle dans une partie macabre dont les enjeux étaient la vie et la mort. Le tintement d'une clochette annonçant l'arrivée d'un nouveau client se perdit dans l'agitation du café. La chasse était ouverte. Le piège, lentement, se refermait.

11.

Conspiration Fragile

Marc Fournier sentait la sueur froide perler sur sa nuque, collant sa chemise froissée. L'écran de son portable diffusait une lumière crue sur son visage tendu. Ses doigts tremblaient légèrement tandis qu'il faisait défiler l'article du blog « ImmoVeritas Paris », une source d'information relativement fiable, connue pour ses enquêtes parfois féroces sur le microcosme parisien. L'en-tête, en gras, dominait l'ouverture : « SÉRIE NOIRE SUR LES VIAGERS PARISIENS : SIMPLE COÏNCIDENCE OU MANŒUVRE CRIMINELLE ? »

Une boule de glace se forma dans son estomac. Il relut le titre, puis le paragraphe introductif. Il n'y avait aucune mention directe de lui, ni de Marion, ni de Maître Delorme. Pourtant, chaque mot résonnait comme une balle perdue, sifflant dangereusement près de sa tête. L'article, signé d'un pseudonyme – « Le Fouineur » –, évoquait

une « recrudescence suspecte de décès » de vendeurs en viager, tous propriétaires de biens immobiliers de grande valeur, principalement dans les 16e et 17e arrondissements de Paris. La rue de Courcelles, la rue Raynouard, des noms familiers, ceux d'anciennes victimes.

—Putain de merde, murmura-t-il, la voix rauque.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier débordant sur la table basse de son salon, son petit appartement du 15e arrondissement, soudain trop exigu. L'odeur de tabac froid et de vieux café accentuait son malaise. Depuis quand les journalistes s'intéressaient-ils aux viagers ? C'était la question qui tournait en boucle dans son esprit. La réponse, il l'a connaissait : jamais. Jamais auparavant ce genre d'affaire n'avait attiré l'attention médiatique. Ça puait la machination. Quelqu'un tirait les ficelles. Quelqu'un savait. Ou du moins, se posait des questions.

Il se leva d'un bond, traversant le salon en trois pas, les mains plaquées sur les tempes. Son regard balayait les murs, comme s'il cherchait une issue à cette angoisse qui le rongeait. Il attrapa une bouteille de whisky bas de gamme et se versa une lampée directement dans la gorge. Le liquide brûlant ne fit qu'attiser sa panique. Son téléphone

vibra. Un message de Marion. « On se voit demain. Urgent. » Le court texte, aussi froid qu'une lame, ne fit qu'amplifier son désarroi.

Marion... Elle était à l'origine de tout. Sa froideur, son intelligence diabolique, sa soif inassouvie de tout posséder. Il l'avait suivie, fasciné et effrayé. Mais cette fois, la toile se resserrait dangereusement. L'article ne parlait pas de meurtres, non. Mais il mentionnait des « coïncidences troublantes », des « dossiers exceptionnellement rapides clôturés par la même étude notariale », et un « manque étrange d'investigation approfondie sur les circonstances des décès ». Maître Delorme. Le notaire corrompu. Son nom n'était pas cité, mais le message, pour qui savait lire entre les lignes, était transparent.

Il revoyait les visages des victimes. Madame Hélène Dubois, son appartement haussmannien rue de la Faisanderie. Monsieur Paul Leclerc, sa maison de campagne à Grosrouvre. Des existences effacées sans un bruit, des biens avalés par leur système. Il s'était toujours dit que le risque était minime. Des vieillards seuls, sans héritiers directs. Qui irait chercher ? Qui s'en soucierait ?

Apparemment, quelqu'un. Et ce « Fouineur » n'était peut-être que la pointe de l'iceberg. La police. La PJ. Leroy. Le nom du Capitaine Thomas Leroy traversa son esprit comme un éclair. L'agent immobilier se rappela une visite suspecte d'un homme à l'allure trop nonchalante dans son agence il y a quelques semaines, un faux client intéressé par un bien, posant des questions un peu trop précises sur le fonctionnement du viager. Il avait écarté l'idée à l'époque, mais maintenant...

La sueur imbibait son dos. Trahir. Le mot résonnait. Lâcher Marion, lâcher Delorme. Se protéger. C'était une question de survie. Mais Marion... Elle était dangereuse. Elle ne lui pardonnerait jamais. Si elle découvrait qu'il avait parlé, il n'y aurait nulle part où se cacher. Pourtant, s'il ne faisait rien, c'était la prison, ou pire.

Il se remémora la dernière conversation avec Leroy, quelques jours auparavant. Une rencontre fortuite, prétendument. Au café « Le Diplomate » près de la Place de l'Étoile. Leroy avait subtilement laissé entendre que « certaines enquêtes pouvaient prendre des tournants inattendus » et que « la justice était parfois reconnaissante envers ceux qui aidaient à faire

éclater la vérité ». Des paroles en l'air, pensait-il alors. Aujourd'hui, elles prenaient un sens glaçant.

Il sortit son téléphone. Le numéro de Marion s'affichait. Il hésita. Il pouvait encore feindre l'ignorance. Mais le piège se refermait. Il le sentait. L'étau se resserrait à chaque ligne de l'article, à chaque image de vieillard seul qui lui venait à l'esprit. Il s'était cru intouchable. Il avait cru à la perfection du plan de Marion. La mort douce, naturelle. Mais il y avait toujours un détail, un grain de sable.

Pendant ce temps, à quelques kilomètres de là, dans son bureau cossu du 8e arrondissement, Maître Philippe Delorme écoutait d'une oreille distraite le message vocal de son épouse rappelant l'anniversaire de leur fille. Ses yeux étaient fixés sur un rapport de police non officiel, glissé sous sa porte par une source complaisante. Une note anodine. L'enregistrement d'une conversation téléphonique, interceptée par erreur, disait le document. Une femme, dont la voix était étrangement familière, mentionnait son nom.

—Delorme est mou. Il a peur. On ne peut pas le laisser nous ralentir.

C'était Marion. Incontestablement Marion. Son sang se glaça. Elle envisagea de le jeter aux loups. La voix de son épouse, d'une douceur

habituellement apaisante, ne parvenait plus à percer la chape de glace qui venait de l'envelopper. Les mots de Marion dans l'enregistrement résonnaient dans la pièce silencieuse. Il avait cru être intouchable, que son statut de notaire serait une armure. Mais il n'était qu'un pion. Un pion sacrificiable.

Il prit une profonde inspiration, tentant de maîtriser le tremblement de ses mains. Le sentiment d'être surveillé était devenu presque permanent ces derniers jours. Un coup de fil anonyme, un regard un peu trop insistant d'un passant, des dossiers qui s'accumulaient étrangement sur son bureau. Le système qu'il avait cru maîtriser se retournait contre lui. Il se rappela une conversation avec un confrère, lors d'un dîner au Lasserre, rue de Marignan, qui avait mentionné une enquête informelle de la brigade financière pour des infractions moins graves que les siennes, mais qui avait fini par éclater au grand jour. La respectabilité était un voile fin.

Marc, lui, était en nage. Il se rappela une vieille affaire, celle des “empoisonneurs de la Riviera”, un fait divers des années 80 où un couple avait été condamné pour avoir empoisonné des personnes âgées afin de récupérer leurs biens. Les coupables avaient été trahis par un complice qui avait craqué

sous la pression. L'histoire se répétait. Il n'était pas un monstre comme Marion, il n'avait jamais voulu en arriver là. Il voulait juste une vie facile. Et maintenant, sa vie facile était sur le point de le broyer.

Il fixa son téléphone, le doigt suspendu au-dessus du clavier. L'idée de composer le numéro de Thomas Leroy germait, grandissait, s'imposait avec une urgence terrifiante. C'était la seule issue. La seule façon d'éviter la spirale infernale que Marion avait créée. Il ferma les yeux, imaginant les conséquences. La fureur de Marion, le déshonneur, peut-être la prison à perpétuité. Mais de l'autre côté, il y avait la liberté, une chance de s'en sortir. Un silence assourdissant emplissait l'appartement. La décision était suspendue, lourde de destin.

Le silence oppressant de la salle d'écoute collait à la peau. Thomas Leroy, le capitaine, se penchait en avant, le front plissé, les doigts tambouinant une symphonie anxieuse sur le casque posé devant lui. À ses côtés, Émilie

Roussillon, la jeune procureure adjointe, tenait une paire d'écouteurs, son visage pâle éclairé par les reflets verdâtres des écrans de contrôle. La sueur perlait aux tempes du capitaine. Il était minuit passé, et l'odeur du café froid de la machine du commissariat de la rue du Château des Rentiers flottait dans l'air vicié.

— Repasse-moi ça, murmura Leroy. Le passage sur la villa de Grimaud.

Émilie rembobina, un clic discret résonnant dans le silence. La voix de Maître Delorme, grasse et assurée, emplissait de nouveau l'espace.

« ... un dossier délicat, mais très juteux, vous comprenez. Cette petite villa à Grimaud... une merveille. Le marché est excellent en ce moment. On parle de... disons, un prix très intéressant, bien au-dessus de l'estimation initiale, grâce à mon réseau. »

Une voix plus jeune, celle de Marc Fournier, répondait avec un rire nerveux. « Magnifique, Maître. Toujours aussi efficace. Et pour la commission ? »

Delorme toussa, un son sec. « Les honoraires, Marc, pas la commission. Terminologie juridique. Disons que la part du lion sera bien partagée. Et... il faudra veiller à ce que l'argent soit bien

réparti. Discrètement. Vous savez, pas de vagues. Surtout avec... les arrangements précédents. »

Le silence tomba, lourd de sous-entendus. Leroy retira son casque, le posant avec un soupir.

— « Les arrangements précédents »... il ne parle pas de la décoration intérieure. Et « part du lion » pour une villa vendue bien au-dessus du marché... C'est gros, non ?

— Grosse déduction, Capitaine, rétorqua Émilie, les yeux rivés sur les retranscriptions. Mais ce n'est pas une preuve formelle. Juste... des murmures suspects.

Elle fit défiler d'autres extraits: un appel où Delorme s'inquiétait de « la discréction absolue » d'un virement depuis une nébuleuse société basée au Luxembourg, un autre où il évoquait « optimiser la succession » d'un certain Monsieur Leclerc, veuf, avec une urgence étonnante.

— Leclerc... c'était la victime du chauffage défectueux, il y a six mois, non ? demanda Leroy, se servant une nouvelle tasse de ce café imbuvable.

— Exactement. Décédé d'une intoxication au monoxyde de carbone. Dossier classé, répondit Émilie, un frisson la parcourant. Mais ce qui me trouble, c'est la récurrence de ces « optimisations » juste avant ou après les décès.

Elle pointa du doigt un autre écran, affichant un tableau synthétique des flux financiers des viagers signés par Delorme. Des montants importants transitaient via des comptes offshore, échappant en partie aux radars traditionnels.

« Mon réseau », « part du lion », « arrangements précédents »... ces expressions résonnaient comme des coups de marteau dans la tête de Leroy. La compromission de Delorme était là, palpable, mais toujours hors de portée de la preuve irréfutable. Chaque transaction était un château de cartes, chaque mot un fil ténu.

— Ce qui me frappe, Capitaine, c'est le timing, ajouta Émilie. Toujours une vente rapide, puis une série de mouvements financiers complexes. Et toujours ces propriétaires isolés, sans héritiers directs. C'est trop coordonné pour être une simple série de coïncidences malheureuses.

Leroy hocha la tête, un goût amer dans la bouche. « Trop » était le mot juste. La froideur des chiffres, la mécanique implacable des transferts d'argent, tout ça dégageait une odeur de soufre. Mais ils marchaient sur des œufs. Delorme était un notaire respecté à Paris, une figure intouchable dans le quartier de la Madeleine, avec des liens dans les hautes sphères de la bourgeoisie

parisienne. Faire une erreur maintenant, c'était anéantir des mois d'enquête clandestine.

— On a localisé la villa de Grimaud, annonça Émilie. Appartient à une certaine Madame Hélène Dubois. Ancienne professeur de littérature, veuve, aucun héritier connu. Et devinez quoi ? Le viager a été signé il y a trois semaines.

— Et la propriétaire est... ?

— Toujours en vie, pour l'instant, répondit Émilie d'une voix monocorde. Mais très isolée. Et, d'après nos sources discrètes, Marion Dubois a commencé ses « visites de courtoisie » la semaine dernière.

Un froid glacial s'insinua dans la pièce. Le timing. Toujours le timing. La machine infernale était lancée, et Madame Hélène Dubois était la prochaine proie désignée, une pièce de plus dans cet échiquier macabre.

Leroy se leva, massa sa nuque endolorie. « On doit trouver un moyen de remonter ces fonds. Ces sociétés écrans au Luxembourg... ce ne sont pas des fantômes impunis. »

La procureure, déterminée, acquiesça. « Nous avons un contact à la douane judiciaire, spécialisé dans les montages complexes. Il pourrait nous aider à percer ces écrans. L'enquête risque de

devenir internationale. » Mais pour le moment, c'était le terrain qui comptait. Les murmures de la nuit, les voix capturées, suffisaient à soulever le voile sur une vérité glaçante : Maître Delorme était bel et bien un rouage essentiel de cette machination. Pas seulement un notaire cupide, mais un complice actif, dont chaque signature scellait bien plus qu'une simple transaction immobilière.

Leroy fixa les écrans, les lignes de texte défilant comme des sentences. L'eau se resserrait, lentement, inexorablement. Le notaire, l'agent immobilier, l'institutrice... le triangle infernal était presque révélé. Il restait à prouver que derrière les mots veloutés, les sourires de façade et les papiers soigneusement tamponnés, se cachait une intention criminelle, froide et calculatrice. Le soleil se lèverait bientôt sur Paris, mais pour eux, la nuit n'était pas encore finie. Les victimes n'avaient pas eu la chance de voir le jour.

La fatigue pesait, mais Leroy connaissait ce type d'adrénaline, cette brûlure qui maintenait l'esprit en éveil quand le corps réclamait le repos. Il scruta une photo de Maître Delorme affichée sur un des écrans : un homme corpulent, aux traits affables, des lunettes cerclées d'or posées sur un nez proéminent. C'était le visage de la

respectabilité, celle qui inspire confiance et endort la méfiance. Le parfait masque pour un prédateur.

— Dans un des appels, il mentionne un certain « projet Saint-Julien », rappela Émilie, cherchant l'extrait. Ah, le voici : « Le projet Saint-Julien avancera doucement, mais sûrement. Nous avons des garanties, surtout grâce à l'apport d'argent frais des... nouvelles acquisitions. »

— « Saint-Julien »... un nom de code pour une nouvelle opération ? Son instinct de flic s'éveillait. Ou peut-être un investissement légitime, nettoyé par les profits du viager.

Émilie, les yeux plissés, croisa ses bras sur sa poitrine. — J'ai vérifié. « Saint-Julien » est le nom d'un vaste programme immobilier en développement dans la Drôme Provençale. Des villas de luxe, un golf... Une excellente opération, de faca de. Très haut de gamme.

Leroy sentit une rage froide monter en lui. Un notaire, censé assurer la légalité et la protection des biens, transformant le désespoir de personnes âgées en briques et mortier pour des villas de luxe. L'image était insupportable.

— On a besoin de plus. On a besoin de l'odeur du sang dans le portefeuille, rétorqua Leroy. Sans cela, il pourra toujours clamer l'ignorance, la bonne foi d'un homme d'affaires un peu trop zélé.

La procureure s'approcha d'une carte de France épinglee au mur, parsemée de point rouges là où les viagers de Delorme s'étaient conclus, des décès s'étaient enchaînés, des biens étaient vendus à la hâte. La carte ressemblait désormais à une constellation macabre, les points rouges éclairant les zones d'influence du trio. Des villes côtières du sud – Nice, Arcachon, Saint-Malo – aux quartiers chics de Paris.

« Regardez cette concentration ici, Capitaine. Cinq cas en moins de dix-huit mois sur le littoral Atlantique. Toujours des maisons avec vue sur mer, des biens prisés. »

Leroy se pencha sur la carte. « Des lieux de villégiature. Faciles à revendre. Moins de contrôle aussi, peut-être, quand les voisins sont des résidents secondaires. »

L'enquête s'ancrait désormais dans le réel du marché immobilier français, avec ses zones tendues et ses opportunités de blanchiment.

— Et ça, reprit Émilie, désignant une note. Un virement de deux cent mille euros depuis un compte à Genève. Destinataire : une société-écran à Chypre. Motif : « Conseil en optimisation fiscale ». Sans aucun détail précis. Deux jours après le décès de Monsieur Paul Leclerc.

— Le notaire est un loup déguisé en agneau, ronchonna Leroy. Et le loup est bien organisé.

Le tableau, montrant les centaines de transactions, était un labyrinthe de chiffres, de noms à peine lisibles. Mais les anomalies surgissaient, nettes. Des estimations sous-évaluées, des ventes rapides, des fonds qui s'évanouissaient dans des paradis fiscaux. Le silence de la salle était brisé par les bips réguliers des enregistreurs.

Émilie pointa un graphique comparatif. Les honoraires de Maître Delorme avaient explosé ces deux dernières années, atteignant des sommets jamais observés dans son ancien cabinet. Une croissance organique douteuse pour un homme qui se plaignait encore, il y a trois ans, de la lenteur du marché.

— Il a trop pris confiance, commenta Leroy. Il a cru que son expertise en montages complexes le rendrait intouchable.

— L'orgueil précède la chute, Capitaine, dit Émilie. Et nous sommes là pour ça.

Leroy secoua la tête. La chute serait spectaculaire, c'est sûr. Mais il restait encore beaucoup à faire. La preuve irréfutable, celle qui briserait la façade de respectabilité du notaire, restait l'objectif principal. Pour l'instant, ils

n'avaient que des briques de suspicions, certes solidement assemblées, mais sans le mortier d'une preuve concrète de la collusion dans les décès. Delorme était corrompu, oui. Mais est-ce qu'il était un complice de meurtre ? La question restait en suspens, lourde, menaçante, imprégnant l'atmosphère de la salle d'écoute. La nuit était loin d'être terminée.

12.

Dernier Acte

L'air moite de ce début de printemps parisien collait à la peau de Marion. La rue du Cherche-Midi, d'ordinaire si bruyante, semblait retenir son souffle sous un ciel bas, chargé de menaces. Chaque pas résonnait sur le trottoir décrépit, une caisse claire pour le battement régulier de son cœur, imperturbable. Elle vérifia une dernière fois son allure dans le reflet d'une vitrine de bouquiniste, s'assurant que sa robe d'institutrice modèle – un tissu léger à motifs discrets – masquait parfaitement son intention. Impeccable. Comme toujours. L'appartement de Madame Moreau n'était qu'à quelques mètres, dans un immeuble haussmannien dont la façade grise portait les stigmates du temps, mais dont les balcons de fer forgé gardaient une élégance farouche.

Elle sonna. La mélodie aigrelette d'un carillon retentit, aussitôt suivie du cliquetis d'un pêne. La

porte s'entrouvrit. Madame Moreau, petite silhouette fragile dans son châle de laine, l'accueillit avec un sourire hésitant. Ses yeux, d'un bleu délavé par l'âge, portaient l'empreinte d'une méfiance que Marion avait appris à décoder.

— Chère Madame Dubois, quelle surprise, articula Madame Moreau d'une voix rauque, les mots pesant chacun de leur poids.

— Je passais dans le quartier, Madame Moreau, et je ne pouvais me résoudre à ne pas prendre de vos nouvelles. Votre chat m'avait manqué, avança Marion, un sourire parfait accroché à ses lèvres.

Le chat, un persan au pelage immaculé, traçait justement des ronds autour des chevilles de l'ancienne juge, son unique compagne. Marion le caressa du revers de la main, un geste anodin, parfaitement maîtrisé. Elle traversa le vestibule, ses sens en alerte. L'odeur du vieux bois ciré et de la poussière s'entremêlait au parfum discret d'une eau de Cologne bon marché. Rien n'avait changé depuis sa dernière visite. En apparence.

Madame Moreau la guida vers le salon, une pièce vaste et lumineuse, encombrée de meubles anciens et de bibliothèques débordant d'ouvrages. Sur une petite guéridon en

marqueterie, près d'un fauteuil en velours fané, trônait un pilulier hebdomadaire. Sa cible.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Voulez-vous un thé ? Ou peut-être un petit gâteau que la boulangerie de la rue des Martyrs m'a livré ce matin ? demanda Madame Moreau, déjà en route vers la cuisine.

— Un thé serait parfait, merci beaucoup, répondit Marion, sa voix douce et posée.

Dès que Madame Moreau disparut de son champ de vision, Marion jeta un coup d'œil furtif autour d'elle. Pas de caméras visibles. Elle vérifia les recoins, les étagères, la plante verte dans l'angle. Rien. Elle avait pourtant imaginé toutes les hypothèses, anticipé tous les pièges. La paranoïa de Madame Moreau était sa faiblesse, et Marion comptait bien l'exploiter.

La vieille femme revint, tenant un plateau sur lequel fumaient deux tasses de porcelaine fine. Elle servit le thé, ses mains noueuses tremblant légèrement.

— Comment allez-vous, Madame Moreau ? Votre santé, cet hiver... murmura Marion, sa voix empreinte d'une fausse sollicitude.

— Oh, vous savez, à mon âge, on ne rajeunit pas. Mais je tiens bon. Mon grand-père disait

toujours : « La vie est un combat, mais la victoire est à ceux qui savent attendre. »

Marion accusa le coup, imperceptiblement. La vieille femme citait un adage qui résonnait étrangement avec sa propre philosophie. Elle sourit.

— Quelle sagesse. Mais n'êtes-vous pas un peu seule, parfois ?

— On s'habitue à la solitude, ma chère. Elle devient une vieille amie. Plus fidèle que certains êtres humains, croyez-moi.

Un silence étrange s'installa, lourd de non-dits. Marion but une gorgée de thé. Le temps pressait.

— J'ai remarqué que vous aviez des nouvelles lunettes. Sont-elles confortables ? Un si grand changement peut parfois perturber.

— En effet. Mon opticien, un jeune homme fort charmant d'ailleurs, rue de Rennes, m'a conseillé ce modèle. Il s'avère que ma vue a baissé un peu plus que prévu. Il m'a même dit que certains traitements pouvaient déséquilibrer la vision.

Marion retint un sourire. La brindille qu'elle cherchait.

— Ah, oui, les médicaments... C'est si compliqué tout ça. Un dosage peut changer la donne. Il faut être vigilant.

Madame Moreau hocha la tête, ses yeux fixant le vide un instant.

— Je suis méticuleuse. Chaque soir, je vérifie mon pilulier. J'ai même des petites pastilles colorées pour ne pas me tromper.

Ses yeux bleus s'attardèrent sur le pilulier du guéridon.

Marion sentit une montée d'adrénaline. L'occasion était là, offerte sur un plateau. Elle se leva, feignant de s'intéresser à une pile de livres sur une étagère à proximité.

— Oh, un Baudelaire ! Les Fleurs du Mal. Un chef-d'œuvre absolu. Vous avez un goût certain, Madame Moreau.

Pendant qu'elle parlait, ses doigts, d'une dextérité impressionnante, glissèrent vers le pilulier. Elle avait préparé son coup. Dans sa petite trousse à maquillage, un étui contenant quelques comprimés inoffensifs. Des anxiolytiques légers, parfaitement dosés pour ne pas alerter un médecin de prime abord, mais suffisants pour créer un tableau de confusion chez une personne âgée. Quelques-uns de ces comprimés remplaceraient les bêta-bloquants habituels de Madame Moreau, bouleversant ainsi son équilibre cardiaque sans laisser de trace évidente à l'autopsie. Les « accidents » arrivaient

si souvent aux personnes âgées dont le cœur "lâchait".

Ses doigts effleurèrent le plastique du pilulier. Personne ne la regardait. C'était le moment.

Puis, une imperceptible lueur rouge dans le coin supérieur gauche du cadre d'un tableau représentant un paysage de Provence. Une lueur si faible qu'elle aurait pu ressembler à un défaut de la peinture, un reflet. Mais Marion était un prédateur. Ses sens étaient affûtés. Son cœur fit une embardée. Elle se figea, son bras à mi-chemin.

Une petite caméra, astucieusement dissimulée dans le cadre doré. Invisible à l'œil nu pour le profane, mais pas pour elle. La lueur, moins d'un micron, un simple pixel qui s'allumait discrètement quand elle était activée.

La voix de Madame Moreau la tira de sa torpeur.

— Vous admirez la peinture ? C'est une vue de Gordes. Un souvenir de ma jeunesse...

Marion retira sa main comme si elle avait été brûlée. Elle se força à sourire, ses traits tirés.

— Magnifique, Madame Moreau. Vraiment.

Elle se rassit, son esprit tourbillonnant. Le piège. Elle n'était pas le chasseur, elle était la proie. Madame Moreau l'avait piégée. Ou

quelqu'un d'autre. La vieille femme avait toujours semblé trop perspicace, trop résiliente. Mais à ce point ?

Elle jeta un coup d'œil au pilulier. Les comprimés étaient à leur place. Pour l'instant. L'air de la pièce devint subitement pesant, étouffant. Chaque parole de Madame Moreau lui parut imprégnée d'une double signification.

— Vous savez, Madame Dubois, j'ai toujours préféré anticiper les choses. Dans mon métier, à la cour d'appel de Paris, il fallait toujours avoir un coup d'avance. Savoir lire entre les lignes, déceler le mensonge sous le masque de la respectabilité.

Marion sentit un frisson glacial lui parcourir l'échine. La vieille femme la regardait fixement, ses yeux bleus perçants. Était-ce une provocation ? Une simple coïncidence ?

— C'est une excellente approche, Madame Moreau. Surtout de nos jours. On ne sait jamais à qui se fier.

— En effet. La confiance est une chose précieuse. On ne la donne qu'une seule fois. Et si elle est trahie... Elle ne revient jamais. Surtout quand il s'agit de questions de vie ou de mort.

Marion déglutit. La chaleur des tasses s'était dissipée. Ses mains étaient moites. Elle devait partir. Tout de suite. Elle avait été démasquée. Le

piège de Leroy, elle n'avait aucun doute. Elle avait l'impression d'être prise dans une toile d'araignée invisible, chaque fil se resserrant doucement autour d'elle.

— Je dois vous laisser, Madame Moreau. Mes élèves m'attendent. J'ai un atelier de lecture à préparer.

— Déjà ? Mais nous étions si bien. Ne restez pas dans les embouteillages de la rue de Vaugirard et soyez prudente.

Madame Moreau se leva, son sourire inchangé, mais son regard restait insondable. Elle l'accompagna jusqu'à la porte, le chat se frottant à nouveau contre ses jambes.

— Revenez quand vous voulez, ma chère Madame Dubois. Je serai toujours ravie de vous recevoir. Je ne vous ai pas tout dit, non.

Le ton de la vieille femme était trop doux, trop poli. Il dissimulait un avertissement. Un ultimatum.

Marion sortit dans la rue, l'air printanier lui semblant désormais glacé. Elle avait la sensation que tous les yeux de la rue du Cherche-Midi étaient braqués sur elle, que la ville entière avait assisté à son échec. La petite lueur rouge du tableau clignotait encore dans son esprit, brûlante. Elle avait joué. Elle avait perdu. Mais il

n'était pas question d'abandonner. Pas encore. La partie ne faisait que commencer. Elle sentait le regard de Madame Moreau dans son dos, un regard qui semblait percer toutes ses couches de respectabilité, et qui voyait la prédatrice qu'elle était réellement. La chasseuse était devenue la chassée. La nuit allait tomber sur Paris, elle promettait d'être longue et froide.

Elle se hâta, ses pas s'accélérant sur les pavés humides, comme pour fuir une menace invisible mais palpable. Elle devait reconsidérer son plan, tout revoir. La vieille femme était une adversaire bien plus redoutable qu'elle ne l'avait imaginé. Et Leroy, l'enquêteur tenace, était plus proche qu'elle ne l'aurait jamais cru. L'échec de cette "visite de courtoisie" n'était pas une simple déconvenue, mais un signal d'alarme assourdissant. Son empire, bâti sur le sang et l'ingéniosité, vacillait. La rançon du viager serait peut-être le prix de sa propre liberté.

* * *

Le tic-tac régulier de la pendule empire Empire du salon de Madame Moreau masquait à peine le

battement pressant du cœur de Marion. Rue du Faubourg Saint-Honoré, l'élégance haussmannienne de l'immeuble épousait parfaitement son image d'institutrice irréprochable. Elle était à l'heure, un bouquet de roses blanches à la main, un sourire impeccable accroché à ses lèvres. L'appartement, avec ses hauts plafonds, ses moulures finement ouvragées et son parquet en point de Hongrie, respirait l'ordre ancien, la vie bourgeoise. Mais pour Marion, ce n'était qu'une coquille vide, bientôt à elle.

Madame Moreau, malgré ses quatre-vingt-trois ans, se tenait droite comme un i dans un tailleur de velours d'un bleu profond. Ses yeux vifs, anciens juges d'instruction, scrutaient Marion avec une acuité désarmante.

— Ma chère Marion, vous êtes d'une ponctualité exemplaire, comme toujours. Entrez, je vous en prie.

Sa voix était douce, mais chaque mot résonnait d'une intelligence affûtée. Marion le savait. Cette femme n'était pas comme les autres. C'était une cible, certes, mais une proie dangereuse.

— Comment allez-vous aujourd'hui, chère Madame Moreau ? Votre santé, c'est ma principale préoccupation.

Marion déposa les roses sur une console Louis XV, sa pochette en cuir finement ouvragée à ses côtés. Son regard balaya la pièce. Un chat siamois roux, prénommé Cléopâtre, dormait paresseusement sur un coussin de soie. Un détail la frappa : le petit réveil numérique sur la table de chevet, qui n'avait rien à faire là. Son cadran était légèrement tourné vers le lit, puis vers l'entrée du salon. Étrange. Et le détecteur de fumée, un peu trop bas sur le mur, juste au-dessus d'une étagère pleine de livres. L'esprit de Marion, aiguisé, le nota, sans le juger menaçant. Juste une légère bizarrerie de vieille dame. Elle s'assit en face de Madame Moreau.

— Je me sens comme un vieux chêne, Marion. Toujours debout, mais les racines commencent à fatiguer.

Un sourire fin étira les rides au coin des yeux de Madame Moreau. Elle tendit une main fine vers une petite table ornée de dentelles.

— Souhaitez-vous un thé ? J'ai du Darjeeling.

— Avec plaisir, chère Madame Moreau. Ne vous donnez pas cette peine, je peux vous aider.

— Non, non. Je me sens encore capable de ce petit effort. L'activité, c'est la clé. Et puis, je connais mes tiroirs mieux que personne.

Madame Moreau se leva lentement, sa démarche fluide malgré son âge, et se dirigea vers la cuisine attenante au salon. C'était le moment.

Marion jeta un coup d'œil discret à la pochette noire restée sur la console. Ses doigts effleurèrent le cuir glacé. Dans un mouvement fluide, elle l'ouvrit et en sortit une petite boîte de Striadyne, un anticoagulant courant. Elle avait soigneusement préparé des capsules contenant une dose létale, à échanger avec celles du blister de Madame Moreau. Prétexte? La vieille dame oubliait parfois ses prises. Marion avait « trouvé » une plaquette de ses médicaments lors d'une visite précédente, prétextant vouloir vérifier les dates de péremption, et avait juré de rapporter la « nouvelle » boîte.

— Ah, j'allais oublier, Madame Moreau ! Je vous ai rapporté votre plaquette de Striadyne. J'ai bien fait, n'est-ce pas ? La vôtre était presque vide.

Marion sortit le blister qu'elle avait préparé de sa pochette, à côté de son téléphone portable, écran noir. Elle l'avait déjà repéré sur la table basse, à portée de main de Madame Moreau. Son plan était d'une simplicité redoutable. Échanger le vrai blister contre le faux, prétextant une aide.

Dans la cuisine, le siflement d'une bouilloire perça le silence relatif de l'appartement. Le temps était compté. Marion se leva d'un bond léger, ses gestes empreints d'une efficacité froide. Elle se pencha sur la table basse, là où se trouvait le pilulier hebdomadaire de Madame Moreau. Transparente, la petite boîte affichait les compartiments pour chaque jour de la semaine. Ses yeux scannèrent la ligne du jour, mercredi, le petit compartiment rempli de pilules diverses.

Ses doigts agiles et précis, l'habitude du geste mortel. Elle repéra la plaquette de Striadyne entamée, posée à côté du pilulier. D'un mouvement vif, elle la glissa sous le coussin du fauteuil de Madame Moreau, un geste imperceptible pour qui n'aurait pas l'œil aiguisé, ou des caméras. Le second blister, celui contenant les surdoses, prit sa place. C'était fait. Ses doigts remirent en place le pilulier, comme si de rien n'était. Un léger frisson de triomphe la parcourut.

« Quelques jours, et tout sera fini. La maison de campagne, le haussmannien. Ma rançon. »

Dans une camionnette banalisée garée discrètement rue d'Anjou, à quelques encablures, le Capitaine Thomas Leroy fixait l'écran de contrôle. Les images, nettes et colorées, provenaient de trois angles différents de

l'appartement de Madame Moreau. Le détecteur de fumée, le réveil sur pied et un cadre-photo discrètement modifié pour dissimuler les micro-caméras. Marion, sur l'écran, souriait, son visage d'ange masquant l'horreur.

— C'est bon... elle l'a fait, murmura une voix. C'était le lieutenant Dubois, un jeune officier IT passionné d'électronique et membre de son équipe.

Sur l'écran, Marion venait de se rasseoir, un air de parfaite innocence. Madame Moreau revint du thé, une théière fumante et deux tasses anciennes posées sur un plateau d'argent.

— Voilà, un bon thé chaud. Il vous réchauffera, Marion.

— Merci infiniment. Vous êtes si attentionnée.

Marion trempa ses lèvres dans la boisson, un goût âpre. Ses yeux observaient Madame Moreau qui prenait une de ses pilules du pilulier. Sans un regard. Sans une hésitation. La machine était en marche.

À l'extérieur, le moteur de la camionnette se mit à vrombir doucement. L'équipe d'intervention, déjà prête en civils, ajustait discrètement ses gilets pare-balles. Un coup de fil du Capitaine Leroy, quelques instants plus tard,

signalant le feu vert. « En route. Mission accomplie. » Le signal était donné.

Marion se leva, son sac à main posé sur l'épaule. Un sentiment d'accomplissement l'envahissait. Encore une fois, elle avait gagné.

— Je dois vous laisser, chère Madame Moreau. Mes petits élèves m'attendent. La dictée des prépositions, vous savez...

— Bien sûr, ma chère. Soyez prudente sur la route. Et merci pour ces jolies roses. Elles sentent merveilleusement bon.

Madame Moreau la reconduisit à la porte, un sourire énigmatique sur le visage. Juste au moment où Marion saisissait la poignée, un bruit. Une sonnette. Pas celle de l'appartement, mais un autre son, insistant, grave. Celle de l'interphone de l'immeuble.

Marion fronça les sourcils. Son plan était toujours sans faille. Qui pouvait-ce être ? Madame Moreau n'attendait personne d'autre.

— Une livraison, peut-être ? s'interrogea Marion.

En bas, l'équipe du Capitaine Leroy s'était positionnée devant la porte d'entrée de l'immeuble. Les gyrophares discrets des véhicules de la PJ émettaient des flashes bleus pâles dans le crépuscule parisien.

« Trois hommes, arme apparente », murmura un des agents dans son micro-oreillette. « Trois civils armés. Ils ciblent l'immeuble. »

Madame Moreau s'approcha de l'interphone. Son doigt survola le bouton.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle, sa voix plus forte qu'à l'accoutumée.

— Police Judiciaire, Madame. Nous souhaiterions nous entretenir avec Madame Marion Dubois.

La voix était calme, posée. Trop calme. Le sang de Marion se glaça dans ses veines.

Son sourire se figea, se brisa en mille éclats. Elle pivota lentement vers Madame Moreau, dont le visage n'affichait aucune surprise. La vieille femme avait un regard d'acier. Son piège. C'était son piège.

Les pas lourds résonnèrent dans l'escalier. La porte de l'appartement faillit être arrachée. Marion recula. Ses yeux affolés se posèrent sur le réveil, le détecteur, le cadre-photo. Des points rouges clignotaient.

— Non... souffla-t-elle.

Madame Moreau souriait. Un sourire de victoire.

— Je crois que la dictée des prépositions attendra, ma chère Marion.

La porte vola en éclats.

— Capitaine Leroy. Police Judiciaire. Marion Dubois, vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous.

PARTIE V

La Chute et L'Echo

13.

Révélations Éclatantes

Dans l'appartement haussmannien de Madame Moreau, rue de Vaugirard, l'air était lourd, saturé d'une tension palpable. Marion Dubois s'activait près du chevet, ses gestes précis, presque chorégraphiés. Elle tenait une petite boîte de pilules entre l'index et le pouce, le regard fixe sur le verre d'eau posé sur la table de nuit. Un silence assourdissant emplissait la pièce, brisé seulement par le ronronnement lointain du trafic parisien et le tic-tac monocorde d'une horloge ancienne.

Madame Moreau, assise sur le bord de son lit, observait Marion avec une acuité désarmante. Son visage, marqué par les années, ne trahissait aucune émotion, mais ses yeux sombres, autrefois vifs et pétillants de l'intelligence d'une magistrate, étaient fixés sur les mains de Marion, comme pour en décrypter chaque mouvement.

— Alors, Madame Dubois, vous êtes venue pour ma petite pilule du soir ? lança Madame Moreau d'une voix qui trahissait une légère ironie.

Marion esquissa un sourire forcé, ses lèvres fines étirées en une grimace figée.

— Bien sûr, Madame Moreau. Juste un petit coup de pouce pour vous aider à passer une bonne nuit. Vous savez, à notre âge, il faut savoir s'entourer de toutes les attentions.

Elle tendit la boîte. Le regard de Madame Moreau se plissa.

— Il me semble que ce n'est pas ma boîte habituelle, dit-elle.

Marion, sans ciller, répondit avec une douceur factice.

— Oh, mais c'est une nouvelle formule, plus efficace. Votre médecin m'en a parlé. Il pense que cela vous aidera à mieux dormir.

Un frisson glacial parcourut l'échine de Madame Moreau. Elle connaissait ce regard, cette assurance calculatrice. Elle avait vu tant d'accusés arborer cette même fausse innocence. Une micro-caméra, dissimulée dans un bouton de sa robe de chambre achetée dans une petite boutique de quartier du 6ème arrondissement, clignotait discrètement, enregistrant chaque détail de la scène.

Soudain, la porte d'entrée claqua avec fracas. Deux hommes en uniforme de police envahirent le salon, suivis de près par le Capitaine Thomas Leroy, son visage grave et déterminé. Un frisson parcourut la pièce. Leroy, sans un mot, désigna Marion du menton.

— Police judiciaire ! lança le premier agent, une jeune femme aux cheveux courts, son arme pointée vers le sol. Ne bougez plus !

Marion sursauta, le verre d'eau glissant de ses doigts pour s'écraser au sol dans un tintement aigre. Des éclats de verre se dispersèrent sur le parquet ciré, comme des fragments de son masque brisé. Ses pupilles se dilatèrent.

— Qu... que se passe-t-il ? balbutia-t-elle, sa voix étrangement cassée. C'est une erreur !

Leroy s'avança, son regard perçant fixant Marion.

— Erreur ? Je ne crois pas, Madame Dubois. Nous avons tout enregistré.

Il fit un signe de tête à un de ses hommes qui tenait une tablette. L'écran afficha en direct la scène qui venait de se dérouler : Marion tendant la boîte de pilules modifiées, son sourire figé, sa tentative de manipulation. Le visage de Marion se décomposa, ses traits se tordant en une expression de pure panique, puis de rage froide.

— C'est un montage ! cria-t-elle. Je suis une institutrice respectée ! Je ne ferai jamais de mal à quiconque !

La jeune policière s'approcha, ses menottes à la main.

— Marion Dubois, vous êtes en état d'arrestation pour tentative d'homicide et...

— Non ! s'écria Marion, son calme apparent s'effritant pour révéler une sauvagerie insoupçonnée. Vous ne pouvez pas faire ça !

Elle tenta de se débattre, mais les agents la maîtrisèrent avec rapidité. Le métal froid des menottes claqua autour de ses poignets. Devant Madame Moreau, dont le regard restait impénétrable, le masque de l'institutrice aimante se fissura, laissant apparaître la prédatrice sans scrupules. Le vernis de respectabilité se craqua, révélant la froideur de ses yeux.

Leroy s'agenouilla à côté de Madame Moreau.

— Ça va, Madame ?

Elle hocha lentement la tête, un soupir de soulagement à peine perceptible franchissant ses lèvres.

— Oui, Capitaine. Grâce à vous.

Alors que Marion était escortée hors de l'appartement, un attroupement s'était formé dans la cour de l'immeuble. Des parents d'élèves,

alertés par le ballet des voitures de police. La ruelle, d'ordinaire tranquille, résonnait désormais des murmures et des exclamations.

— Ce n'est pas possible ! entendit-on. Madame Dubois ? L'institutrice de mon fils ?

Marion jeta un regard haineux à la foule, ses yeux lançant des éclairs. Son visage, si souvent doux et patient, était maintenant une carte de la fureur.

Une mère de famille, Madame Catherine Legrand, qui avait croisé Marion des centaines de fois à la sortie de l'école des Deux-Moulins, les larmes aux yeux, bégaya :

— C'est... c'est un cauchemar. Elle était si dévouée.

Dans la voiture de police, Marion gardait un silence de mort. Le flic qui l'accompagnait reçut un appel.

— Capitaine, Marc Fournier vient de nous contacter. Il veut parler. Il dit qu'il a des informations sur Delorme.

Un sourire glacial étira les lèvres de Marion. Le monde qu'elle avait si méticuleusement construit s'écroulait, mais elle n'était pas la seule à tomber. La loyauté était une faiblesse. La trahison, une constante. Le silence ne la protégeait plus.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Les flashes des photographes crépitaient, éclairant sans pitié le visage défait de Marion Dubois. Les reportages télévisés, les éditions spéciales des journaux, tout était centré sur cette femme, apparemment respectable, qui cachait une âme de tueuse. La presse locale, comme *Le Parisien*, mettait en avant des titres choc: "L'Institutrice au Double Visage." Les parents d'élèves étaient sous le choc, les collègues de Marion à l'école des Deux-Moulins, située dans le quartier de Grenelle, ne comprenaient rien. Les questions fusaient : comment une femme si investie dans son métier, si attachée à ses élèves, pouvait-elle être capable de tels actes ?

Le lycée Hélène-Boucher, où Paul Leclerc avait enseigné il y a des décennies, était également mentionné. Les témoignages de ses anciens élèves, devenus des personnalités publiques, inondaient les réseaux sociaux et les plateformes d'information. Son ancien collègue et ami, Monsieur Jean-Pierre Bertrand, disait à micro ouvert :

— Paul n'aurait jamais mérité ça. C'était un homme d'une bonté rare.

Au commissariat du 15ème arrondissement où Marion était internée, les interrogatoires se

succédaient. Marion, murée dans un déni froid, refusait de collaborer. Elle niait tout en bloc, des faits de Madame Moreau aux autres décès suspects qui commençaient à s'accumuler dans le dossier. Son regard restait vide, son cœur insensible.

Pourtant, la machine était lancée. Le piège de Leroy s'était refermé, non seulement sur Marion, mais aussi sur ses complices. Le témoignage de Marc Fournier, accablé par le poids de sa lâcheté et la peur de la prison, fut un coup de massue pour Maître Delorme. Ce dernier, qui était en train de conclure une vente importante d'un appartement près du Champ de Mars à un riche retraité en viager, fut cueilli à la sortie de son étude, son visage blafard sous le choc des accusations. Le notaire, d'ordinaire si maître de lui, s'effondra, son tailleur coûteux froissé par l'intervention brutale des policiers. Son arrestation fut aussi discrète que la sienne avait été éclatante.

Le scandale éclata avec une violence inouïe. La France entière découvrait avec effroi le réseau de prédateurs qui s'était attaqué à ses aînés, profitant de leur solitude. L'opinion publique était sidérée par cette histoire sordide où une institutrice, un agent immobilier et un notaire respectés s'étaient

alliés pour dépouiller et assassiner des personnes âgées vulnérables. Les débats sur le système du viager firent rage, les uns appelant à une réforme totale, les autres à une protection renforcée des seniors.

Leroy, bien que satisfait de la tournure des événements, ne relâchait pas la pression. Il savait que le combat était loin d'être terminé. Il restait à prouver la culpabilité de Marion au-delà de tout doute. L'enquête se poursuivait, fouillant chaque recoin de la vie de Marion, de son passé obscur à ses motivations profondes.

Marion, dans l'ombre glaciale de sa cellule, commençait à réaliser l'étendue de sa chute. Le silence de la nuit était seulement brisé par ses propres pensées, ces souvenirs de privations qui avaient nourri sa cupidité insatiable. Le luxe, le pouvoir, le contrôle... tout cela s'était envolé. Il ne lui restait que l'écho vide de ses ambitions démesurées. Elle avait construit un empire sur le sang, et cet empire était désormais en ruines. Ses larmes, si longtemps dissimulées derrière son masque de froideur, commençaient à couler, chaudes et amères sur ses joues maculées. Le reflet blafard de la lune à travers les barreaux de sa cellule reflétait une facette d'elle-même qu'elle avait toujours niée, la facette d'une femme brisée,

vulnérable, et finalement, terrifiée. Le jugement, l'opprobre, la solitude l'attendaient. Une solitude bien plus profonde que celle des victimes qu'elle avait si cruellement exploitées. Le rideau était tombé. Le spectacle sordide était terminé.

* * *

La voiture de police filait sur le bitume luisant de la nuit parisienne, avalant les kilomètres qui séparaient l'appartement de Madame Moreau du commissariat du 15ème arrondissement. Marion Dubois, menottée à l'arrière, fixait le défilé des lumières urbaines, son visage figé dans une expression de défi glacé. Le silence à l'intérieur du véhicule était pesant, chaque virage, chaque freinage, une pulsation dans le rythme effréné de sa chute. Elle sentait le poids des regards sur elle, les murmures étouffés, les jugements silencieux. Le monde qu'elle avait si méticuleusement bâti, couche après couche de respectabilité, venait de s'effondrer en un instant, comme un château de cartes soufflé par une rafale inattendue.

À ses côtés, l'agent qui l'escortait reçut un appel. La voix crépita, métallique, dans l'habitacle.

— Capitaine, Marc Fournier vient de nous contacter. Il veut parler. Il dit qu'il a des informations sur Delorme.

Un sourire sans joie, presque une grimace de triomphe amer, étira les lèvres fines de Marion. Marc. Le lâche. Elle l'avait toujours su. La loyauté était un conte de fées pour faibles. La trahison, elle, était une constante, la seule véritable monnaie d'échange dans ce monde de requins. Le silence ne la protégeait plus, mais elle ne tomberait pas seule. Il y avait une certaine satisfaction dans cette pensée, une vengeance froide contre ceux qui l'abandonnaient.

Le commissariat, un bâtiment austère aux fenêtres grillagées, semblait absorber la lumière de la rue. Des flashs crépitaient à l'extérieur, illuminant sans pitié le visage défait de Marion alors qu'elle était poussée à travers l'entrée. Des journalistes, déjà. La nouvelle se répandait comme une traînée de poudre, alimentée par la soif insatiable du public pour le scandale. « L'Institutrice au Double Visage », imagina-t-elle déjà les titres du **Parisien**, les reportages télévisés, les éditions spéciales des journaux. Le monde entier allait bientôt connaître la prédatrice derrière le masque de la bienfaitrice. La honte, elle l'avait toujours ignorée, l'avait même méprisée

comme une faiblesse. Mais maintenant, elle la sentait monter, brûlante, sous sa peau.

Dans la salle d'interrogatoire, l'air était lourd, saturé d'une odeur de café froid et de sueur. Marion s'assit, le dos droit, défiant le regard perçant du Capitaine Leroy. Il était là, devant elle, comme un spectre de son passé, un écho de toutes les vies qu'elle avait fauchées.

— Madame Dubois, nous avons les preuves. Les caméras de Madame Moreau, le témoignage de Marc Fournier...

Marion gardait un silence de mort. Son regard restait vide, son cœur insensible, ou du moins, elle le voulait ainsi.

— C'est un montage, répéta-t-elle d'une voix rauque. Je n'ai rien fait. Je suis une victime.

Leroy soupira, sa patience s'effritant.

— Victime ? De quoi, Madame Dubois ? De votre propre cupidité ?

Il posa devant elle des photos. Des visages. Madame Hélène Dubois, Monsieur Paul Leclerc. Les visages de ses victimes, souriants, innocents, avant qu'elle ne les transforme en chiffres sur un compte bancaire. Elle ne cilla pas. Chaque image était un coup de marteau sur le mur qu'elle avait érigé, mais le mur tenait bon. Pour l'instant.

Pendant ce temps, Marc Fournier, tremblant, déballait tout. Dans un bureau voisin, il parlait avec une jeune procureure adjointe, Madame Delphine Bernard, dont le regard aiguisé ne manquait aucun de ses tics nerveux. Il était un torrent de peurs et de révélations, vomissant les noms, les dates, les stratagèmes. Il décrivit comment Marion repérait les cibles, les veuves isolées des beaux quartiers, les propriétaires de biens de valeur dans le 16ème ou le 7ème arrondissement. Il expliqua les visites bienveillantes, les manipulations subtiles, les médicaments modifiés, les accidents domestiques orchestrés avec une précision glaçante.

— Elle... elle contrôlait tout, bégaya Marc, les mains moites. Les dosages, les fuites de gaz... Elle avait toujours un plan B.

Il dénonça Maître Delorme, le notaire, qui, aveuglé par les commissions substantielles, validait les transactions, maquillant les anomalies juridiques avec une expertise digne d'un faussaire. Marc raconta comment Delorme avait même orchestré la vente rapide d'un bien situé près du Champ de Mars, un appartement haussmannien ayant appartenu à une des victimes, à un prix exorbitant, évitant toute suspicion.

Au même moment, Maître Philippe Delorme, d'ordinaire si maître de lui, si respecté dans son étude cossue du 17ème arrondissement, venait d'être cueilli. Il était en train de conclure une vente importante, un viager pour un riche retraité, son sourire habituel fendu sur son visage blasard. Les policiers l'avaient interpellé à la sortie, au moment où il fermait la porte de son cabinet, la sacoche de cuir pleine de dossiers. Son tailleur coûteux, d'habitude impeccable, se froissa sous la prise brutale des agents. Le choc des accusations le frappa comme un coup de poing. Le notaire, le pilier de la communauté, s'effondra, son masque de respectabilité brisé en mille morceaux. Son arrestation fut aussi discrète que celle de Marion avait été éclatante, un contraste saisissant entre la lumière crue des projecteurs et l'ombre discrète de la compromission.

Le scandale éclata avec une violence inouïe. La France entière découvrait avec effroi le réseau de prédateurs qui s'était attaqué à ses aînés, profitant de leur solitude. L'opinion publique était sidérée par cette histoire sordide. Des débats sur le système du viager firent rage, les uns appelant à une réforme totale, les autres à une protection renforcée des seniors. Les témoignages affluaient, des anciens élèves de Paul Leclerc, professeur au

Lycée Hélène-Boucher dans le 20ème arrondissement, aux voisins de Madame Hélène Dubois, dont l'appartement haussmannien était maintenant un symbole de l'horreur. Monsieur Jean-Pierre Bertrand, ancien collègue de Paul Leclerc, déclara à micro ouvert, la voix nouée par l'émotion :

— Paul n'aurait jamais mérité ça. C'était un homme d'une bonté rare. Il avait tant donné à ses élèves.

À l'école des Deux-Moulins, dans le quartier de Grenelle où Marion avait enseigné, les parents d'élèves étaient sous le choc. Madame Catherine Legrand, les larmes aux yeux, ne cessait de répéter :

— C'est... c'est un cauchemar. Elle était si dévouée. Qui aurait pu imaginer ?

Leroy, bien que satisfait de la tournure des événements, ne relâchait pas la pression. Il savait que le combat était loin d'être terminé. Il restait à prouver la culpabilité de Marion au-delà de tout doute raisonnable. L'enquête se poursuivait, fouillant chaque recoin de la vie de Marion, de son passé obscur à ses motivations profondes. Il y avait toujours cette ombre, cette question persistante : était-elle seule ? Avait-elle agi seule dans sa perversion, ou était-elle le symptôme d'un

mal plus profond, d'un système qui permettait une telle exploitation ? Le dossier s'épaississait, chaque nouveau témoignage, chaque pièce à conviction, ajoutant une couche à l'horreur.

Dans l'ombre glaciale de sa cellule, Marion commençait à réaliser l'étendue de sa chute. Le silence de la nuit était seulement brisé par ses propres pensées, ces souvenirs de privations qui avaient nourri sa cupidité insatiable. Elle revoyait l'appartement sombre de son enfance, le froid qui transperçait les murs, la faim qui tordait son ventre. Le luxe, le pouvoir, le contrôle... tout cela s'était envolé. Il ne lui restait que l'écho vide de ses ambitions démesurées. Elle avait construit un empire sur le sang, et cet empire était désormais en ruines. Ses larmes, si longtemps dissimulées derrière son masque de froideur, commençaient à couler, chaudes et amères sur ses joues maculées. Le reflet blafard de la lune à travers les barreaux de sa cellule reflétait une facette d'elle-même qu'elle avait toujours niée, la facette d'une femme brisée, vulnérable, et finalement, terrifiée. Le jugement, l'opprobre, la solitude l'attendaient. Une solitude bien plus profonde que celle des victimes qu'elle avait si cruellement exploitées. Le rideau était tombé. Le spectacle sordide était

terminé, mais les fantômes, eux, ne la quitteraient jamais. Leur silence était sa nouvelle prison.

14.

Procès Opaque

La lourde porte en chêne grinça, résonnant dans le silence oppressant de la salle d'audience de la Cour d'assises de Paris. Une chaleur moite, malgré la climatisation, alourdissait l'atmosphère déjà tendue. Des murmures étouffés parcouraient les rangs du public, chaque siège occupé, des visages tendus, avides de comprendre l'incompréhensible. La lumière blafarde des néons se reflétait sur les boiseries sombres, les bancs usés par le temps, et soulignait la poussière dans l'air. L'odeur de vieux papier, de désinfectant et une pointe d'angoisse flottait, imprégnant chaque souffle. C'était le cinquième jour du procès, et l'attention ne faiblissait pas.

Marion Dubois, vêtue d'un tailleur gris impeccable, était assise au centre des accusés, un mur de glace. Elle n'avait pas cillé, pas esquissé le moindre sourire, la moindre grimace depuis le début des débats. Ses mains fines reposaient

calmement sur le prétoire, ses yeux bleu acier fixant le vide devant elle, comme si le vacarme du monde extérieur ne l'atteignait pas. À ses côtés, Marc Fournier gigotait, son regard fuyant la foule, le jury, et surtout, le regard perçant du président de la cour. Ses doigts ne cessaient de triturer un mouchoir en papier, sa sueur perlait à son front, trahissant une anxiété palpable. Maître Philippe Delorme, le notaire, campait une posture de dignité outragée, le menton haut, les lèvres pincées, niant d'un air altier chaque accusation, chaque preuve, chaque témoignage.

Le président Delacroix, un homme à la chevelure neigeuse et aux yeux vifs, frappa son marteau. Le bruit sec claqua, rétablissant un silence glacial.

—Je rappelle à la cour que les faits reprochés à Madame Marion Dubois, Monsieur Marc Fournier et Maître Philippe Delorme relèvent du meurtre en bande organisée, de l'escroquerie et de l'abus de faiblesse sur personnes vulnérables. Ces crimes ont été commis avec prémeditation et une cruauté inouïe. Sept victimes, toutes personnes âgées, isolées, dépossédées de leurs biens par le mécanisme du viager, ont été recensées. La Cour d'assises, composée des trois magistrats professionnels et des six jurés citoyens, est

chargée de faire la lumière sur ces actes, et de juger les accusés en toute impartialité.

Le président de la cour se tourna vers Marion.

—Madame Dubois. Après cinq jours de témoignages accablants, de preuves matérielles incontestables, je vous pose une nouvelle fois la question. Avez-vous quelque chose à ajouter à votre précédente déclaration ?

Marion leva enfin les yeux. Son regard, dénué de toute émotion, balaya la salle, s'attardant un instant sur le box des victimes — ces enfants, ces neveux et nièces qui n'avaient su protéger leurs aînés. Sa voix, douce mais glaciale, résonna distinctement.

—Non, Monsieur le Président. Je maintiens mes déclarations.

Elle n'avait rien admis, rien concédé. Son silence était un défi. Un membre du jury, une femme d'une cinquantaine d'années, mère de famille, serra les mâchoires. L'impassibilité de Marion était plus terrifiante que n'importe quel éclat de voix.

Le président soupira, un pli se formant entre ses sourcils. Il se tourna vers Marc Fournier.

—Monsieur Fournier, vous avez servi de rabatteur à Madame Dubois. C'est vous qui identifiez les cibles. Madame Hélène Dubois,

quatre-vingt-trois ans, veuve, propriétaire d'un appartement majestueux rue des Martyrs. Votre rapport initial la décrivait comme « isolée, sans héritiers proches, dépendante de l'aide à domicile pour ses courses ». Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

Marc haussa les épaules, ses mains tremblantes.

—J'étais agent immobilier, Monsieur le Président. Je faisais mon travail. Je... je présentais des offres. C'est tout. Je ne savais pas ce que... ce qu'elle allait faire.

—Vous ignoriez le sort des propriétaires une fois le viager signé ? Insista le président, d'une voix plus tranchante. Les médicaments modifiés ? Les chutes provoquées ? Le chauffage défectueux pour provoquer une intoxication au monoxyde de carbone, comme ce fut le cas pour Monsieur Paul Leclerc, veuf de soixante-dix-neuf ans, trouvé mort dans sa maison de campagne à Dourdan ? Vous ignoriez tout cela ?

Marc déglutit, un filet de sueur ruisselant le long de sa tempe.

—Je... j'avais des doutes. C'est vrai. À la fin. Mais elle... elle était si convaincante. Elle avait une emprise sur moi.

Un murmure d'indignation parcourut les rangs. La lâcheté de Marc était presque aussi écoeurante que la cruauté de Marion. Le notaire, Maître Delorme, redressa sa cravate en soie, feignant l'indifférence. Son honneur était en jeu, son nom traîné dans la boue. Le poids de plus de quarante ans de carrière irréprochable s'écroulait sur ses épaules. Le grand bâtiment du Palais de Justice, dont les premières pierres furent posées au XIII^e siècle, avait vu des milliers d'histoires, des milliers de fortunes s'effondrer. Celle de Delorme ne serait qu'une de plus.

—Maître Delorme, interpella le procureur, sa voix résonnant avec force dans la salle, vous êtes accusé d'avoir sciemment et volontairement participé à cette entreprise criminelle, en validant des transactions douteuses, en maquillant des anomalies juridiques, et en accélérant les successions de manière suspecte. Les relevés bancaires montrent des commissions exceptionnellement élevées pour chacun de ces dossiers. Des commissions, soit dit en passant, à des taux bien supérieurs à ceux fixés par le Syndicat des Notaires de France, dont vous étiez une figure respectée. Qu'avez-vous à dire à cela ?

Delorme se leva, son avocat à ses côtés lui posant une main rassurante sur le bras.

—Je nie en bloc toutes ces accusations ! Je suis un notaire respecté, Monsieur le Procureur. J'ai toujours agi dans le respect de la loi. Ces commissions... sont le fruit d'un travail acharné, de dossiers complexes. Je n'ai jamais eu connaissance des agissements sordides de Madame Dubois. J'ai été leurré, comme tout le monde !

—Leurré ? S'exclama le procureur, s'avançant d'un pas déterminé. Madame Denise Moreau, ancienne juge d'instruction, votre victime récalcitrante, avait installé des caméras. Des conversations ont été enregistrées, des échanges de mails entre vous trois. Des conversations où vous évoquez clairement les « arrangements » à prendre pour « écarter les obstacles ». Des « obstacles » qui n'étaient autres que ces personnes âgées dont vous convoitiez les biens !

Le visage de Delorme pâlit. Un silence encore plus épais s'installa. Un silence que seul le bruissement des stylos des greffiers venait briser. Les jurés se penchaient en avant, leurs visages marqués par l'horreur des révélations.

Marion Dubois, elle, ne bougea pas. Pas une contraction de ses muscles faciaux, pas une altération de son regard. Elle était une statue de marbre, une énigme. Comment une institutrice,

une femme qui passait ses journées à enseigner et à prendre soin d'enfants, pouvait-elle afficher une telle froideur face à l'étendue de sa barbarie ?

Le Capitaine Thomas Leroy, assis discrètement au fond de la salle parmi le public, observa Marion. Son instinct ne l'avait pas trompé. Cette femme était une prédatrice, une manipulatrice hors pair. Il y avait en elle une absence totale d'empathie, une faille abyssale dans sa psyché. Il se rappela les détails du rapport de la psychologue judiciaire : "narcissisme pathologique, quête de contrôle et absence de remords apparents". C'était un diagnostic glaçant.

Les visages dans l'assistance reflétaient un mélange d'horreur et de fascination morbide. La petite salle de Cour d'assises, souvent lieu de drames passionnels, vibrait d'une tension inédite. L'affaire "La Rançon du Viager" avait dépassé les chroniques judiciaires locales pour atteindre les journaux nationaux. Le terme même de viager, jadis symbole de solidarité envers les anciens, était désormais associé à une macabre instrumentalisation.

Le procureur reprit, sa voix résonnant tel un couperet.

—Madame Dubois, les enregistrements de Madame Moreau sont clairs. Vous tentez de lui

administrer des médicaments. Vous tentez de saboter son système d'alarme. Vous faites pression sur elle, l'isolez de son voisinage. Des faits avérés, irréfutables. Que répondez-vous à cela ?

Marion leva ses yeux vers le procureur. Son regard était étranger, vide.

—Je rendais visite à une personne âgée isolée, répondit-elle d'une voix neutre. Je l'aidais.

Un éclat de rire nerveux éclata dans la salle, rapidement réprimé par un magistrat. L'aplomb de Marion était ahurissant. Elle refusait d'entrer dans leur jeu, de reconnaître la moindre culpabilité.

—Aider ? s'étrangla le procureur, sa voix marquée par l'incrédulité. Vous avez "aidé" sept personnes à mourir pour vous emparer de leurs biens !

Le silence retomba, plus pesant que jamais. Seul le crissement des flashs des photographes de presse, autorisés à quelques clichés en début d'audience, semblait rompre l'immobilité. C'était un silence de glace, une béance d'horreur. Leroy sentit un frisson parcourir sa nuque. La froideur de Marion était plus perturbante que les aveux déchirants et les larmes. C'était le regard d'un abîme. Le procès avançait, dévoilant un à un les

rouages de cette machination. Chaque révélation était un coup de marteau sur la conscience collective. La question, lancinante, flottait au-dessus des têtes : combien d'autres « Marion » existaient, tapies dans l'ombre, exploitant la solitude et la vulnérabilité de nos aînés ?

Le président de la cour, son visage grave, se tourna vers les jurés. Le poids de la décision finale reposait sur leurs épaules. L'affaire "La Rançon du Viager" était bien plus qu'une affaire criminelle. C'était un miroir tendu à la société, reflet d'une vulnérabilité silencieuse et d'une cupidité effrayante. Le verdict, quel qu'il soit, laisserait des traces profondes, un écho amer de la face cachée de l'humanité.

La suspension d'audience fut prononcée. Le choc des chaises, les faibles chuchotements, le froissement des programmes. Mais Marion Dubois, elle, ne bougea pas. Ses yeux restèrent fixés sur le vide, comme si son âme était déjà ailleurs, insaisissable. Le silence, brisé un instant, retomba, le froid de la salle se fit plus insupportable. Dehors, les bruits de la rue, le klaxon d'une voiture, le rire d'un enfant, semblaient lointains, déconnectés de cette réalité glaçante.

* * *

Le silence tomba lourd dans la salle d'audience bondée du Palais de justice de Paris. Un silence palpable, tendu, que seules les discrètes toux de quelques jurés ou le grincement d'une chaise venaient parfois rompre. Sur l'estrade, le président de la Cour d'assises, le juge Antoine Dufresne, un homme aux tempes argentées et au regard perçant, fixa la porte d'où allait surgir la prochaine témoin. Marion Dubois, assise entre ses avocats, avait cessé de mordiller l'intérieur de sa joue. Ses yeux, habituellement froids et calculateurs, trahissaient une once d'appréhension. Marc Fournier, à ses côtés, suait à grosses gouttes, malgré la climatisation. Maître Delorme, plus stoïque, sirotait un verre d'eau, mais sa main tremblait légèrement.

La porte latérale s'ouvrit. Une femme apparut, menue mais droite, les cheveux d'un blanc éclatant tirés en un chignon strict. Son tailleur gris impeccable lui conférait une dignité certaine. Madame Denise Moreau, ancienne juge d'instruction, s'avança vers la barre des témoins. Son pas était assuré malgré ses quatre-vingts ans révolus, un défi silencieux lancé à l'âge et à la

cruauté humaine. Elle jeta un bref regard sur le box des accusés, un regard qui balaya Marion, Marc et Delorme sans s'y attarder, comme on observe des spécimens sous un microscope, sans émotion.

—Veuillez prêter serment, Madame Moreau, dit le Président Dufresne d'une voix grave. Levez la main droite.

Denise Moreau leva la main. Sa voix, claire et ferme, résonna dans le silence :

—Je jure de dire toute la vérité, rien que la vérité.

Elle s'installa, le dos bien droit. Le regard du président balaya la salle. Il savait l'importance de ce témoignage.

—Madame Moreau, commença Maître Clément, l'avocat général, d'une voix mesurée, vous êtes ici aujourd'hui pour nous éclairer sur les circonstances qui vous ont amenée à acquérir un viager auprès de l'accusée, Madame Dubois. Pouvez-vous nous raconter votre première rencontre avec elle ?

Denise Moreau prit une légère inspiration. Son regard clair se posa sur l'avocat général.

—C'était il y a environ dix-huit mois. J'avais mis en vente mon appartement du 16ème arrondissement, rue des Belles Feuilles, un bien

que je souhaitais transformer en viager pour assurer mes vieux jours et, j'avoue, alléger la gestion de mon patrimoine. Mon agent immobilier, Monsieur Fournier, m'a très vite présenté Madame Dubois. Elle était charmante. Trop charmante, rétrospectivement. Elle s'est présentée comme une jeune institutrice, passionnée par son métier, cherchant un pied-à-terre confortable pour se rapprocher de son école.

Un murmure parcourut la salle. L'image de l'institutrice dévouée, déjà ébranlée par les premiers jours du procès, se fissurait un peu plus. Marion ne cilla pas.

—Elle m'a fait de nombreuses visites, continua Madame Moreau, sans hâte, le choix des mots pesé. Toujours ponctuelle, souriante. Elle s'intéressait à mes livres, à ma vie d'ancienne magistrate. Une tactique habile pour établir un lien de confiance, une forme de proximité. Elle parlait avec beaucoup d'empathie de son rôle auprès des enfants, de ses projets de rénovation pour l'appartement. Elle a même amené un jour ses élèves, une petite classe de CM2, prétextant une sortie pédagogique sur l'architecture parisienne. Les enfants étaient adorables. Je les ai trouvés si innocents.

Marion se pencha alors vers son avocat, Maître Girard, lui soufflant quelques mots à l'oreille. L'avocat général laissa l'accusée faire, puis reprit :

—Et ensuite, Madame Moreau ?

—Le compromis fut rapidement signé, toujours par l'intermédiaire de Monsieur Fournier, et avec Maître Delorme, notre notaire. Tout semblait parfaitement légal, irréprochable. Mais au fil des semaines, de petites choses ont commencé à m'alerter. Des “visites de courtoisie” de Madame Dubois, de plus en plus fréquentes. Elle me semblait trop investie, pas seulement comme future propriétaire mais... comme si elle s'intéressait de très près à mes habitudes. À, disons, ma fragilité.

La tension monta dans la salle. Maître Girard se leva.

—Monsieur le Président, je m'oppose. Ce témoignage relève de la pure spéculation psychologique. Madame Moreau ne peut pas supposer les intentions de ma cliente.

—Recevable, Maître, répliqua le président d'un ton sec. Madame Moreau relate ses impressions de l'époque. Vous aurez tout le loisir de la contre-interroger. Poursuivez, Madame.

Denise Moreau hocha la tête, un sourire tenu aux lèvres.

—Merci, Monsieur le Président. En tant qu'ancienne juge, mon métier était de déceler les incohérences, de lire entre les lignes. J'ai commencé à noter des détails : des objets déplacés après le départ de Madame Dubois, des questions trop insistantes sur mes antécédents médicaux, sur ma famille... ou plutôt l'absence de ma famille. J'ai alors commencé à me méfier. L'histoire de Madame Dubois et de ses visites... cela me rappelait des dossiers que j'avais jadis traités, des affaires de prédatation. J'ai pensé aux affaires de l'Essonne, des aides à domicile qui avaient abusé de la confiance de personnes âgées solitaires.

Marc Fournier tressaillit. Marion, immobile, son visage une masque de cire, se contenta de fixer la témoin.

—Vous avez pris des précautions, n'est-ce pas ? demanda Maître Clément.

—Oui. J'ai consulté un serrurier réputé, Monsieur Jean Durand, 45, avenue Victor Hugo à Paris, pour sécuriser mes serrures. J'ai également fait installer un système de caméras de surveillance très discret, dans mes pièces principales. Des caméras miniatures, dissimulées dans les détecteurs de fumée et les horloges. Un système relié à un enregistreur et à un cloud

sécurisé. Une précaution, avait-elle dit à l'époque au Capitaine Leroy, au cas où je deviendrais... distraite.

Une lueur de panique traversa le regard de Marc. Marion, elle, garda son calme apparent, mais ses phalanges étaient blanches.

—Et ces caméras, Madame Moreau, ont-elles enregistré quelque chose de pertinent ?

Denise Moreau se tourna alors vers le grand écran qui dominait la salle.

—Oui. Un après-midi, il y a six mois. Madame Dubois est venue, prétextant me remettre des documents concernant le viager. Elle m'a offert une tasse de thé à la menthe... C'était son thé préféré, avait-elle dit un jour. Mais étrangement, elle n'a pas bu la sienne.

Un ingénieur du son et vidéo, posté derrière un pupitre, prit place. Le président fit signe. Les lumières de la salle s'atténuerent. L'écran s'alluma, projetant l'image nette du salon haussmannien de Madame Moreau. On la voyait assise dans un fauteuil, un livre à la main. Puis, la porte s'ouvrit. Marion entra, un sourire affecté aux lèvres, portant un plateau avec deux tasses fumantes. Les dialogues étaient retranscrits en sous-titres, la qualité sonore étant parfois délicate.

—« Oh, chère Madame Moreau, quel plaisir de vous revoir ! J'espère ne pas vous déranger. »

—« Mais non, Marion. Entrez, je vous en prie. »

On voyait Marion déposer le plateau sur une table basse. Elle parlait, gesticulait, animée. Alors que Madame Moreau était un instant tournée vers sa bibliothèque pour ranger un livre, le public retint son souffle. L'image montrait Marion, d'un geste rapide, glissant un minuscule flacon de sa poche. Elle pencha la tête de Madame Moreau vers la cuisine pour le temps d'un instant et elle versa quelques gouttes dans sa tasse. Le tout, avec une fluidité glaçante, presque imperceptible si on n'y prêtait pas attention. Puis, elle mit le flacon dans le sac à main de Madame Moreau. Sa tête revint vers Madame Moreau avec un sourire parfait.

—« Oh, mais je suis bête, j'ai oublié mes lunettes dans la voiture. Je reviens tout de suite ! »

Marion quitta la pièce, le visage toujours souriant. L'ancienne juge, son verre à la main, revint, l'air fatigué. La porte se rouvrit. Cette fois, c'était le Capitaine Leroy, accompagné d'une équipe de policiers. Il se dirigea droit vers Madame Moreau, prenant sa tasse des mains de

l'ancienne juge, le petit pot avec sa main gantée dans le sac à main de Madame Moreau, qu'il tenait avec précaution et il le mettait dans une pochette scellée.

L'image se figea.

Dans la salle d'audience, un fracas assourdissant. Maître Girard, l'avocat de Marion, venait de frapper sa table. Marion avait le visage livide, les yeux écarquillés, fixant l'écran comme si elle voyait un fantôme. Marc se recroquevillait sur lui-même, la tête enfouie dans ses mains. Maître Delorme laissa échapper un gémissement inaudible.

Le Président Dufresne frappa son marteau.

—Silence ! Silence dans la salle !

Les murmures grandirent jusqu'à devenir un brouhaha assourdissant. Les jurés se regardaient, la consternation et la colère se lisait sur leurs visages. La cruauté, l'hypocrisie de Marion, la “dévouée institutrice”, venaient d'être étalées au grand jour. La manipulation était d'une insidieuse perversion. Ce n'était plus seulement une preuve matérielle, c'était la mise à nu d'une âme.

Lorsque le silence fut enfin rétabli par l'intervention des huissiers, Maître Clément reprit, sa voix résonnant avec une puissance nouvelle.

—Madame Moreau, avez-vous connaissance de ce qui a pu être trouvé dans le flacon glissé dans votre sac par l'accusée ?

—Oui, répondit l'ancienne juge, sa voix toujours imperturbable. Les experts ont identifié un puissant neuroleptique, le Bromazépam. Une dose suffisante pour provoquer un arrêt cardiaque chez une personne âgée dont le cœur est déjà fragile, surtout si administré régulièrement. Et le flacon dans mon sac à main aurait permis d'accuser la vieille dame.

Un frisson d'horreur parcourut la salle. Le mode opératoire des « accidents » prenait tout son sens. Pour un instant, le public comprit la mécanique glaçante des meurtres maquillés en morts naturelles.

Maître Girard, pâle, se leva pour la contre-interroger, mais son habituelle assurance était brisée.

—Madame Moreau, avec tout le respect que je vous dois, n'est-il pas possible que ces images soient... truquées ? La qualité est faible, les mouvements rapides. De plus, comment expliquez-vous la présence du Capitaine Leroy quelques instants après ? N'est-ce pas une... mise en scène ?

Denise Moreau le regarda, un calme olympien dans les yeux.

—Monsieur Girard, répondit-elle d'une voix où perçait une pointe de lassitude, je suis une ancienne juge d'instruction. J'ai analysé des milliers de preuves, vérifié des alibis, démonté des stratagèmes. Ces images ont été certifiées authentiques par trois experts judiciaires indépendants. Quant à la présence du Capitaine Leroy, elle s'inscrit dans le cadre d'une opération de police judiciaire d'envergure, mise en place après que j'ai alerté les autorités de mes doutes croissants concernant Madame Dubois et ses agissements. Le piège se refermait sur elle.

Le coup porta. Maître Girard vacilla, cherchant ses mots. Il n'avait plus rien, son argumentaire s'était effondré comme un château de cartes.

—Vous affirmez donc que Madame Dubois a tenté d'attenter à votre vie, directement, dans votre propre salon ?

—Les images parlent d'elles-mêmes, Maître, rétorqua Madame Moreau, son regard croisant celui de Marion, un regard lourd de reproche et de tristesse. Elle en avait l'intention, oui. Elle appliquait juste ses méthodes habituelles, celles qui, je le crains, ont coûté la vie à d'autres personnes âgées avant moi.

Les yeux de Marion croisèrent ceux de Madame Moreau. Il n'y avait aucune haine dans le regard de l'ancienne juge, juste une profonde mélancolie face à la perversion humaine. Marion sentit un froid glaçant l'envahir. Elle qui avait toujours tout maîtrisé, tout anticipé, venait d'être piégée par la seule chose qu'elle n'avait pas prise en compte : la ténacité d'une vieille femme qui refusait de devenir une victime silencieuse.

Le président délibéra quelques instants avec les assesseurs.

—L'audience est suspendue. Nous reprendrons dans une heure.

Les huissiers se mirent en mouvement. La foule se leva, un bourdonnement résonnant dans la salle. Les journalistes se précipitaient déjà vers les sorties, leurs stylos et leurs carnets à la main. L'affaire « *La Rançon du Viager* » venait de prendre un tournant décisif. Le destin de Marion Dubois, Marc Fournier et Maître Delorme était désormais scellé, non par de simples suppositions, mais par l'implacable vérité d'une vidéo, un fragment de vie volé, retransmis, et dont l'écho résonnerait longtemps encore dans les couloirs de la justice. La justice, enfin, se dressait, même si la question de la vulnérabilité

des aînés, des failles d'un système, demeurait, immense et muette, flottant au-dessus des têtes.

15.

L'Aigre Victoire

Le silence dans la salle d'audience était si dense qu'il étouffait chaque respiration, chaque bruissement de tissu. Seul le crépitement des flashes des photographes, vite réprimé par un huissier, osait briser la gravité du moment. Marion Dubois se tenait droite, les mains jointes devant elle, un masque d'impassibilité défiant sur son visage. Ses yeux, d'un bleu glacial, balayaient la foule comme si elle cherchait une faille, un signe de faiblesse à exploiter, même à cet instant précis. À sa droite, Marc Fournier tremblait visiblement, son teint blafard trahissant une peur panique. Il jetait des regards furtifs vers l'assistance, comme un animal traqué cherchant une issue. Maître Delorme, lui, suait à grosses gouttes. Son costume impeccable semblait le bâillonner, et ses joues flasques s'affaissaient sous le poids de la culpabilité, ou peut-être de la honte de sa propre déchéance.

Le président de la cour, d'une voix grave et posée, entama la lecture du verdict. Chaque mot tombait comme un couperet. « La Cour, après délibération... » Le son était amplifié par les micros, résonnant dans les murs sombres de la salle d'assises du Tribunal de Paris, boulevard du Palais, un lieu où tant de destins s'étaient déjà joués.

« Marion Dubois, reconnue coupable d'assassinats avec prémeditation, est condamnée à la réclusion criminelle à perpétuité. »

Un murmure parcourut l'assistance. Une femme âgée, vêtue de noir, lâcha un sanglot étouffé. Marion ne cilla pas. Pas une ride ne vint perturber la surface lisse de son visage. Elle avait l'air de considérer la sentence comme une formalité, une banale contrariété.

—Vingt-huit ans, murmura une journaliste à sa voisine, c'est ce qu'elle devra purger au minimum pour pouvoir demander sa libération conditionnelle, selon la loi en vigueur.

Le président continua, son regard se posant sur Marc Fournier. « Marc Fournier, reconnu coupable de complicité d'assassinats, est condamné à trente ans de réclusion criminelle. »

Marc s'effondra sur lui-même, un gémississement plaintif s'échappant de sa gorge. Ses mains se

serrèrent autour de la barre du box, ses jointures blanchissant sous la pression. Il se tourna vers Marion, un regard de pure trahison et de haine dans les yeux. Marion, elle, le gratifia d'un sourire mince, presque imperceptible, empreint d'un mépris glacé. Elle avait la satisfaction sombre de la manipulatrice qui voit ses pantins s'effondrer.

—Il aurait au moins pu bénéficier de sa délation, chuchota un avocat dans la rangée juste devant Leroy.

Le capitaine Thomas Leroy, assis dans le public, observa la scène avec une intensité sans faille. Il sentit un nœud se desserrer dans sa poitrine, une tension qu'il portait depuis des mois enfin relâchée. Mais la libération n'était pas totale. Il y avait une amertume dans cette victoire. L'image des victimes, de Madame Dubois, de Monsieur Leclerc, défila devant ses yeux. La justice était rendue, mais leur vie ne reviendrait pas.

« Maître Philippe Delorme, reconnu coupable de complicité d'assassinats et de faux en écriture publique, est condamné à vingt ans de réclusion criminelle. »

Delorme, qui avait tenu jusque-là, s'effondra à son tour, non pas avec le désespoir de Marc, mais avec la dignité brisée d'un homme qui voit son

monde s'écrouler. Il ferma les yeux, son visage livide. Le pilier de la communauté, le notable respecté, n'était plus qu'un homme ruiné, sa réputation en lambeaux, son avenir anéanti.

—C'est un verdict lourd pour un notaire, commenta à voix haute un ancien confrère à la sortie de l'audience. Habituellement, la profession est très protégée.

Le public se leva dans un brouhaha maîtrisé. Des familles de victimes se serraient dans les bras, les larmes coulant sans retenue, un mélange de soulagement et de tristesse infinie. Devant la cour d'assises, comme chaque jour du procès, une foule de journalistes et de curieux attendait, impatiente de recueillir les premières réactions. C'était un peu comme après le procès Ghislaine Maxwell ou l'affaire Raddad. L'opinion publique était avide de détails, de comprendre comment une institutrice, symbole de l'innocence, avait pu se transformer en prédatrice machiavélique.

Leroy s'extirpa de la salle, l'esprit embrumé. La jeune procureure adjointe, Madame Sarah Mercier, l'attendait dans le couloir, un sourire fatigué mais satisfait.

—On l'a fait, Capitaine.

—Oui, soupira Leroy. On l'a fait.

Il passa la main sur son visage, sentant la fatigue accumulée durant des mois d'enquête clandestine. La victoire avait un goût de cendres. Le mal qu'il avait côtoyé, la froideur de Marion, la lâcheté de Marc, la corruption de Delorme, tout cela laissait une empreinte indélébile.

—Vous allez enfin pouvoir prendre du repos, suggéra Sarah.

Leroy hocha la tête, sans conviction. Le repos ? Le sommeil peut-être, mais la paix, il n'était pas sûr qu'elle soit pour demain. Comment se débarrasser des images de ces personnes âgées, exploitées, assassinées, pour un appartement ou une maison ? Comment oublier la mécanique implacable de Marion, celle qui avait mis à nu la vulnérabilité d'une partie de la société française.

Quelques jours plus tard, alors que les gros titres s'estompaient, Leroy retrouva son bureau à la PJ, Quai des Orfèvres. La pile de dossiers sur son bureau n'avait pas diminué. Le reste du monde continuait de tourner, avec ses injustices et ses drames silencieux. Il se remémora les mots qu'avait prononcés le procureur lors de son réquisitoire, citant un article du Parisien publié quelques mois avant son enquête : « L'exploitation des personnes âgées est un mal

rampant, souvent invisible, qui gangrène une société obsédée par le profit. »

Il ouvrit un nouveau dossier, une affaire de succession litigieuse à Bordeaux, où une femme âgée venait de céder son appartement en viager à un acquéreur inconnu, avant de décéder subitement. Un cas isolé, sans doute. Ou peut-être pas. La question restait en suspens, planant comme une ombre tenace. La fin de l'histoire de Marion, Marc et Delorme n'était qu'un épiphénomène. La perversion du système, la fragilité des anciens face à la cupidité, tout ceci ne s'arrêterait pas avec trois condamnations. D'autres Marion étaient là, tapies dans l'ombre, attendant leur tour. Le viager, un marché florissant en France, surtout dans des villes comme Nice ou Paris, continuerait d'attirer les prédateurs.

Il se pencha sur le dossier, son intuition aiguisée par l'expérience récente. La soif d'argent, l'isolement, la vulnérabilité... Les ingrédients étaient toujours là, prêts à fermenter, à donner naissance à de nouvelles tragédies. La justice avait été rendue, mais la rançon du viager, elle, continuerait d'être payée par d'autres. La paix n'était pas pour le monde, et pour Leroy, la vigilance restait de mise, une lutte perpétuelle,

sans fin. Le malaise social, tel un écho sourd, persistait, rappelant que derrière chaque jugement, d'autres failles béantes attendaient d'être exploitées.

* * *

Le Capitaine Thomas Leroy n'avait jamais aimé l'odeur de l'encre des imprimeries, cette mixture acre et chimique qui s'incrustait aux doigts. Pourtant, ce matin-là, elle lui semblait moins désagréable que le goût amer qui lui vrillait l'estomac. Il était assis dans son bureau, les pieds sur son bureau métallique, une pile de journaux étalés devant lui, tel un chirurgien devant ses instruments. Le café, refroidi à côté, exhalait un parfum doux qui contrastait étrangement avec la violence des gros titres.

« L'institutrice diabolique derrière les viagers mortels : perpétuité requise ! » titrait **Le Parisien**, la photo de Marion Dubois, le visage impassible, barrant la page. **Libération** arborait un « La Face cachée de la respectabilité : le notaire et l'agent immobilier complices des crimes en viager » avec des portraits plus flous de Marc

Fournier et Maître Delorme. Et *Le Figaro*, plus sobre, annonçait : « Syndicat du crime en col blanc : trois condamnations exemplaires. » Le verdict était tombé la veille au soir. Lourd, implacable. Marion Dubois avait écopé de la perpétuité, assortie d'une période de sûreté. Marc Fournier et Maître Delorme, des peines de vingt-cinq et quinze ans, respectivement. La justice avait tranché. La justice avait agi. Mais Leroy se sentait vide, comme après une chasse trop longue, un gibier traqué dont la capture ne ramenait pas la paix espérée.

Il parcourut du regard les colonnes, les articles détaillant les méthodes de Marion, sa double vie : l'enseignante dévouée le jour, la prédatrice sans scrupules la nuit. Les témoignages des experts, les récits des familles des victimes. Tout y était. La preuve irréfutable de leur culpabilité. Et pourtant.

« C'est fini, chef. On peut souffler, non ? »

La voix de la jeune Procureure Adjointe, Camille Dubreuil, le sortit de sa torpeur. Elle se tenait debout, l'encadrement de la porte coupant sa silhouette énergique. Elle tenait aussi un exemplaire d'un quotidien, mais le sien était plié, le titre masqué. Elle avait l'air soulagée, le teint un peu moins pâle qu'en début de semaine.

« Fini, Camille ? » répéta Leroy, le ton las. Il baissa ses pieds au sol, le grincement de la chaise rompant le silence pesant. « La justice a fait son travail, oui. Mais est-ce vraiment fini ? »

Il attrapa un troisième journal, **La Croix**, dont le dossier titrait « Viager : bénédiction ou malédiction ? Quand la précarité des seniors devient un marché. » Ce titre, plus que les autres, résonnait en lui avec une acuité particulière.

« Qu'est-ce qui te tracasse encore, Thomas ? » demanda Dubreuil, en s'approchant. Son regard balaya les journaux éparpillés. « Ces condamnations sont un signal fort. »

« Un signal, oui. Un pansement sur une hémorragie, plutôt, » rétorqua Leroy, en froissant légèrement le journal. « On a arrêté Marion, Marc et Delorme. On a mis en lumière leur sordide petit commerce. Mais combien d'autres Marion ? Combien d'autres Marc et Delorme qui opèrent dans l'ombre, sans attirer l'attention d'un flic trop curieux ? »

Il pointa du doigt un paragraphe dans **La Croix** : « En France, près de 600 000 personnes de plus de 80 ans vivent seules. Un chiffre qui ne cesse de croître, rendant ces aînés particulièrement vulnérables aux escroqueries et aux violences financières. »

« Cette affaire, c'est la pointe de l'iceberg, Camille, » poursuivit-il, sa voix s'épaississant. « Les médias titrent sur le monstre, l'institutrice sans âme. Mais ils oublient que le monstre a prospéré sur un terreau. Le terreau de la solitude, de l'isolement, de la peur de la fin de vie. Le viager, censé être une solution, devient une arme. »

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre, les mains enfouies dans les poches de son pantalon de toile. La vue sur les toits de Paris, sous un ciel gris et bas, ajoutait à la mélancolie ambiante. Des panaches de fumée s'échappaient de cheminées lointaines, se dissolvant rapidement dans l'air froid.

« Tu te souviens des rapports préfectoraux que j'avais consultés en début d'enquête ? » demanda-t-il, sans se retourner. « Sur les cas de maltraitance financière et psychologique envers les personnes âgées ? Des centaines de signalements chaque année. Des familles qui s'entre-déchirent pour l'héritage, des aides à domicile malveillantes, des escrocs en tout genre. Marion n'était qu'une parmi les rapaces, certes la plus redoutable que nous ayons croisée, mais loin d'être la seule. »

Camille s'appuya contre le cadre de la porte, son expression se faisant plus grave. « Je vois ce

que tu veux dire. Le viager, c'est un acte notarié par définition, censé être sécurisé. Pourtant, dans cette affaire, c'est le notaire lui-même qui a corrompu le système. »

« Exactement. Combien de personnes âgées, isolées, sans héritiers directs, sont-elles considérées comme des “opportunités” par des individus peu scrupuleux ? » Leroy se retourna, le regard empli d'une lassitude profonde. « Combien d'entre elles ne signalent rien, par peur, par honte, ou parce que, comme Madame Denise Moreau, elles se sentent seules contre tous ? »

Il se remémora le courage de Madame Moreau, l'ancienne juge. Sa méfiance innée, son instinct de survie. Elle avait été l'exception, la fissure dans le plan parfait de Marion. Sans elle, sans ses caméras discrètes, le piège n'aurait peut-être jamais pu se refermer avec une telle certitude. Elle était la preuve vivante qu'une résistance était possible.

« On a réussi à la protéger, elle, » ajouta Leroy, un léger soupir lui échappant. « Mais toutes les autres victimes... Madame Hélène Dubois, Monsieur Paul Leclerc... Leur destin, lui, est scellé. »

Il s'approcha à nouveau de son bureau, ramassant un des journaux. « Et la question que personne ne pose, c'est pourquoi une femme

comme Marion, une institutrice respectée, en est arrivée là ? La cupidité, bien sûr. Mais y a-t-il quelque chose de plus profond ? Un système qui permet à une telle soif de s'exprimer ? »

Camille croisa les bras, pensive. « Les psychologues ont évoqué un passé de privations, un besoin de contrôle. »

« Des explications. Pas une absolution. Mais des explications qui nous renvoient aussi à des failles sociétales. Est-ce que la société se préoccupe suffisamment de ses aînés, ou les voit-elle comme un fardeau, ou pire, comme une ressource à exploiter ? »

Le silence tomba, lourd de ces questions sans réponses immédiates. Leroy se sentait écrasé par le poids de cette victoire. Une victoire nécessaire, oui. Une victoire amère, cependant. Il avait mis Marion et ses complices hors d'état de nuire. Il avait honoré la mémoire des victimes. Mais il savait que le mal qu'il avait combattu n'était pas circonscrit à ces trois individus. Il était systémique, rampant, nourri par des peurs et des désirs universels.

« J'ai lu un article sur l'association Petits Frères des Pauvres, » murmura Camille, brisant le silence. « Ils parlent de l'isolement social en France, un défi majeur. Des dizaines de milliers

de personnes âgées n'ont pas un seul contact régulier. C'est dans cette brèche que des gens comme Marion s'engouffrent. »

Leroy acquiesça lentement. « Exactement. Le verdict est tombé, les peines sont prononcées. Mais le problème, lui, demeure. Il est là, dans les journaux, entre les lignes des articles qui nous félicitent pour notre travail. »

Il fit un geste vague vers les gros titres. Leurs caractères gras semblaient presque moqueurs maintenant. Le « cas » était classé. Mais la « question » demeurait béante, insupportable. Le fond de son café froid l'attendait, mais il n'eut pas le courage de le boire.

« Et si on avait pas été là ? » interrogea-t-il, s'adressant plus à lui-même qu'à sa collègue. « Combien de Madame Dubois, de Monsieur Leclerc auraient pu encore être sacrifiés sur l'autel de l'appât du gain ? »

Il repensa à l'odeur de propre et de lavande qui émanait souvent des appartements des victimes, à leurs photos jaunies sur les commodes, témoignant de vies entières réduites à un maigre pactole pour des prédateurs. Ce sont ces détails qui le hantaient. Pas la violence brute des meurtres, mais la froideur calculatrice de Marion, l'hypocrisie de Marc, la vénalité lâche de

Delorme. Et surtout, la solitude effarante des victimes.

« On a fait ce qu'on a pu, Capitaine, » dit Dubreuil, sa voix cette fois plus douce, mais empreinte d'une même désillusion latente.

Leroy hocha la tête. « Ouais. C'est ça qui est terrible, Camille. On a fait ce qu'on a pu. Et pourtant... »

Il se tut. Le sifflement lointain d'une sirène de police troubla l'atmosphère du bureau. Une nouvelle affaire, peut-être, se demandait-il. Une nouvelle personne vulnérable. C'était un cycle sans fin, semblait-il.

« Tu sais, » commença-t-il à nouveau, son regard se perdant au-delà de la fenêtre, « J'ai eu l'impression que ce procès, plus encore que les détails des crimes, révélait la fragilité de notre société. Comment des gens qui ont bâti une vie, une carrière, se retrouvent à la merci de prédateurs, simplement parce qu'ils vieillissent, parce qu'ils sont isolés. »

Il se frotta les tempes, le début d'une migraine se faisant sentir. Les visages des victimes, celui de Denise Moreau, mais aussi celui de Marion, de Marc, de Delorme, défilaient dans son esprit. La complexité de l'âme humaine, capable du meilleur

comme du pire. Et le système, avec ses failles béantes, qui laissait parfois le pire prospérer.

« Les condamnations sont claires, Thomas. C'est une victoire, objectivement, » insista Camille, comme pour le convaincre autant qu'elle-même.

« Objectivement, oui, » répondit Leroy, un sourire las s'esquissant sur ses lèvres. « Mais il y a des victoires qui vous laissent plus épuisé qu'une défaite. »

Il ramassa les journaux, les plia soigneusement, ces morceaux de papier qui, pour un jour ou deux, avaient crié la justice. Mais leurs échos s'estomperaient vite. Et la vulnérabilité des aînés, la perversion du système du viager, demeuraient, tapis dans l'ombre, attendant leur prochaine proie. D'autres Marion, à n'en pas douter, étaient déjà en train de tisser leurs toiles. La pensée était glaciale, persistante. La justice était rendue. Mais la question, elle, restait en suspens, implacable.

